// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock folk

FRANZ FERDINAND

PETER DOHERTY & FREDERIC LO

NICK KENT

SUICIDE

FONTAINES DC

PHIL OCHS

JOHNNY MARR

HIPGNOSIS

MES DISQUES À MOI

FREDERIQUE BEL

WET LEG

AINSI SOIENT-ELLES

POWER POP, CHAISE LONGUE & EMOJIS

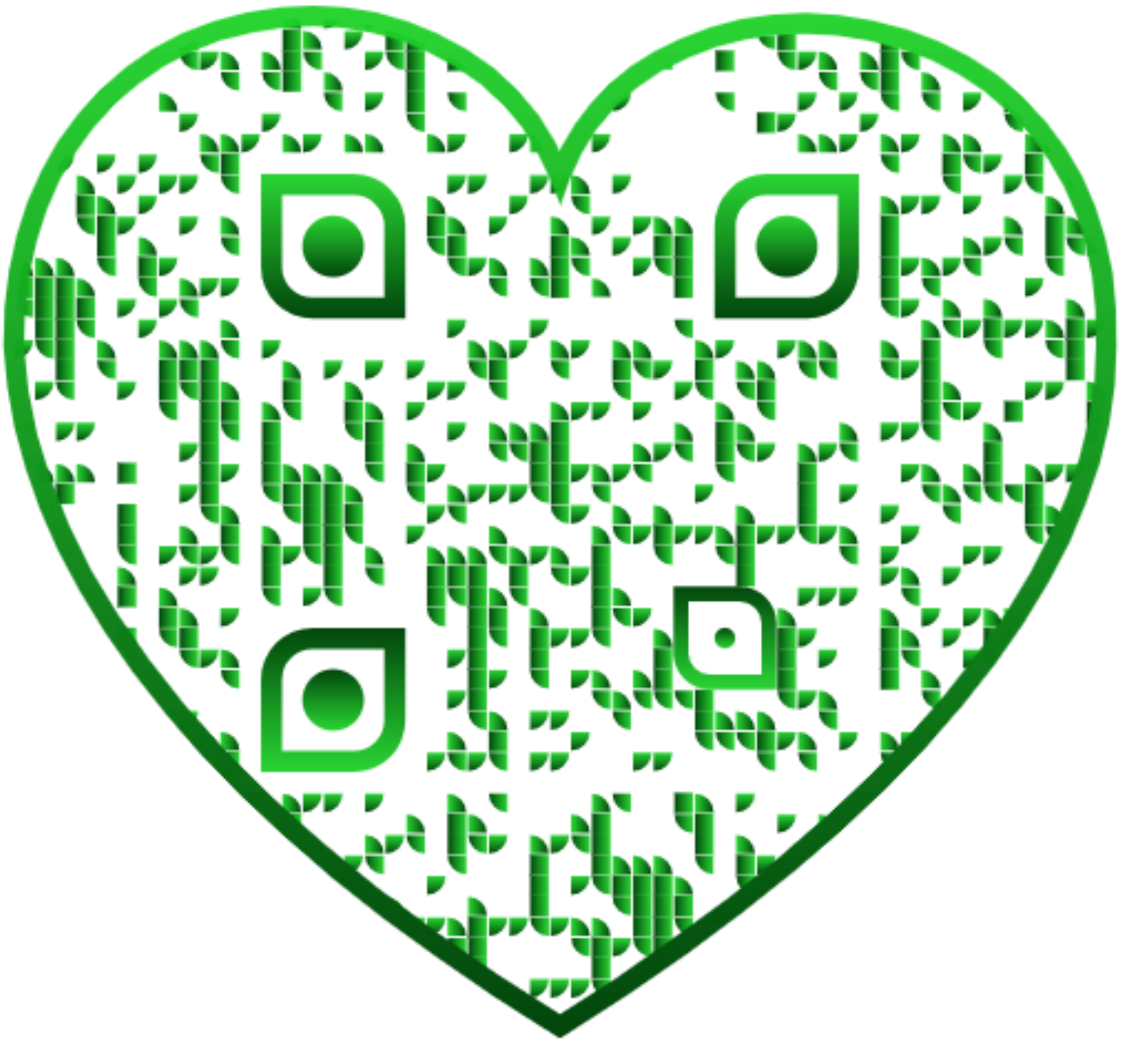
●●●

AVRIL 2022
N°656 / 6,70 €
MENSUEL
BEL 7,40 €
LUX 7,40 €
SUISSE 11,40 CHF
PORTUGAL CONT 7,60 €
ITALIE 7,60 €
ESPAGNE 7,60 €
CAN 11,60 $ CAN
DOM 7,60 €
NCAL(S) 1000 XPF
POL(S) 1120 XPF
ILE MAURICE 7,60 €

L 19766 - 656 S - F: 6,70 € - RD

Editions Larivière

ROCK&FOLK N°656 ★ AVRIL 2022 ★ WET LEG



YAMAHA MUSIC EUROPE PRÉSENTE

REVSTAR

RELEASE PARTY

DÉMOS I CONCERTS I EXPOS I ESSAIS

FUZZY VOX

+ GUESTS

20.04.2022 - THE RED LION - MARSEILLE
21.04.2022 - ROCK N' EAT - LYON
22.04.2022 - LE FERRAILLEUR - NANTES

FR.YAMAHA.COM

YAMAHA
Make Waves

#YAMAHAGUITARS

Edito

Pas là pour beurrer les muffins

On a déjà évoqué ici les années 20. Celles du siècle d'avant.
Leur folie, leur liberté, leur joie.
Leur créativité artistique aussi.
Époque formidable, donc, mais coincée entre deux guerres,
un krach boursier et une légère montée du fascisme, certes.

Que va-t-on retenir de *nos* années 20 ?
Une pandémie. Des masques. Des confinements.
Une légère montée du fascisme,
et maintenant une guerre. En Europe.
Une guerre...

Les périodes de crise ou de répression sont souvent
favorables à la création, à la résistance intellectuelle
et artistique. A l'underground.
Comme les zazous pendant la Seconde Guerre mondiale.
Portant l'étoile jaune frappée du mot *swing*.
Ou les jeunes Américains contre la guerre du Vietnam.

On n'en est pas là.
Et Wet Leg non plus. Bien sûr.
Rhian et Hester.
Jeunes. Anglaises.
De l'île de Wight.
Sachant écrire des morceaux immédiats.
Des tubes ? Ce genre.
D'aujourd'hui.
"Chaise Longue" est le premier qu'on a connu d'elles.
Deux accords, des paroles vivifiantes où il est pourtant
question de bières tièdes et de beurre sur les muffins.
Parfait. Au passage, une précision. La *chaise longue* dont il
est question dans le refrain ne désigne pas les transats où les
Britanniques ne se prélassent pas sous le soleil qu'ils n'ont
pas. En anglais, le terme désigne une méridienne, ces drôles
de sofas asymétriques idéals pour prendre une pose lascive en
attendant l'être désiré. Et on n'écrit pas ça pour meubler, hein.

Théorie pessimiste : les meilleures chansons
auraient déjà été écrites. Les pires aussi, sans doute.
Profitons des excellentes d'aujourd'hui, non ?
Celles qu'on chante à tue-tête. Sous les bombes...

Et puis Jean-Pierre Pernaut est mort. Un nom prédestiné
pour que la France l'aime. Un de ses fans en larmes :
"Il était à l'actualité ce que Johnny était au rock".
Vu comme ça...

VINCENT TANNIÈRES

14-17 JUILLET 2022

MORZINE-AVORIAZ HARLEY DAYS

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

LIVE MUSIC

BIKE SHOW

DEMO RIDE

EXPOSANTS

PARRAINÉ PAR PHILIPPE MANOEUVRE

StatusQuo

LAURA COX - MANU LANVIN FRIENDS AND FAMILY
BREAK FREE - QUEEN TRIBUTE SHOW - KNUCKLE HEAD

MICHELIN

VERYSHOW BY VERYGROUP

HARLEY-DAVIDSON FINANCIAL SERVICES

SPIRIT OF EAGLE HARLEY-DAVIDSON

FLIBUSTIER PARIS

West Forever

Road Trip Factory

AMERICAN CREW Official Supplier to Men

FREEWAY

rock&folk

Véhicules Utilitaires

Klipsch

haute savoie le Département

ECLOR

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

MORZINE AVORIAZ Portes du Soleil

RTL2

FRANCE BOISSONS servir, animer, réussir

BROWN-FORMAN

Sommaire 656

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **FREDERIQUE BEL** 10

In memoriam

Jonathan Witt **MARK LANEGAN** 14

Tête d'affiche

Jérôme Reijasse **ZOMBIE ZOMBIE** 16

Stan Cuesta **IVAN JULIAN** 18

Olivier Cachin **WOLFGANG FLÜR** 20

Jean-Emmanuel Deluxe **THE MONOCHROME SET** 22

En vedette

Thomas E. Florin **HIPGNOSIS** 24

Vianney G. **FONTAINES DC** 28

Alexandre Breton **SUICIDE** 32

Christophe Basterra **JOHNNY MARR** 36

Jérôme Soligny **PETER DOHERTY & FREDERIC LO** 40

Isabelle Chelley **FRANZ FERDINAND** 46

Nicolas Ungemuth **NICK KENT** 52

Story

Benoît Sabatier **PHIL OCHS** 58

En couverture

Basile Farkas **WET LEG** 64

La vie en rock

Patrick Eudeline **GARY BOOKER** 70

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : WILLIAM BEAUCARDET - GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Nicolas Despi - DR

40 Doherty & Lo

64 Wet Leg

RUBRIQUES **EDITO** 003 **COURRIER** 006 **TELEGRAMMES** 008 **DISQUE DU MOIS** 075 **DISQUES** 076 **REEDITIONS** 084 **REHAB'** 088 **VINYLES** 090 **DISCOGRAPHISME** 092 **QUALITE FRANCE** 094 **HIGHWAY 666 REVISITED** 096 **ERUDIT ROCK** 098 **ET JUSTICE POUR TOUS** 100 **FILM DU MOIS** 102 **CINEMA** 103 **SERIE DU MOIS** 105 **IMAGES** 106 **BANDE DESSINEE** 108 **LIVRES** 109 **LIVE** 110 **ROCK'N'ROLL FLASHBACK** 112 **PEU DE GENS LE SAVENT** 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 129,44 €, prélèvement mensuel : 5,75 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2022. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Pas de mioches morveux

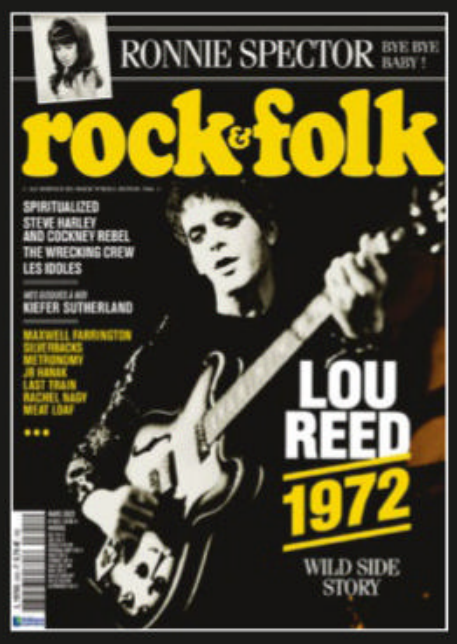


Illustration Jampur Fraize

Lou y es-tu ?

Vous avez oublié la fin de votre édito de mars : *"Et Lou Reed de se transformer, donc"*... en Lou garou (celle-là aussi il fallait la faire !)...

PHILIPPE BOUCKENOOGHE

Mythe ? The Beatles

Les Rolling Stones *"plus grand groupe de rock du monde"*, encore un poncif journalistique. Nous savons tous que l'affaire est pliée. La place est bookée pour les trois prochains siècles par quatre petits gars dont le monde entier connaît les prénoms, et qui ont eu l'heureuse idée de se séparer, en nous laissant une œuvre sans défaut. Les Rolling Stones ont été très bons lorsqu'ils challengeaient nos garçons dans le vent. Mais ces cinquante dernières années, sans réelle opposition pour se sublimer, ils ont multiplié les albums médiocres. Ce n'est guère mieux sur scène, Mick Jagger sprinte et braille plus qu'il ne chante, Keith Richards promène péniblement sa carcasse, prend des poses de *guitar hero* et balance un accord toutes les dix minutes et, pour finir, cette impardonnable tournée mondiale sans leur batteur emblématique. Alors, oui ils sont un grand groupe, mais les quatre de Liverpool sont un mythe... C'est toute la différence !

MÉFISTO

Moitié de deux

En vue d'une compilation du groupe Suicide à paraître bientôt, et ce bien que j'aurais préféré une réédition du méconnu mais pourtant excellent "A Way Of Life", j'aimerais évoquer le parcours et la musique de Martin Rev, dont on parle peu. Autre moitié du duo, homme de l'ombre aux éternelles lunettes noires et au visage impassible vissé derrière son orgue Farfisa, il a créé un son novateur, sale mais d'une inquiétante beauté, empli de terreur et d'étrangeté qui n'a aucun égal même de nos jours. C'est bien simple, le premier Suicide est de 1977 mais il met encore une belle raclée à pratiquement tout ce qui est sorti depuis. Trente-deux minutes de perfection absolue, de "Ghost Rider" qui nous transporte dans le futur à "Che" qui nous met à genoux. Vient ensuite en 1980 leur deuxième album, à l'opposé du premier, plus solaire et plus pop, bien que cela reste un grand mot pour Suicide. A ce moment-là, Martin Rev sort son premier disque solo. Du Suicide sans Vega le crooner des ruelles sombres ? Un peu plus, tout de même. On y sent notamment l'influence des Silver Apples, l'autre groupe électronique précurseur. A l'écoute, on se demande aussi pourquoi Martin Rev n'a jamais été sollicité pour composer des musiques de jeux vidéo. Dans sa discrète discographie, il y a également "See Me Ridin'", en 1996, album nettement plus doux et sucré qu'à l'accoutumée, où l'ambiance fifties, bien que déjà de mise avec Suicide, est à son paroxysme. Un ensemble de morceaux spontanés et innocents dans lesquels Martin Rev apparaît en Buddy Holly futuriste. La disparition du génial Alan Vega en 2016 met malheureusement un terme définitif à Suicide. Tant qu'il est encore temps, profitons-en pour (re)découvrir ce musicien mésestimé avant que quelques nécrologies ne le fassent pour nous.

IMARA

Votez pour moi

Je vous promets les Stones aux Vieilles Charrues ! Mbappé au Stade Brestois, un été sans pluie. Vous allez rêver la Bretagne.

PATRICK MOALIC

Fils de/ 1

Patrick Eudeline nous démontre que dans le rock être le fils de n'est pas une sinécure : toutefois, concède-t-il dans le post-scriptum à son article une exception qui confirme la règle : Jeff fils de Tim Buckley. Mais il ne faut pas oublier Dweezil Zappa qui est unique en ce sens qu'il ambitionne, avec talent, non pas de se faire un prénom mais de perpétuer la mémoire de la musique de son père.

DOMINIQUE

Fils de/ 2

"A plus de trente ans, Sean peine..." Franchement, Eudeline, t'as quel âge ? Cela dit, total respect ! Il faut être un maître pour parvenir à caser Lennon et Obispo dans le même article, même par progéniture interposée. Ça m'a rappelé mes années 1960/ 70 où il y avait tous les mois, dans R&F, un classement des meilleures ventes de 33-tours et de 45-tours dans lequel, entre un Led Zeppelin et un Deep Purple, on arrivait à caser Polnareff ou les Martin Circus. On a les stars qu'on peut.

PHL (L'AUTRE)

Fils de/ 3

Qu'est-ce que j'entends à la télé ? "Blitzkrieg Bop" en fond sonore d'une publicité pour une agence d'énergie (verte) ! Mais quoi donc ? Pour en arriver là, il a bien fallu que les ayants droit des feus Pieds Nickelés du punk rock cèdent les droits de diffusion. Et c'est là que se pose la question, implacable, qui soudain donne un léger vertige : les Ramones ont-ils engendré une quelconque progéniture ? On imagine les trublions, des Ramones en réduction, prompts à porter le flambeau familial en reprenant à l'envi "We're A Happy Family", "I Don't Want To Grow Up", "Beat On The Brat". Une recherche sur la Toile semble confirmer ce que l'on pressentait quand même : rien en vue, pas de mioches morveux au perfecto négligé, pas de relève de l'affaire familiale. Finalement, ce n'est peut-être pas si mal ainsi...

FREDO

Message subliminal

Entendu sur la patinoire des JO de Pékin 2022, lors du programme libre de la patineuse Alexandra Trusova, "I Wanna Be Your Dog". Sans conteste le message politique le plus subliminal de la quinzaine olympique.

JEAN-FRANÇOIS ABGRALL

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

FESTIVAL de CARCASSONNE

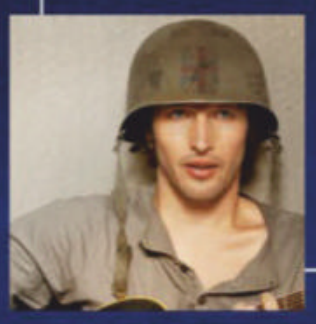
JUILLET 2022 !

JACK WHITE
12/7

BEN HARPER & THE INNOCENT CRIMINALS
28/7

JOHN LEGEND
18/7

DEEP PURPLE
26/7

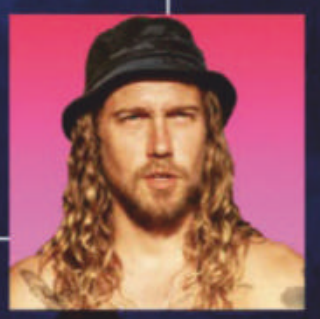


JAMES BLUNT
29/7

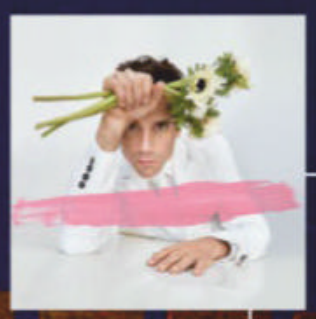
LP + RAG'N'BONE MAN
25/7

DUTRONC PÈRE & FILS
15/7

CALOGERO
17/7



JULIEN DORÉ
19/7



MIKA
22/7

VIANNEY
27/7

ORELSAN
31/7

LOUANE
30/7

SEXION D'ASSAUT
24/7

VILLE DE CARCASSONNE

suivez-nous

BILLETTERIE 04 68 115 915

www.festivaldecarcassonne.fr

FRANCE BILLET - TICKETMASTER - SEE TICKETS - FESTICKET - BIKINI

l'express rock&folk RollingStone PARIS MATCH

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

BLOC PARTY
"Traps" est l'avant-goût du sixième album "Alpha Games" du combo anglais emmené par Kele Okereke. Il sera à découvrir le 29 avril, en amont d'un show Salle Pleyel le 10 mai prochain.

BODEGA
La jeune sensation punk, deux filles, trois garçons, de Brooklyn vient juste de dévoiler son deuxième opus, "Broken Equipment". Elle le défendra à travers l'Hexagone, en avril le 6 à Paris (La Maroquinerie), le 7 à Rouen (au 106), le 8 à Nantes (au Stéréolux) et le 9 à Bordeaux (Rock School Barbey).

BOO RADLEYS
Après presque un quart de siècle, le désormais trio britannique a divulgué son septième album intitulé "Keep On With Falling". Onze morceaux qui reprennent les choses là où elles avaient été laissées.

JAMES BROWN
"James Brown: Say It Loud", série documentaire en quatre parties, est une introspection sur la vie et la carrière du godfather de la soul, et son impact musical. Réalisée par Deborah Riley Draper, elle est produite par Mick Jagger et Questlove, et espérée pour 2023.

Bodega

Photo Pooneh Ghana - DR

MIKE CAMPBELL
"External Combustion" est le deuxième disque de l'ancien guitariste de Tom Petty And The Heartbreakers flanqué de ses fidèles (depuis vingt ans) Dirty Knobs. Onze titres déjà disponibles, avec des invités prestigieux tels que Ian Hunter et Margo Price.

CLAP YOUR HANDS SAY YEAH
Alec Ounsworth, seul membre originel du quintette new-yorkais, distillera les effluves de son dernier-né "New Fragility" sur nos contrées. Ils seront en avril à la Coopérative de Mai (Clermont-Ferrand) le 19, au Paloma (Nîmes) le 24, et en mai à la Maroquinerie (Paris) le 9.

LEONARD COHEN
Hipgnosis Songs Fund vient d'acquérir l'intégralité du catalogue de l'interprète de "Hallelujah", allant du début de sa carrière jusqu'en 2000, et 84 œuvres dérivées. Les termes du contrat n'ont pas été divulgués.

PASCAL COMELADE
Le Catalan est à l'affiche de la programmation du Festival Sonic Protest. Il sera le 26 mars à Mains D'Œuvres (Saint-Ouen), aux côtés de Julien Bancilhon et Olivier Brisson…

dDAMAGE
En parallèle de la publication de son livre "Sales Chiens" (voir R&F 655), Jean-Baptiste Hanak rééditera "Radio Ape", paru en janvier 2004 et troisième disque du duo formé avec son regretté frère Frédéric. En vente le 25 mars.

FESTIVAL ON N'A PLUS 20 ANS
Pour la 6ème édition, les Tagada Jones, les Wampas, les Tambours Du Bronx, Black Bomb A et bien d'autres chaufferont les planches de la scène de l'Espace Culturel René Cassin à Fontenay-le-Comte (85), du 15 au 17 avril.

BRIGITTE FONTAINE
La Reine des kékés tirera sa révérence après sa prestation au Printemps de Bourges le 20 avril prochain.

KILLING JOKE
En attendant leur venue au Hellfest pour deux dates, et sept ans après "Pylon" leur dernier méfait, Jaz Coleman, Paul Ferguson, Geordie Walker et Youth publieront un EP quatre titres. Intitulé "Lord Of Chaos", il sera disponible en CD, vinyle et digital le 25 mars.

BRIAN MAY
"Another World", second album du guitariste de Queen publié en 1998, sera réédité en version 2 CD (renfermant des versions alternatives, faces B et morceaux live), vinyle, cassette et numérique. Remastérisé par Bob Ludwig, il verra le jour le 22 avril.

MOGWAI
Pour promouvoir la sortie de The Reach, vieux whisky de la marque Macallan, les Ecossais se sont fendu d'un simple éponyme.

MELODY'S ECHO CHAMBER
Quatre ans après "Bon Voyage", Melody Prochet annonce "Emotional Eternal", "*plus paisible et direct*" que son prédécesseur selon l'intéressée. Dans les bacs le 29 avril.

Mélody's Echo Chamber

Photo Diane Sagnier - DR

RANDY NEWMAN
Le septuagénaire est contraint de reporter ses shows sur le Vieux continent, suite à une opération au cou qui s'est bien déroulée.

OZZY OSBOURNE
Ozzy et Sharon ont pris la décision d'émigrer vers Welders House, leur demeure au Royaume-Uni, en raison d'un taux d'imposition trop élevé en Californie.

PERE UBU
"Nuke The Whales 2006-2014" est le nouveau coffret renfermant les quatre LP "Why I LUV Women", "Carnival Of Souls", "Lady Of Shanghai" et "Long Live Pere Ubu". Ils ont été remixés et remasterisés par David Thomas.
En vente le 1er avril.

PIXIES
Avant de partir sillonner les routes pour plusieurs dates, dont certaines à guichets fermés, Frank Black et sa clique ont partagé le simple "Human Crime", agrémenté d'un clip réalisé par Paz Lenchantin, bassiste du groupe depuis 2014.

PRINCE
Le film "Sing O' The Time" de 1987 du Nain pourpre a été restauré en version 4K par la Alamo Drafthouse Cinema. Il sera visible sur grand écran dans plusieurs salles des Etats-Unis dès le printemps.

GRUFF RHYS
Le chanteur des Super Furry Animals assura le show à Paris, au Hasard Ludique le 23 mars, à Rouen au 106 le 24, et à Dunkerque aux 4 Ecluses le 25. L'occasion de (re) découvrir son très mélodieux "Seeking New Gods" paru en mai 2021.

SHAME
Les fougueux londoniens seront au Bataclan (Paris) le 1er avril.

ANDY SHAUF
En amont de sa venue au Trianon à Paris le 21 avril prochain, le Canadien vient de dévoiler deux simples : "Satan" et "Jacob Rose".

SONIC YOUTH
"In/Out/In" est la compilation de raretés du combo new-yorkais, certaines paraissant pour la première fois en format physique. Elle couvre la période allant de 2000 à 2010, et est disponible en CD et vinyle.

Photo Michael Lavine - DR

Jon Spencer

JON SPENCER
L'Américain et son groupe The Hitmakers, composé par Bob Bert, Sam Coomes et M. Sord, viennent de dévoiler "Junk Man", extrait de leur future livraison "Spencer Gets It Lit", qui sera à entendre le 1er avril.

STING
La série "I Must Have Loved You" coécrite par Sting et Michael Chaplin, est diffusée sur BBC Radio 4 depuis le 19 mars. L'ex-chanteur de Police y interprète le rôle de Vince, un père autoritaire qui chante le blues. Jess Doyle, sa fille, est une jeune artiste désireuse de quitter le giron paternel pour poursuivre sa carrière.

TINARIWEN
"Amassakoul" et "The Radio Tisdas Sessions", albums des Touaregs adeptes du blues rock, bénéficieront d'une réédition. Les chansons seront restaurées et remastérisées, avec de nouvelles notes de pochette et un titre bonus. Elles verront le jour le 25 mars.

VAN DER GRAAF GENERATOR
Pour patienter jusqu'à leur venue au Trianon (Paris) le 27 avril, les antédiluviens du prog rock rééditent en vinyles et à l'identique le haut du panier de leur répertoire. "H To He Who Am The Only One", "The Least We Can Do Is Wave To Each Other", "Pawn Hearts" et "Godbluff" seront en vente le 8 avril.

KURT VILE
Le chevelu annonce son neuvième solo "Watch My Moves" par la lancinante "Hey Like A Child". Les quinze chansons de l'album ont été produites dans son home studio OKV Central à Philadelphie, avec son ami de longue date Rob Schnapf. A découvrir le 15 avril.

WEEZER
Le frontman Rivers Cuomo crée sa propre plateforme de streaming : Weezify. Elle hébergera les milliers de démos du groupe sur des décennies, des premiers travaux solos du leader à "Pacific Daydream". L'application est disponible via l'Apple Store, ou Google Play.

JACK WHITE
John Anthony Gillis à la ville reprend du service en solo. "Fear Of The Down" aux riffs saturés est le premier des deux disques à paraître en 2022. Quant à "Entering Heaven Alive", il est attendu pour le 22 juillet prochain.

Condoléances

Gary Brooker (musicien britannique, Procol Harum), **Bob DeMeo** (batteur américain, de jazz, be-bop, George Benson, Nancy Wilson), **Marc Hamilton** (chanteur québécois, Gérard Manset, Ennio Morricone), **Joni James** (chanteuse américaine de pop, "Why Don't You Belevie Me"), **Mark Lanegan** (chanteur américain), **Nils Lindberg** (compositeur et pianiste suédois de jazz), **Ian McDonald** (musicien et producteur britannique, King Crimson, Foreigner), **Sandy Nelson** (batteur américain, de rock'n'roll), **Snootie Wild** (rappeur américain).

“J’étais toujours un peu décalée”

FREDERIQUE BEL

Rares sont les personnes capables à la fois
de jouer la comédie avec Christian Clavier et de chanter du Nico.
Entretien avec l’épatante actrice annécienne.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

DANS LE SALON RÉSONNE “I GO TO SLEEP”, version Pretenders, mais pas dans les enceintes ; non, en vrai, en live, chanté par la maîtresse de maison accompagnée par son professeur de guitare, pour clore un cours qui semble ne pas vouloir s’arrêter. Cette maîtresse, c’est Frédérique Bel, ex-blonde télévisuelle de la “Minute…” du même nom (dont le code de déontologie m’oblige à vous informer que j’en fus l’un des auteurs), actrice de cinéma aux millions d’entrées, et donc, aussi musicienne à ses heures, guitariste, pianiste et chanteuse qui profite ici d’une pause dans le rythme effréné de ses tournages pour parfaire son instrument et nous accueillir dans une ambiance délicieusement mutine. Mais le devoir nous appelle ! Il faut dire que l’année 2022 va être chargée. Au menu : pas moins de quatre films en salle, à commencer par “Permis De Construire” (le 9 mars), suivi par le troisième épisode de “Qu’Est-Ce Qu’on A Fait Au Bon Dieu ?” (prudemment intitulé “Qu’Est-Ce Qu’On A Tous Fait Au Bon Dieu ?”) et “Ducobu 4” (les deux, le 6 avril), et enfin “L’Homme Parfait” (le 29 juin). On reprend son souffle. Désormais brune, elle se présente à nous sexy en diable, telle une Vénus pop.

Au Prisunic

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?
Frédérique Bel : Mes parents achetaient tous les disques. Ils tenaient un bar à Annecy. Le Café Crème, et passaient beaucoup de musique. J’ai été élevée avec Serge Gainsbourg et tout le bazar… J’aimais beaucoup les chansons des années quatre-vingt. Le premier disque que j’ai acheté avec mes petits sous, c’était “Last Christmas” de Wham!. C’est une chanson que je connais toujours par cœur mais… en yaourt ! J’étais très amoureuse de George Michael, même si j’ai compris très vite que je n’aurais jamais de place dans son cœur.

R&F : Pour revenir à la famille, des musiciens ?
Frédérique Bel : On avait une espèce d’orgue avec plein de couleurs, à deux étages… On s’amusait avec plutôt que de vraiment en jouer. Mon père, lui, faisait un peu de guitare, il aimait bien les chansons paillardes. D’ailleurs, un jour j’en ai chanté une à l’école et la maîtresse a appelé mes parents en disant : *“Oulala, Frédérique chante une chanson bizarre”*… Ça faisait (*elle commence à chanter*) : *“Ma grand-mère était poitrinaire, et elle dégueule tous les matins, un grand bol de molard vert, que j’étale sur mon pain”*. Voilà, je chantais ça à l’école.

R&F : Où achetiez-vous les disques ?
Frédérique Bel : Avec ma sœur, on s’amusait surtout à les voler… C’était à l’époque où il y avait encore des disques au supermarché, genre au Prisunic. Je me souviens d’un Karen Cheryl aussi (*elle chante*) *“Nous les nouveaux romantiques”*… Mireille Mathieu (*elle chante*) : *“Je suis une femme amoureuse”*… Tu vois le genre.

Le flegme de Kurt Cobain

R&F : Vous commencez la guitare à quel âge ?
Frédérique Bel : Plus tard, j’ai un copain qui me file une copie de Fender japonaise qui sonne super bien… Les cours étaient un peu chers et, à l’époque, il n’y avait pas les tutos YouTube, alors je mettais l’accordeur près des baffles de la chaîne pour qu’il me trouve les notes *(elle sourit)*. J’avançais très lentement. En fait, la guitare je m’y suis vraiment mise pendant le confinement.

R&F : Un guitariste préféré ?

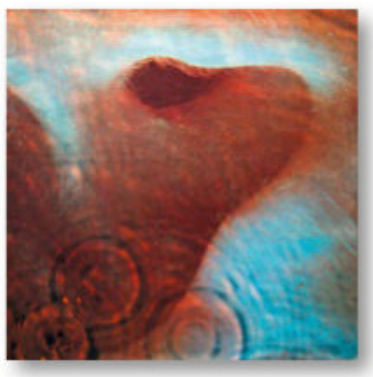
Frédérique Bel : (*immédiatement*) Prince ! Ce qu’il fait par exemple en concert sur “While My Guitar Gently Weeps”, là, avec Tom Petty, c’est dingue ! J’ai pleuré. Mais bon je pourrais dire aussi Hendrix, hein ? A dix-huit ans, quand tout le monde écoutait Patrick Bruel, moi j’écoutais Led Zep par exemple. J’étais toujours un peu décalée.

“J’étais amoureuse de Roger Waters”

R&F : Un morceau de Led Zeppelin en particulier ?
Frédérique Bel : “Black Dog”. “Stairway To Heaven”, je ne peux plus... Mon père avait les albums en vinyle, ce qui était super rare aussi à l’époque. Faut dire qu’il a été le premier à porter des jeans à Annecy aussi ! Après, je suis beaucoup sortie avec des métalleux quand j’étais plus jeune, donc j’ai une oreille vraiment dirigée vers le metal, mais le metal quoi, genre grunge, tu vois ? Je suis fan de Pearl Jam, de Nirvana.

R&F : Morceau de Nirvana préféré ?
Frédérique Bel : “Lithium”. J’adorais le flegme de Kurt Cobain.

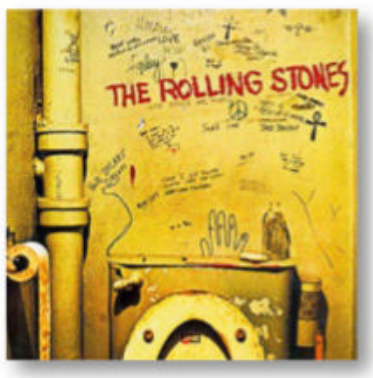
R&F : Le flegme ?
Frédérique Bel : Oui, cette espèce de nonchalance... A ne pas vouloir faire un truc propre. Et sa voix avec des très beaux graves. Il ne cherchait pas à faire *beau*, c’est *beau* malgré lui, en fait. Et puis, quand tu vois quelqu’un qui va plus mal que toi, tu te sens un peu moins seule aussi *(rires)*.



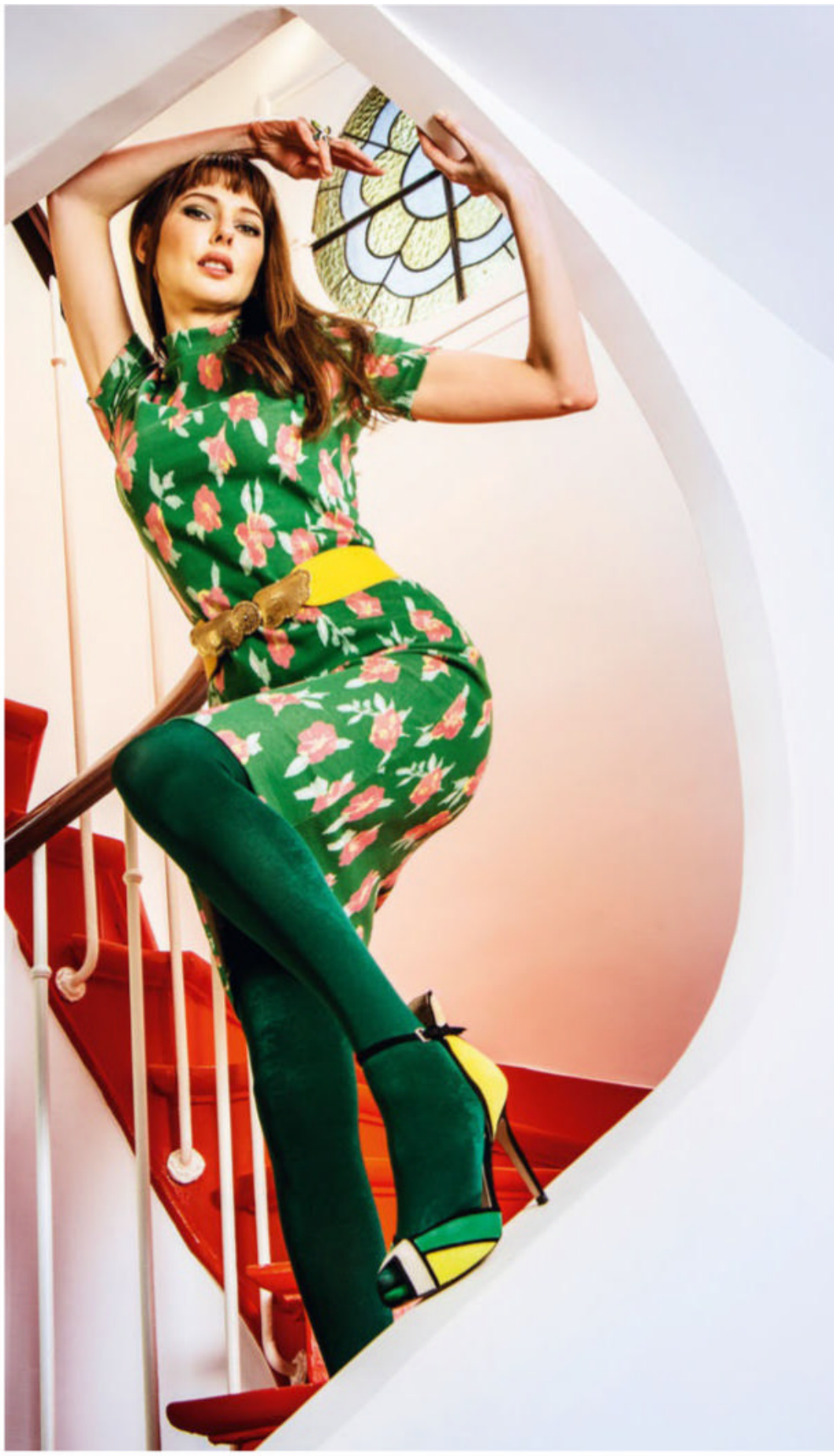
R&F : Parlez-nous de votre passion pour Roger Waters maintenant...
Frédérique Bel : J’étais amoureuse de Roger Waters. Tout le monde n’en avait que pour Gilmour, alors que moi, la force virile, elle était vraiment chez Roger. Et puis, c’est “The Wall”. Je suis beaucoup plus proche de “The Wall” que des premiers albums qu’ils ont faits. Son corps aussi... Tu le vois dans “Live At Pompeii”. Ça déboîte, quoi ! Gilmour, il y a un côté guimauve et, même au niveau du jeu ou de la voix, Roger, il *attaque*, il a la rage, il a des choses à dire aussi... Gilmour est trop mignon. L’autre, il est sans concession. J’adore “Meddle” aussi, que j’écoute plus maintenant que “The Wall”. Enfin, j’aime bien le côté *bruits de baignoire* chez eux aussi. La recherche sonore, quoi...

La force virile de Mick Jagger

R&F : Dans le genre mammouths : Beatles ou Rolling Stones ?



Frédérique Bel : *(immédiatement)* Je suis Stones à mort. Les Beatles, j’ai presque pas écouté en fait. A une époque, j’écoutais beaucoup de musique en dessinant, j’avais besoin de force... Les Beatles, c’est joli, c’est mélodieux, mais je trouvais ça moins profond... Mick Jagger a une force. Une force virile, j’y reviens. Et aussi un truc un peu sale, moi, j’aime bien quand c’est un peu cradingue.



Vocalement, Jagger, il va dans des trucs parfois, tu ne sais pas comment il va revenir. Les Beatles, ils sont sur leurs petits rails.

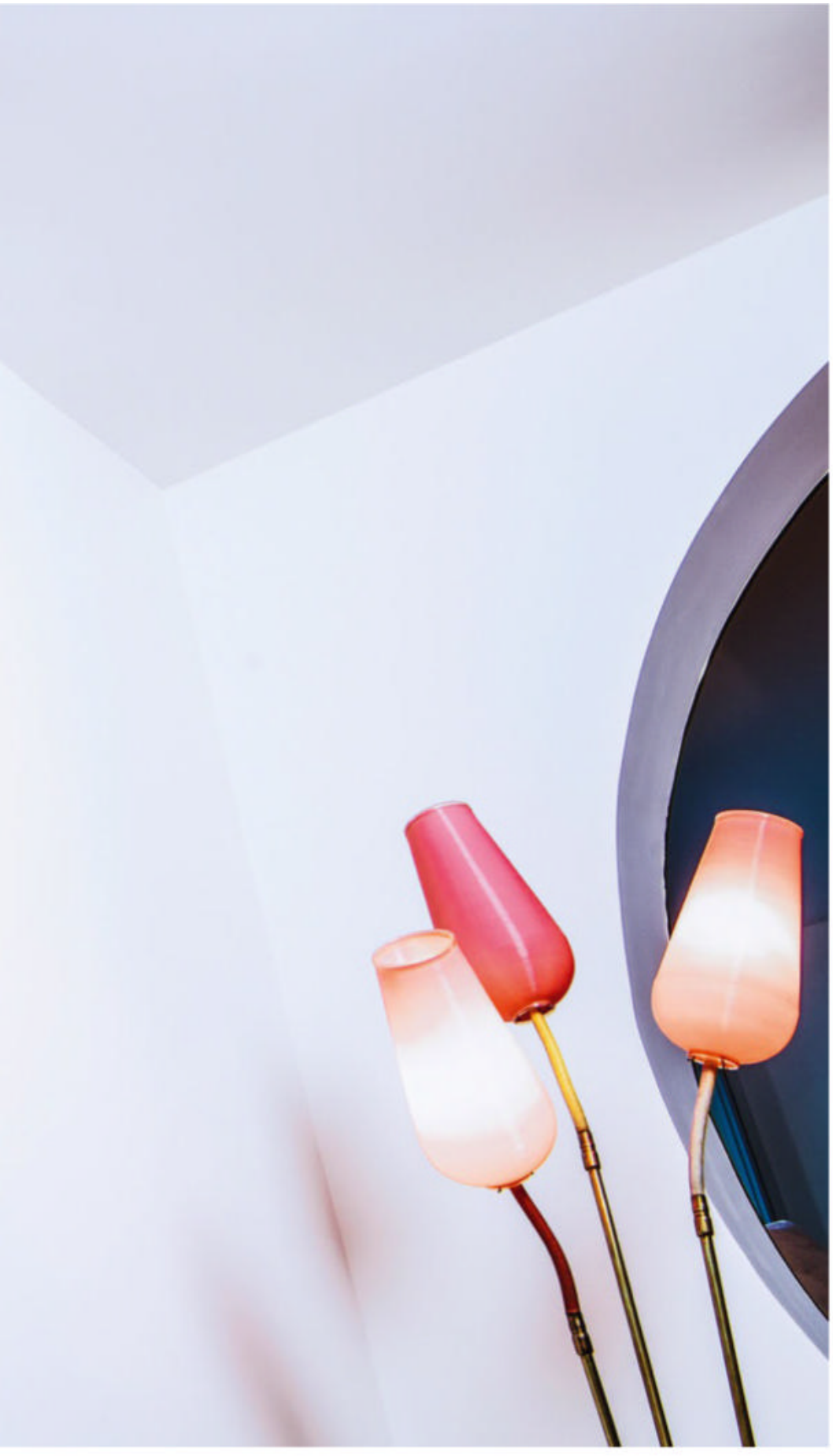
R&F : Un titre ?
Frédérique Bel : “Sympathy For The Devil”, c’est hypnotisant. On peut partir en transe là-dessus. Ça sent l’ecstasy, quoi.

R&F : Les Doors ? Jim Morrison ?
Frédérique Bel : J’ai trop écouté les Doors, j’en suis totalement dégoûtée. Et comme ils n’ont pas une quantité d’albums... En revanche, niveau virilité, je dirais David Bowie.

R&F : Ah ?
Frédérique Bel : Toujours dans ce genre de voix grave, métallique. Finalement, son côté androgyne, tu l’entends moins dans sa voix. Si tu ne vois pas sa tête, tu ne sais pas qu’il est déguisé *(rires)*.

R&F : Lou Reed ?
Frédérique Bel : A mort. Moi, je chante

MES DISQUES A MOI
FRÉDÉRIQUE BEL



du Nico aussi... “Femme Fatale” ! Parce que tu as le droit de chanter faux, du coup... Le Velvet, beaucoup trop écouté, mais toujours pas dégoûtée. Et puis, ma préférée de Lou, c’est “Perfect Day”.

R&F : Pour en revenir aux femmes, quelles sont les chanteuses que vous aimez plus particulièrement ?
Frédérique Bel : J’ai eu une grosse période Tori Amos. J’essayais de la copier un peu au piano mais, bon, elle a une voix tellement extraordinaire. Pareil, elle part parfois, tu ne sais pas où elle va atterrir... Comme dans “Cornflake Girl”. C’est un peu l’héritière de Kate Bush, que j’adore aussi. J’aime bien ces chanteuses qui jouent un peu la comédie aussi. Elles foncent parfois dans le débile, c’est pas trop propre. J’ai moi-même une réputation de comédienne kamikaze sur les plateaux.

R&F : En musique de films, justement ?
Frédérique Bel : “28 Days Later”, un film de zombies avec une super BO de John Murphy. Je pars vraiment en transe là-dessus...

R&F : Chanson française ?
Frédérique Bel : J’aime beaucoup Georges Brassens, la chanson “Les Passantes”. “Comme Un Arbre Dans La Ville” de Maxime Le Forestier, ça me fait pleurer, j’ai l’impression d’être un arbre. Mon côté écolo. Marie Laforêt, évidemment, on ne sait pas où elle part parfois, non plus... “Viens, Viens”.

Aïkido et musique baroque

R&F : Des genres de musique que vous abhorrez ?
Frédérique Bel : Pas spécialement. A la fac, j’ai eu une grande période baroque, viole de gambe et tout... J’ai eu aussi une période Malicorne *(elle chante* : “*Quel dommage Martin, Martin quel dommage !”)*. Je traînais avec de gros intellos à l’époque. On faisait de l’aïkido l’après-midi, et le soir on écoutait de la musique baroque... Sinon, je pourrais tout avouer sous la torture avec des musiques d’aujourd’hui, tous les trucs hyper autotunés, là, comme Jul, PNL. Ça me fait carrément flipper ! Quand je suis dans un Uber qui met ça, je lui dis : *“Vous coupez ça immédiatement ou je descends”*.

R&F : Vous écoutez quoi en ce moment ?
Frédérique Bel : J’aime beaucoup Monolink. J’ai découvert ça au festival Burning Man où j’ai fait quelques expériences, notamment sous champignons. La compile qu’ils ont faite pour Burning Man est exceptionnelle. Sinon, les Arctic Monkeys, leur reprise de “Red Right Hand” de Nick Cave, je l’écoute en boucle et je la joue à la guitare.

R&F : Quel album emporteriez-vous sur une île déserte ?
Frédérique Bel : Keith Jarrett, “Köln Concert”. Franchement, sur une île déserte, tu ne t’en lasses pas, parce qu’il y a un côté ritournelle... Sinon, j’ai découvert et rencontré Jay-Jay Johansson avec qui je suis partie en vacances, c’est devenu un pote. J’adore tout ce qu’il fait. Pour courir, “Serotonin Rushes” de Fujiya & Miyagi. Et enfin Eurielle, “Hate Me”, c’est parfait ça pour l’île. (*elle lance le morceau sur son iTunes*) Qu’est-ce que c’est beau, putain... ★

MARK LANEGAN

1964-2022

Figure à la fois mystérieuse et sulfureuse qui a traversé les trois dernières décennies en posant sa voix unique sur une myriade de projets, Mark Lanegan est parti rejoindre ses amis Kurt Cobain et Layne Staley le 22 février dernier, à seulement cinquante-sept ans.

LE TRÉPAS DE MARK LANEGAN LAISSE UN VIDE IMMENSE. Revenu des enfers à plusieurs reprises, on croyait l'homme invulnérable, insubmersible. Lanegan, c'était un colosse intimidant à l'aura surnaturelle, une présence intense, et surtout une voix, reconnaissable entre mille : ultra-grave, profonde, pleine d'aspérités, forgée par une vie d'excès. Un personnage plus grand que nature, poète réaliste à la carrière riche, labyrinthique, toujours passionnante.

Prendre la tangente

La rude destinée de Mark Lanegan commence dans une famille dysfonctionnelle — mère peu aimante, père absent — à Ellensburg, dans l'État de Washington. Un trou paumé, peuplé de *"rednecks et de fermiers"*. L'unique disquaire de la ville branche le juvénile rouquin sur Iggy Pop, les Damned ou le Velvet Underground. C'est la proverbiale épiphanie. Ecorché vif, davantage porté sur la bouteille et le sport que les études, Mark tombe ensuite dans la came. De petit boulot en petit boulot, il fait la connaissance des frères Conner. Les deux corpulents gaillards répètent dans l'arrière-boutique du vidéo-club familial avec le batteur Mark Pickerel. Lorsque Lanegan découvre le talent de l'asocial Gary Lee Conner — qui a enregistré seul la bagatelle de soixante-dix démos —, il décide de les rejoindre : voilà, pense-t-il, une bonne manière de prendre la tangente, subvenir à ses besoins grandissants en dope, et accessoirement draguer. C'est la naissance des Screaming Trees. La petite troupe usine un premier album, "Clairvoyance", avant de passer sur le label SST monté par Greg Gill (Black Flag) pour trois autres disques au style encore fruste, entre garage rock fauché et hard rock psychédélique. C'est à cette époque que Mark croise le chemin d'un Kurt Cobain encore totalement inconnu mais déjà à la tête de Nirvana, et dont le talent l'éblouit immédiatement. Il deviendra bien vite une sorte de petit frère, en proie aux mêmes démons. L'explosion de la scène de Seattle, où Mark a fini par déménager, envoie les Screaming Trees sur l'orbite de la major Epic Records. Après "Uncle Anesthesia", le chevronné batteur Barett Martin rejoint le gang qui arrive enfin à maturité avec l'excellent "Sweet Oblivion" qui, porté par les singles "Nearly Lost You" et "Dollar Bill", s'écoule à plus de trois cent mille exemplaires en 1992.

Obsessions musicales

Ce succès coïncide malheureusement avec une période où Mark s'enfonce profondément dans les affres de la dépendance à l'héroïne et au crack. De fait, les Trees ne parviendront jamais vraiment à décoller. Pendant un temps, Mark se concentre sur son second opus en solo, le dépouillé "Whiskey For The Holy Ghost", qui lui assure une certaine reconnaissance artistique. Il participe aussi distraitement au projet Mad Season, supergroupe éphémère monté par son autre pote de défonce, Layne Staley (Alice In Chains) avec Mike McCready (Pearl Jam). Les décès de Kurt Cobain et Jeffrey Lee Pierce l'affectent profondément, mais l'appui du très doué producteur George Drakoulias permet aux Trees d'accoucher du majestueux "Dust" (1996) : un chef-d'œuvre qui est aussi le chant du cygne du groupe, miné par le mode de vie erratique de son impétueux vocaliste. Les dernières tournées lui ont néanmoins permis de nouer une solide amitié avec un géant roux recruté à la seconde guitare : Josh Homme. Expulsé de son appartement miteux, ruiné, harcelé par la police comme par les dealers, Mark se résout à entrer en cure de désintoxication grâce à l'aide de Courtney Love. C'est un tournant. Enfin débarrassé de ses addictions, il reprend le fil d'une fructueuse carrière marquée par un admirable éclectisme. En 1999, il propose le magnifique "I'll Take Care Of You", avec des reprises de Tim Hardin, Fred Neil ou Buck Owens. Il intègre un temps les Queens Of The Stone Age pour le monument stoner "Songs For The Deaf", puis dégaine le brillant "Bubblegum", parfait résumé de ses obsessions musicales : folk mélancolique, capsules punk, murder ballads atmosphériques, transes hypnotiques, textes lugubres, tout y est. Sa dernière partie de carrière verra se multiplier les collaborations aussi audacieuses que diversifiées : Isobell Campbell (Belle & Sebastian), Greg Dulli (The Afghan Whigs) ou encore Duke Garwood. Avec l'aide précieuse d'Alain Johannes, Mark cisèlera d'éblouissants efforts comme le crépusculaire "Blues Funeral", "Gargoyle" ou encore "Somebody's Knocking". Ses ultimes offrandes furent le sépulcral "Straight Songs Of Sorrow" (2020), compagnon d'écoute d'une autobiographie âpre et sauvage ("Sing Backwards And Weep") contant les tumultueuses nineties, ainsi que "Dark Mark vs. Skeleton Joe" avec Joe Cardamone et carrément branché électro noise. Un autre écrit, "Devil In A Coma", avait été publié en décembre dernier, narrant son combat à mort face au Covid-19 au sein d'un hôpital de cette belle terre irlandaise où il avait élu domicile depuis peu. ★

JONATHAN WITT

Photo Simone Cecchetti/ Corbis/ Getty Images

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

Entre l'âge de pierre et après-demain

ZOMBIE ZOMBIE

Retour des trois Zombie Zombie avec un disque enregistré entre l'Atlantide et Bagnolet. Avec des chansons de catacombes et d'étoiles. Et dans la langue de César !

PREMIER ALBUM DU TRIO ZOMBIE ZOMBIE CHEZ BORN BAD RECORDS. Est-ce pour célébrer cette nouvelle adresse que le groupe parisien a enregistré un disque qui devrait, sans le moindre doute, surprendre ses fans avec ces voix trafiquées et ces formats plus denses, plus courts ? Ce "Vae Vobis", "malheur à vous" en latin, est en tout cas une odyssée, un trip païen, une apocalypse de doom et d'incantations, c'est une secte d'un autre temps, peut-être aussi d'une autre dimension, qui prend vie en direct, c'est encore la fin d'un monde, c'est la lumière qui envahit la caverne, c'est un film aux effets spéciaux liquides, aux couleurs reptiliennes, c'est enfin une cavalcade rétro-futuriste impeccable, un disque augmenté par une sublime pochette de Druillet, comme si les Statues de l'île de Pâques avaient décidé de conquérir nos ruines. Zombie Zombie a, dès ses débuts, pioché autant dans les musiques que le cinéma. Ogre joueur, passionné à la curiosité jamais rassasiée, il est aujourd'hui ce dénicheur-défricheur avec un cap. Rencontre dans le 18e arrondissement de Paris, avec les trois amis musiciens : Dr Schönberg, Cosmic Neman et Etienne Jaumet, dans un petit appartement en rez-de-chaussée, où s'entassent matos ancien et machines bizarres.

Latin, klingon, yaourt bulgare

Un 45 tours de Kraftwerk ici, une affiche du "Terrain Vague" de Marcel Carné là. On demande au groupe où mènent ces douze titres qui forment un beau voyage plein de monstres et de promesses. Etienne : *"Pour moi, c'est tout de même un disque de singles dans le sens où il y a des chansons avec des refrains, chose qu'on n'avait pas faite avant. Donc, a priori, plus accessible."* Accessible pour ceux qui sauront fermer les yeux et laisser de côté leur confort et leurs petites habitudes pop. Il y a un concept dans cet album, un mélange de transe, quelque chose de l'ordre du "*messianique*", du "*cérémoniel*", comme le dit Etienne. Un ancien rituel déterré et réactivé. Les voiles de la certitude brûlent et, derrière, Zombie Zombie qui libère le Colonel Kurtz et qui célèbre la victoire en étourdissant les guerriers à coups de mantras de percussions, de vocodeur, de transe, oui. Cool et menaçant. C'est à la fois ludique et de ténèbres, immersif et martial. "Vae Vobis" est donc aussi ce film jamais tourné. *"Friedkin"* répond Cosmic Neman quand on demande à quel réalisateur Zombie Zombie aimerait confier la mise en scène de ce disque qui navigue entre l'âge de pierre et après-demain. *"Le confinement a joué un rôle, même si on avait commencé bien avant, mais ça a peut-être mis une couleur, une ambiance…"* ajoute Dr Schönberg. Si on osait, on pourrait écrire que ce disque, effectivement, traduit un irrépressible désir de sortir, de s'arracher, d'aller vers la Lumière. Une force tantôt larvée, boueuse, qui observe, tantôt une force déchaînée à la violence légitime, nécessaire, libératrice. Parfois les deux qui s'entrechoquent. Le groupe s'est intéressé entre autres au black metal au moment de s'atteler au disque. C'est perceptible. Eh oui, Zombie Zombie chante en 2022 ! En latin. Carrément. *"Il y a un titre en anglais quand même ! 'War Is Coming' "* dit le Docteur. *"Qui tombe bien d'ailleurs je crois"* plaisante Cosmic Neman (*l'entretien a lieu le jour des attaques en Ukraine, ndlr*). *"Oui, on aurait pu inventer une langue, on y a pensé"* enchaîne le Docteur. *"Évidemment, référence à Magma, tout ça, ce sont des trucs qu'on a aimés… Le latin reste une langue cryptique et on sait que le latin, ça se chante bien depuis des siècles quoi* (sourire)" complète Neman. C'est Erasme, entre autres, qui a soufflé au groupe l'idée du latin. Wikipédia pour en savoir plus. Latin, klingon, yaourt bulgare. Dans l'absolu, il s'agit moins ici de comprendre que de retrouver un certain rapport au monde. Zombie Zombie a la transcendance communicative.

Dessine-moi un futur

C'est la deuxième fois que Philippe Druillet signe la pochette d'un disque de Zombie Zombie : "Livity" puis "Vae Vobis", donc. C'est une œuvre récente tirée de la dernière exposition du dessinateur, "Apocalypses". *"Bien sûr qu'il a écouté notre disque !"* jubile Cosmic Neman. Avant d'ajouter : *"Il nous a dit que c'était vraiment à chier* (rires). *C'est un homme plein d'humour, Philippe." "On lui a répondu que ça tombait plutôt bien, sa pochette étant nulle elle aussi* (rires)." Ce qu'on appelle la pudeur des sentiments.

Console Vectrex

Ce disque doit aussi à une chorale d'enfants, croisée lors d'un projet autour de Patti Smith. Le *featuring* de ce disque, c'est elle. Pas Patti. La voix. Quelle bonne idée. C'est celle du gourou, de l'inconscient, de Cassandre. La prophétie et le rêve. Les voix surgissent, s'évanouissent, reviennent. Comme quand les fantômes tentent d'arracher le corps de Conan. Comme chez Ennio Morricone. Cosmic Neman admet *"avoir voulu un peu de changement. D'essayer de passer à autre chose"*. C'est surtout un disque de trois mecs dont la curiosité a su rester à vif. Ils bidouillent, ils essayent, des gosses dans des corps de géants. "Vae Vobis", c'est encore un clin d'œil à Basquiat sur le titre "Lux In Tenebris (for SAMO)", une *private joke* entre geeks pas dupes sur "Ring Modulus", les concerts qui vont reprendre, une mythique console Vectrex posée dans un coin. Et "Vae Vobis" un album qui permet, en cette époque bouffée par la trouille et à la magie délavée, de s'évader. Zombie Zombie est un excellent dealer. ★

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

Album *"Vae Vobis" (Born Bad)*

Photo Camille Bokhobza - RD

"Ça a changé ma vie"

IVAN JULIAN

Il a été guitariste des Voidoids de Richard Hell, groupe fondateur du punk.
L'intro inouïe et furieusement actuelle de "Blank Generation", c'est lui.

DEPUIS, LE NEW-YORKAIS A FAIT BIEN D'AUTRES CHOSES, joué avec la terre entière, de Clash à Republik, monté son propre studio où il produit de nombreux groupes et vaincu un cancer. Un film documentaire vient de lui être consacré. Il était de passage à Paris, direction Rennes, pour enregistrer avec Marquis et discuter de la sortie de son nouvel album, "Swing Your Lanterns", sur LADTK, le label de Frank Darcel.

Bienvenue à New York City

ROCK&FOLK : Premier choc musical ?
Ivan Julian : Un ami de mon frère m'a emmené voir Jimi Hendrix à Baltimore *(le 16 mai 1969, nda)*, juste avant mon quatorzième anniversaire. Ça a changé ma vie. Environ un mois plus tard, mon deuxième concert, c'était Led Zeppelin en première partie des Who. Tu m'étonnes que je sois atteint !

R&F : Vous êtes alors parti à New York…
Ivan Julian : Vers dix-sept ans, j'ai décidé de devenir musicien, et j'ai compris que si je restais à Washington, je n'avais aucune chance. J'ai trouvé un job à New York et commencé à traîner à Max's Kansas City… Mais un jour, à Union Square, j'ai croisé Johnny Thunders, des New York Dolls que j'avais vus à la télévision. Il était là, dehors dans le froid, sans manteau et, pire, sans étui de guitare… Je me suis dit : *"Je ne peux pas rester à New York, c'est trop dur !"*

R&F : Vous avez commencé dans un groupe de rhythm'n'blues…
Ivan Julian : Je suis parti à Londres. The Foundations avaient besoin d'un guitariste. *"Peux-tu apprendre dix chansons en deux jours ?" "Bien sûr !"* Leurs hits dataient de la fin des sixties, "Build Me Up Buttercup", etc. Ils ne faisaient plus de disques, ils se faisaient de l'argent en tournant. J'ai beaucoup appris et, quand je suis entré dans les Voidoids, j'étais sur la route depuis presque un an.

Fill in the cracks, motherfuckers !

"Je n'ai pas toujours gagné ma vie avec la musique. Une fois, j'étais fauché et Wayne Kramer, du MC5, qui aime travailler dans le bâtiment, m'appelle : *'Ivan, est-ce que tu as besoin d'argent ?' 'Bien sûr, toujours !'* Il m'embauche donc pour ce boulot qui consiste à jointoyer des immeubles, c'est-à-dire boucher les fissures de mortier entre les briques. Et nous voilà, Wayne et moi, tout là-haut, au vingtième étage, à l'extérieur, attachés à l'échafaudage… On en redescendait à dix-sept heures et on fonçait directement s'acheter une bouteille de vodka !"

R&F : Comment ça s'est passé ?
Ivan Julian : Je suis rentré à New York, j'ai mis une annonce et j'ai reçu un appel de Robert Quine pour auditionner, dans une petite cave : Richard assis sur un tabouret, lunettes roses, Quine, lunettes noires, et Mark Bell derrière sa batterie. On commence à jouer, et deux filles qui étaient là se mettent à se battre. Mark sort de derrière la batterie, va vers elles, les sépare, revient et se remet à jouer. Je me dis : *"Bienvenue à New York City !"*

R&F : Il y avait quatre guitaristes fabuleux à l'époque : Verlaine, Lloyd, Quine et vous. Mais on parlait plus de Quine que de vous…
Ivan Julian : Nous avions modelé le groupe d'après les Yardbirds de Beck et Page : pas de lead, pas de rythmique. Dans "You Gotta Lose", je jouais le solo et j'ai lu dans une chronique : *"Le solo de Bob Quine est incroyable"*… Al'époque, ça me rendait furieux. Mais on est resté amis jusqu'à la fin *(Robert Quine s'est suicidé par overdose d'héroïne le 31 mai 2004, nda).*

Explosion punk

R&F : Vous avez enregistré l'album à Electric Ladyland !
Ivan Julian : Oui, et j'y suis retourné l'année dernière, parce que Jack White faisait "The Raconteurs Live At Electric Ladyland" : ils enregistraient "Blank Generation", mais personne n'arrivait à comprendre mon intro…

R&F : Ensuite, vous êtes à Londres, en pleine explosion punk ?
Ivan Julian : Les Clash nous voulaient en première partie. Aux Etats-Unis, c'était essentiellement un mouvement artistique. A Londres, on a découvert que c'était politique et social. Les Clash étaient considérés comme des menaces, le public les voyait comme des sauveurs. Nous, on voulait jouer de la musique…

R&F : Vous êtes devenus amis ?
Ivan Julian : Mick et moi sommes nés exactement le même jour *(le 26 juin 1955, nda)*. Je suis devenu proche de lui. Il m'a branché sur le vrai reggae.

R&F : L'aventure Voidoids s'est vite terminée…
Ivan Julian : Richard était tellement bousillé par la drogue qu'il ne voulait pas tourner. C'était son groupe, mais ça n'allait nulle part ! Alors Mark est parti rejoindre les Ramones *(devenant Marky Ramone, nda)*. J'ai été le suivant.

R&F : Puis Mick Jones vous a appelé.
Ivan Julian : Pour "Sandinista !" Ils s'étaient installés à Electric Ladyland. J'ai joué sur "The Call Up" et "Ivan Meets G.I. Joe", juste une jam. Plusieurs mois plus tard, Mick me rappelle : *"Il faut que tu passes chez Columbia prendre ton chèque. 'The Call Up' sort en single !"*

R&F : Quand vos amis ont fait ce concert pour vous, ça a dû être très émouvant…
Ivan Julian : Oh oui ! Et vous savez qui est responsable de tout ça ? Richard Hell. Il a pris les choses en main et ça a été super.

R&F : Richard ne fait plus de musique ?
Ivan Julian : Non, il déteste ça ! Il a toujours détesté ça *(rires)* ! Enfin, pas tant la musique que le music business… ★

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Album *"Swing Your Lanterns" (LADTK)*
Film *"You Don't Know Ivan Julian" (sur Vimeo)*

Photo DR

Wolfgang Flür et Florian Schneider, Bruxelles, 1981

"C'était nos meilleures années"

WOLFGANG FLÜR

Durant seize ans, il a été le très discret **batteur électronique de Kraftwerk**. Après dix ans de silence, il est revenu en 1996 avec le projet "Time Pie" et aujourd'hui avec "Magazine 1".

CELUI QUI SE SURNOMME "THE WOLF" A ENREGISTRÉ PLUSIEURS ALBUMS SOLOS, MAIS "MAGAZINE 1" EST À CE JOUR SON PLUS AMBITIEUX PROJET : neuf titres aux invités de prestige parmi lesquels Midge Ure, Peter Hook, Claudia Brücken, U96 et Juan Atkins. Wolfgang Flür nous parle en visio depuis Düsseldorf, là où démarra au début des seventies l'aventure électronique des robots chics.

Minimalisme inspiré

ROCK&FOLK : Votre nouvel album, "Magazine 1", rassemble beaucoup d'invités venus d'Angleterre, des USA et d'Allemagne. Comment avez-vous collaboré avec eux ?

Wolfgang Flür : Les premiers ont été le groupe U96, qui est sur les morceaux "Best Buy" et "Zukunftsmusik". Pour Juan Atkins, j'étais allé voir son concert à Londres avec Peter Dugall, qui est mon partenaire, comme Florian l'a été avec Ralph. Nous, c'est Peter & The Wolf ! Le show était très moderne avec plein de lasers, j'ai trouvé ça plus excitant qu'un live de Kraftwerk. On s'est rencontré le lendemain et, comme c'est un gros fan, il est venu sur le morceau "Billionaire". On est parti de la ligne de basse de son "Track 10" qu'il a retravaillée dans son studio de Detroit. Pour Carl Cox, qui est lui aussi fan de Kraftwerk, ça a été très vite. Peter Hook est venu car il était ami avec Peter Dugall. Quant à Midge Ure d'Ultravox, je l'ai vu à Düsseldorf quand il jouait avec son band Electronica — qui, entre parenthèses, n'a rien d'électronique — et pendant l'aftershow, il m'a dit : *"Wolfgang, you are Das Beat ! On a écrit un morceau qui s'appelle comme ça parce que tu es le premier batteur électronique au monde qui a construit ces drum pads incroyables durant les seventies !"* Je l'ai remercié et lui ai fait remarquer qu'en allemand, on dit *Der* Beat, mais il a tenu à garder "Das Beat", c'est plus charmant. On a chanté en duo, c'est un de mes morceaux préférés de l'album.

R&F : C'est donc bien vous qui avez inventé ces pads de percussions électroniques que vous jouiez sur scène avec Kraftwerk ?

Wolfgang Flür : Oui, Ralph et Florian cherchaient un batteur, car Andreas Hohmann et Klaus Dinger, qui étaient dans le K avant moi, ne convenaient pas au nouveau son du groupe. Moi, j'étais dans un minimalisme inspiré du Merseybeat de Ringo Starr, façon "Love Me Do", *boom tchak tchak*. J'ai fait ma première télé avec Kraftwerk en octobre 1973, on a joué "Tanzmusik" et j'avais bricolé le Farfisa Rhythm 10 que Ralph avait dans son studio, une boîte à rythmes basique que j'ai customisée avec des plaques et des baguettes métalliques. Quand c'est passé à la télé, j'ai vu que le cadreur avait fait plein de gros plans sur moi. Il faut dire que mes pads avaient un meilleur look que le vieux synthé de Ralph. Quant à Florian, il jouait de la flûte, pas très futuriste ! La vidéo est toujours sur YouTube, d'ailleurs.

Polaroïd androïdes

En 1999, Wolfgang sort son autobiographie "Kraftwerk, Ich War Ein Roboter", qui va tant déplaire à Ralph Hütter qu'il attaquera en justice son ex-partenaire, accusé notamment de nuire à sa réputation et de diffuser de vieilles photos Polaroïd les montrant torse nu sous une douche dans le jardin de Florian. *"Le vœu le plus cher de Ralph et Florian aurait été que je ne m'exprime pas du tout"*, a écrit Wolfgang dans la seconde édition du livre. Le verdict tomba en octobre 2002, donnant raison à Wolfgang et autorisant l'ouvrage. Sans les photos sous la douche.

Dans un café de Düsseldorf

R&F : Etes-vous resté en contact avec Florian après votre départ du groupe ?

Wolfgang Flür : Oui, on se voyait parfois. C'est moi qui ai quitté Kraftwerk, le live drumming n'avait plus sa place, Ralph avait tout programmé avec des séquenceurs et digitalisé les sons. Trente ans après le split, j'ai revu Florian une dernière fois dans un café de Düsseldorf où on allait manger à l'époque, pas loin du studio Kling Klang. Toutes les embrouilles et les procès étaient oubliés. C'est fou, non, qu'il faille attendre d'être des vieux messieurs pour se prendre dans les bras ? Je lui ai dit à l'oreille : *"Merci pour les quinze ans merveilleux qu'on a passés ensemble"*, et il m'a répondu : *"C'était nos meilleures années, Wolfgang"*. Comme moi, il était heureux de partager ce moment de réconciliation. Je lui ai demandé s'il voulait participer à mon album en préparation, il m'a dit *"Wolfgang, we will do"*, mais je ne savais pas à l'époque qu'il était déjà très malade. Sa mort a été un choc brutal, il me manque terriblement. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Album *"Magazine 1" (Cherry Red)*

Photo Gie Knaeps/ Getty Images

"Johnny Marr nous aime bien"

THE MONOCHROME SET

"Allhallowtide", le nouvel opus du Monochrome Set, constitue une excellente surprise de ce début d'année. Bid, âme de ce groupe culte et influent, partage ici philosophie de vie et art pop.

FONDÉ EN 1978 par un authentique prince indien du nom de Bid (alias Ganesh Seshadri au chant et à la guitare) accompagné par Lester Square (guitare), Andy Warren (basse), James "Foz" Foster (guitare) et JD Haney (batterie), le Monochrome Set est de retour avec un nouvel album sur lequel Bid s'est un peu éloigné du second degré des débuts pour toucher directement l'âme. Avec des paroles qui méritent que certains reprennent leurs études de la langue de Jonathan Coe. Et ce n'est pas un hasard si Graham Coxon, Iggy Pop, Alex Kapranos, Neil Hannon, Johnny Marr ou encore Jarvis Cocker sont des aficionados du groupe. Dans "Box Of Sorrows", Bid chante : "*Il vous emmènera en voyage/ Dans les égouts de son enfance/ Tous les crimes qu'il a commis/ Et les corps qu'il a ajustés/ Dans des boîtes pleines de chagrins*". Que l'on se rassure, il sera davantage ici question de résilience.

Ame de fer

ROCK&FOLK : Alors qu'il était très influencé par le Monochrome Set, un groupe comme les Smiths a connu davantage de succès que vous.

Bid : C'est parce qu'ils étaient peut-être moins compliqués que nous. Je sais que Johnny Marr nous aime bien, mais ce n'est pas comme si les Smiths étaient nos clônes. Ils étaient très créatifs ! Nous avons aussi influencé pas mal de gens qui nous ont emprunté des parties, mais à d'autres également. Cela fait partie d'un processus d'apprentissage. Aujourd'hui, nous sommes toujours là à sortir des disques avec un public de taille raisonnable, c'est une forme de réussite. Ce qui m'importe, c'est de toujours vendre suffisamment de disques et de compter sur assez de public pour pouvoir continuer.

R&F : Parlez-nous du thème de "Allhallowtide".

Bid : L'album raconte une guerre spirituelle entre un mal très puissant et le bien. La chanson "Allhallowtide" dépeint un groupe de gens démoniaques qui pensent qu'ils sont parfaits et qui veulent traiter l'humanité comme des animaux destinés à être exterminés. Dans un sens, je suis une sorte d'extrémiste *(rires)*. L'album relate le moyen de rester sain d'esprit malgré les deux années que nous venons de vivre. Ça ressemble à de la mauvaise science-fiction... mais leur plan va échouer.

R&F : Votre album est-il un support pour tenir le coup en ces temps troublés ?

Bid : Une chanson comme "Deep Shoreline" invite à faire preuve d'une âme forte qui ne pourra jamais être altérée. Vous pouvez être torturé, mais vous ne changerez jamais votre nature profonde parce que vous avez une âme de fer en vous. Il ne sera tout simplement pas possible de vous asservir. J'invite les gens à monter une chapelle de leur propre conception et à suivre leur propre religion.

Les plus brits des krauts

Fondé à Hambourg en 2002, Tapete Records, outre The Monochrome Set, a sauvé pas mal de pépites anglaises de l'oubli comme Peter Astor ou Bill Pritchard. Et exhumé l'excentrico-glam rocker Bobby Conn. Et a permis de découvrir de nouveaux petits génies comme Bart Davenport et Simon Love. Avec une mention spéciale pour notre Louis Philippe national, compagnon de route de Stuart Moxham, Bertrand Burgalat et Dave Gregory. Aujourd'hui, le meilleur de la pop britannique se situe paradoxalement outre-Rhin !

R&F : Garder son libre arbitre est une gageure aujourd'hui !

Bid : Nombreux sont ceux qui ne sont pas assez forts pour tenir. Quatre-vingts pour cent des gens ne font que suivre les ordres qui leur sont donnés. Depuis deux ans, j'ai même été surpris de constater que des personnalités que j'estimais plus intelligente que moi ne sont pas posé de questions.

Poètes du passé

R&F : Aujourd'hui, de nombreux jeunes gens fantasment sur la période post-punk et new wave que vous avez vécue.

Bid : C'est un phénomène étrange. Quand nous étions dans les années soixante-dix, les jeunes n'étaient pas intéressés par la musique des années trente. Je l'étais, mais parce que j'étais un artiste passionné par les poètes du passé. Mais à l'époque, la plupart des gens pensaient que la musique d'il y a cinq ans était déjà démodée. Alors qu'aujourd'hui, ils adorent la musique de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt. Je pense que c'est parce qu'il n'y a pas eu d'artistes aussi bons depuis.

R&F : Qu'est-ce qui a évolué dans votre écriture?

Bid : Fondamentalement, je continue à écrire de la même manière avec des couplets, des refrains et des ponts. En revanche, mon style a évolué. A l'origine, le Monochrome Set était un groupe de pop expérimentale. Maintenant, je pense que nous sommes un groupe pop classique mais avec des paroles plus exigeantes que la moyenne. Le résultat peut être bon ou mauvais mais, heureusement, j'ai un entourage capable de me dire quand ce n'est pas bon. Pas besoin de connaître l'histoire du groupe pour en aimer individuellement une chanson. ★

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

Album *"Allhallowtide" (Tapete Records/ Differ-Ant)*

Photo Ruth Tidmarsh - DR

A chaque fois qu'une copie de la chanson est faite, que la chanson est jouée, reprise, et, bien sûr, qu'elle est diffusée en streaming, Hipgnosis touche des droits

HIPGNOSIS
VOUS CHANTIEZ ? EH BIEN ! VENDEZ MAINTENANT

C'est dans les nécrologies et les suppléments économiques que l'on trouve désormais les gros titres sur le rock. De nos jours, quand elles ne meurent pas, les rock stars s'y préparent et se séparent des droits sur leurs œuvres pour parfois quelques dizaines, et souvent quelques centaines de millions de dollars. De gros chiffres imprimés en lettres capitales tant ils impressionnent.

PAR THOMAS E. FLORIN

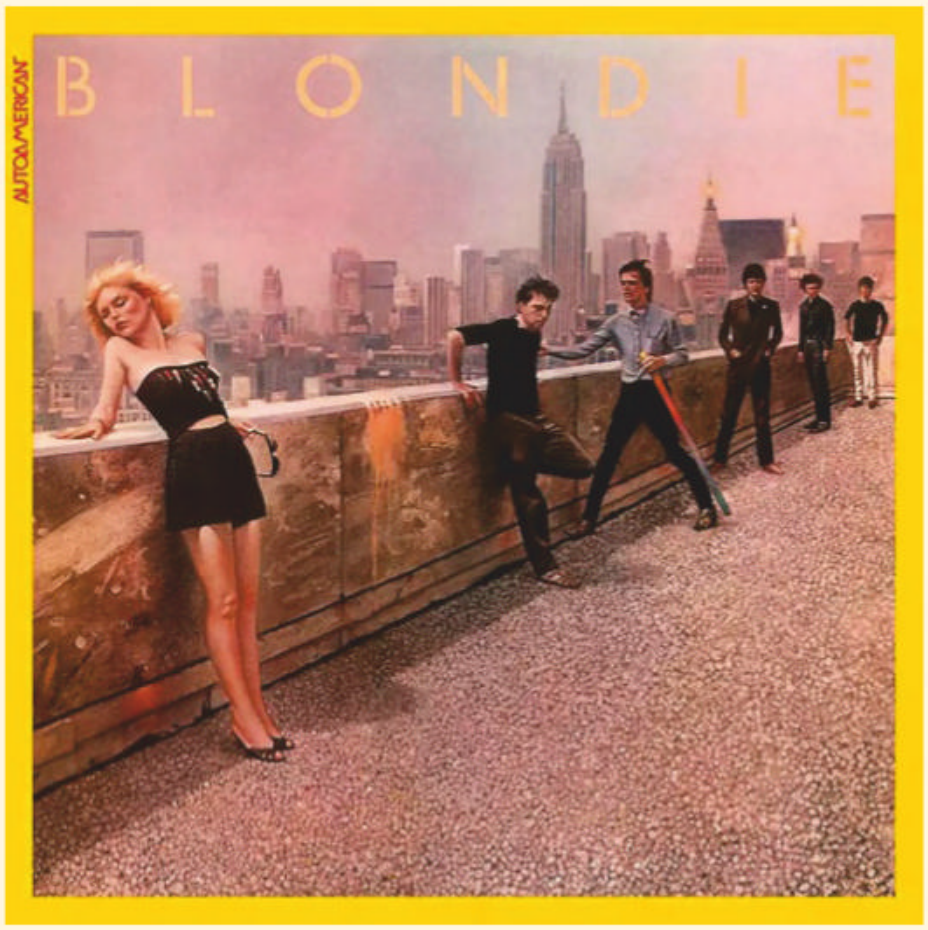
"*BOB DYLAN A VENDU SON 'CATALOGUE' ENTRE TROIS CENTS ET QUATRE CENTS MILLIONS DE DOLLARS À UNIVERSAL PUBLISHING GROUP*." Une grosse affaire plus couverte par la presse que la sortie de son remarquable "Rough And Rowdy Ways". Chrissie Hynde, les B-52's, Nikki Sixx, Debbie Harry et Chris Stein, Steve Winwood, Lindsey Buckingham, Neil Young et les Red Hot Chili Peppers ont fait le même choix en 2021. Ils ont tous préféré céder leurs droits à la société anglaise Hipgnosis qui a investi plus d'un milliard de dollars en "catalogues" l'année dernière, faisant définitivement basculer la musique de son ère industrielle à son ère financière.

Photo Jo Hale/ Redferns/ Getty Images

Un placement fiable

Pendant le XX^e^ siècle, la musique était devenue "un produit". Au même titre que le pain de mie, le papier toilette ou les cure-dents, les disques s'achetaient en magasin et rapportaient une seule fois de l'argent aux personnes qui avaient participé à leur fabrication. Au XXI^e^ siècle, la musique devient "un actif". Comme les actions, les obligations, les prêts et même les matières premières, les devises ou les œuvres d'art. La différence avec le produit est que l'actif est impalpable. Souvent, il a un rendement (une action Apple à cent soixante-six dollars rapporte un peu plus de 0,50% par an) et leurs valeurs fluctuent sur les marchés. Grâce à Merck Mercuriadis, ancien manager d'artistes et fondateur d'Hipgnosis, les chansons sont devenues des actifs. Son business plan, expliqué noir sur blanc sur son site internet, consiste à acheter leurs droits d'auteur et d'édition aux auteurs-compositeurs de chansons. Ainsi, à chaque fois qu'une copie de la chanson est faite, que la chanson est jouée, reprise, et, bien sûr, qu'elle est diffusée en streaming, Hipgnosis touche des droits. Ils en créent également en synchronisant des titres dans des pubs, des films ou des jeux vidéo. Mais Mercuriadis fait bien plus que ce travail classique d'éditeur musical. Son innovation est d'avoir présenté aux marchés les chansons comme des investissements sûrs, des actifs décorrélés des crises économiques. Et pourquoi ? Parce que "*les gens écouteront toujours de la bonne musique.*" Vraiment ? Maintenant, le lecteur

de Rock&Folk a le droit de savoir comment s'organise un holp-up. Tout ce qu'il faut pour commencer, c'est une révolution. L'intelligence artificielle allait être un bouleversement plus profond que l'électricité, les NFT auront un impact sur l'art plus important que l'invention de la peinture en tube et, en 2017, Facebook était à cinq cents jours d'inventer le bandeau télépathique. Pour Hipgnosis, les chansons sont un placement plus fiable que l'or et le pétrole. Cette révolution, il faut lui trouver un nom : on ne dit plus taxi, mais VTC, plus robot mais assistant personnel, plus mobile mais smartphone. Hipgnosis ne fait pas de l'édition musicale, ils sont "managers de chansons". Un business qui, comme tous les business modernes, est extrêmement éthique. Facebook "*fait du monde un endroit meilleur*", Amazon va sauver la planète en allant forer des astéroïdes sur la ceinture de Saturne, et la moindre application de livreur de pizzas vous explique qu'ils vont éradiquer la faim dans le monde. Par un lobbying actif, Hipgnosis entend rééquilibrer la balance de la répartition de l'argent perçu sur les écoutes de streaming en plaçant les artistes en haut de la chaîne alimentaire. Bien sûr, comme la société rachète en parallèle ces droits, cela risque également d'augmenter leur chiffre d'affaires. Pour se tailler une place de choix, il ne faut pas hésiter à déstabiliser le marché, même si l'on a absolument aucune idée de comment on va retomber sur ses pattes financièrement. Proposer des milliers de films à 8,99 € par mois, des centaines de millions de chansons à 9,99 €, proposer l'ensemble des biens terrestres à prix concurrentiel livré chez vous en vingt-quatre heures… Hipgnosis a "disrupté" le marché de l'édition musicale en étant le premier à avoir proposé ce type de sommes aux artistes pour le rachat de leur catalogue.



Pour Hipgnosis, les chansons sont un placement plus fiable que l'or et le pétrole

Il pleut de l'argent

Les artistes *"adorent"* Merck Mercuriadis, car il est *"de leur côté"* et a toujours une petite histoire à raconter sur le catalogue qu'il vient d'absorber. Chrissie Hynde : "*Ma songwriter préférée de tous les temps. Et je suis fier de dire que je suis Vegan depuis trente-cinq ans sous l'influence de Chrissie.*" Neil Young : "*J'ai acheté mon premier album de Neil Young à sept ans. 'Harvest' était mon compagnon.*" Blondie : "*J'ai suivi le moindre mouvement de Chris et Debbie depuis leur premier jour.*" Nikki Sixx ? Ça rame un peu plus. Mais qu'importe. Hipgnosis paye cash, en actions, ou un mélange des deux. La société possède 100% des droits sur la majorité des catalogues rachetés (il n'y a que Neil Young, Rick James et RZA du Wu-Tang Clan qui semblent ne pas avoir mis toutes leurs billes dans le même panier) et peut même aller jusqu'à acheter le "*futur catalogue d'auteurs-compositeurs.*" Trois cent quatre-vingt-quinze songwriters avaient signé ce type de contrat avec Hipgnosis à la fin du mois de mars 2021, se séparant par avance des droits des futures chansons qu'ils écriront. Et comme pour la majorité de ce type d'entreprise, le but de tout cela est avant tout d'attirer un maximum d'investisseurs. Comme l'expliquait Brian Eno, il pleut de l'argent. Les investisseurs ne savent plus qu'en faire. Des cartes numériques de joueurs de foot se vendent plusieurs centaines de milliers d'euros de nos jours. En achetant du "catalogue" passé et futur, Hipgnosis gagne de la valeur. L'ensemble de son portfolio lui a coûté 1,948 milliard de dollars. En l'organisant, en créant cette histoire autour, et donc en attirant des investisseurs massifs — le fonds d'investissement Blackstone a injecté un milliard de dollars dans la société en 2021 —, le même catalogue est estimé aujourd'hui à 2,214 milliards de dollars, soit une plus value de plus de 13%. Et pourtant, le revenu net de la société en 2021 n'a été "que" de 38,9 millions. L'écart est énorme, non ?

Un monde pourri ?

Alors Hipgnosis gagne-t-il vraiment de l'argent, car les gens écoutent, et écouteront, toujours de la bonne musique ? Pas vraiment. Dans son rapport annuel, l'entreprise publie la liste des trente-deux chansons qu'elle possède sur la centaine qui a atteint le milliard d'écoutes sur Spotify. Et vous savez quoi : ce ne sont que des merdes. La simple écoute des deux chansons à avoir atteint les deux milliards suffit pour se mettre à penser au suicide — et l'on ne parle pas du groupe. "Shape Of You" de Ed Sheeran et "Closer" des Chainsmokers ne valent même pas un pet de Céline Dion. Peut-être trouviez-vous que nous vivons dans un monde pourri. La musique est médiocre, les émissions TV sont idiotes, les cinémas et les librairies ferment, les centres-villes sont déserts ? Une

bonne nouvelle : nous sommes les seuls responsables de tout cela. Si l'on n'acceptait pas d'entendre "Shape Of You" et qu'on évitait la chaîne qui diffuse Touche Pas A Mon Poste, si on se désabonnait de Netflix et d'Amazon Prime, rien de tout cela ne serait arrivé. Merck Mercuriadis sait que l'humanité est décevante. C'est pourquoi il a compris que la musique est devenue un *utility*. Un service. On écoute de la musique pour faire du sport, de la voiture, la cuisine, créer une ambiance pour un dîner, via des playlists souvent déjà toutes faites. Top des playlists Spotify qui ont le plus d'abonnés : "Les chansons à chanter dans la voiture", "Les chansons à chanter sous la douche", "Booster d'humeur".

Bob Dylan a vendu plus de six cents chansons. De ces six cents chansons, ni lui ni ses enfants ne toucheront plus jamais un centime

Le temps d'écoute de musique a baissé lors du premier confinement dû au Covid-19. Bien sûr : les gens étaient chez eux, pourquoi écouter de la musique ? Plus personne ne faisait son jogging, ne prenait sa voiture, n'organisait de dîner, et même les douches devenaient plus rares. Mais Merck Mercuriadis n'est pas manager de chanson pour rien. Il sait nous y intéresser à nouveau. En créant des Mash-Up par exemple. On mélange "Toxic" de Britney Spears avec "Love Shack" des B52's. C'est marrant, ça buzze, on l'échange entre copains sur TikTok, et Hipgnosis touche sur ces deux chansons les droits d'auteur et d'édition à chaque fois que la vidéo est vue ou reproduite.

Un art déconsidéré

De manière inattendue, le secteur de la musique se met à être à nouveau extrêmement lucratif. Le plus haut chiffre d'affaires du secteur avait été enregistré en 1999 avec plus de quatorze milliards de dollars. Après une chute vertigineuse, 2021 a permis de remonter la pente pour arriver à douze milliards et demi de dollars. Neuf milliards de cette somme sont dus au chiffre d'affaires de Spotify qui reverse 70% de ses revenus aux différents ayants droit des chansons. Par cette répartition, c'est encore aujourd'hui les trois majors qui absorbent la majorité de l'argent du secteur. C'est pourquoi elles ont fait une entrée en bourse fracassante ces deux dernières années, atteignant des valorisations à plusieurs dizaines de milliards d'euros. Tous les marchés savent que, demain, le secteur musical de l'ère financière fera encore plus d'argent qu'il en a créé à son ère industrielle. Pourquoi ? En 1999, les quatorze milliards de dollars avaient été gagnés en grande majorité grâce aux artistes qui avaient sorti des albums cette année-là (Britney Spears, Backstreet Boys, Céline Dion… la crème). Désormais, chaque année, c'est toute l'histoire de la création musicale depuis le début de l'humanité qui repasse à la caisse. Même les enregistrements de Guillaume de Machaut (1300-1377) rapportent encore des droits mécaniques à ceux qui les possèdent. Cela en dit long sur les perspectives de création dans la musique, et explique le désintérêt des majors pour leurs sorties. L'argent, désormais, gît dans le passé. Hipgnosis avait publié son plan d'action pour 2021 : les quarante ans de "Escape" de Journey, quarante ans du deuxième Pretenders, trente ans de "Nervermind", vingt ans de "Laundry Service" de Shakira et quarante ans de "Street Song" de Rick James. Le monde est devenu un gigantesque goûter d'anniversaire où l'on fait danser les cadavres. L'œuvre musicale n'est plus qu'un prétexte dont on méprise entièrement le contenu artistique. Ce mouvement même de spéculation montre à quel point cet art est déconsidéré. Nous l'écrivions au début : Bob Dylan a vendu plus de six cents chansons pour une somme estimée entre trois cents et quatre cents millions de dollars. De ces six cents chansons, ni lui ni ses enfants ne toucheront plus jamais un centime. Même quand l'unique songwriter prix Nobel de littérature interprétera son œuvre, les droits d'auteur iront directement à Universal. A la même période, "Les Femmes d'Alger", un tableau de Pablo Picasso datant de 1955, a été vendu 179 millions de dollars. Un (1) tableau de Picasso. Un seul Picasso d'une période tardive vaut deux tiers de "Ballad Of A Thin Man", "Tangled Up In Blue", "Vision Of Johanna", "I Contain Multitudes" et 596 autres chansons qui forment l'œuvre complète de Bob Dylan, l'équivalent pour cet art de ce que Picasso fut à la peinture. Est-ce la fin du servage des auteurs à laquelle nous assistons, ou la laisse vient-elle seulement de changer de main ? ★

“Comme dans cette chanson des Pogues”

FONTAINES DC

Prophètes en leur pays et ailleurs, les Irlandais publient “Skinty Fia”, **troisième album** à la croisée des chemins.

RECUEILLI PAR VIANNEY G

ON SE REMET À PEINE DE “A HERO’S DEATH”, ALBUM DE FULMINATION FROIDE ENCORE MEILLEUR QUE CE QU’ON EN DISAIT IL Y A DEUX ANS, et qui n’a cessé de nous retenir par le col depuis lors, que déjà sort son successeur empressé, “Skinty Fia” (équivalent irlandais de *“For fuck’s sake”*). Moins souverain que le précédent, il se rapproche parfois des mêmes hauteurs, sur “How Cold Love Is”, dont la lourde rythmique évoque le balancement lent mais effrayant avec lequel George Foreman persécutait ses sacs de frappe, ou sur “Jackie Down Line”, extraordinaire single tout en creux et reliefs où le chant glacé de Grian Chatten fait des merveilles. Conor Deegan III, bassiste francophile (récemment converti à Eluard et Proust), crinière blonde façon La Rochejaquelein, et Tom Coll, batteur à l’accent rugueux d’une désarmante amabilité, apparaissent sur l’écran : si le monde d’après est celui où les interviews par Zoom auront disparu de la surface de la Terre, on n’y est pas encore. C’est ainsi, les risques du métier ont changé : de la dégelée à coups de chaîne de vélo, nous sommes passés à de menus problèmes de bande passante. Conor, aussi surnommé “Deego”, compatit à notre lassitude, et ajoute au sujet du live *à la maison* réalisé par le groupe pour l’émission de Jools Holland : “*Quand des gens me demandent :* ‘C’était comment de passer chez Jools Holland ?’, *je leur réponds :* ‘Aucune idée, j’étais dans ma cuisine !’”. Aujourd’hui, les membres du groupe ont tous quitté Dublin pour Londres, non sans quelques remords semble-t-il. Pas besoin en tout cas de les pousser beaucoup pour que ce rapport contrarié au chez soi, “*ce clou/en train de rouiller sur la carte*” (“Big Shot”), ne s’invite dans la conversation.

Photo Filmawi - DR

FONTAINES DC

ROCK&FOLK : “Skinty Fia” devait sortir l’an dernier, ce qui aurait fait trois albums en trois ans. C’est un rythme qui n’est plus très habituel.
Tom Coll : Ce n’est pas lié à la peur de perdre du terrain ou qu’on nous oublie. A nos débuts, nous aimions beaucoup l’idée de sortir quatre albums en quatre ans. J’ai l’impression que c’est ce que tous les grands ont essayé de faire.
Conor Deegan III : On tient à sortir nos morceaux rapidement après les avoir écrits, pour pouvoir vraiment les incarner sur scène. Si tu gardes un album en réserve pendant trop longtemps avant de le sortir, les gens vont se dire : “*OK, voilà où ce groupe en est*”, alors que tu es passé à autre chose.

R&F : Mais vous prenez autant de plaisir qu’avant à jouer les chansons de “Dogrel” dans ce cas ?
Conor Deegan III : C’est très spécial, c’est quelque chose qui change en permanence. Quand on joue une chanson pour la première fois en live, c’est vraiment quelque chose… Mais quand il s’agit d’une chanson que tu joues après quelques années, des souvenirs te reviennent. C’est comme lorsque tu te trouves à la fin de ta vingtaine et que tu reviens à un groupe que tu n’as plus écouté depuis ton adolescence, il y a tous ces souvenirs qui remontent, tu te revois en train de l’écouter au casque dans la voiture, pendant que ta mère conduisait. Quelque chose comme ça. Quand on joue des morceaux comme “Liberty Belle”, je me souviens du moment où l’on a écrit la chanson, que nous vivions tous à Dublin, qu’on allait voir des groupes garage le soir, ce genre de choses… Et c’est vraiment spécial de te retrouver à jouer cette chanson devant douze mille personnes, comme ça a été le cas l’été dernier au Green Man Festival.

R&F : D’autant que vous ne vivez plus à Dublin. Ce thème de l’exil est d’ailleurs assez présent dans l’album.
Tom Coll : A Londres, il y a une sorte de diaspora irlandaise. C’est quelque chose de très fréquent : quand des Irlandais quittent leur pays, ils y sont encore plus attachés qu’avant leur départ. C’était mon cas pendant nos tournées : je me trimbalais avec des bérets en tweed, je me suis fait tatouer des trucs irlandais, j’ai mis le paquet ! Chaque génération d’émigrés irlandais est passée par là. Tous les membres du groupe ont traversé cette phase au même moment, et ça s’est senti pendant l’enregistrement de l’album.
Conor Deegan III : C’est vraiment quelque chose d’important dans l’histoire de l’Irlande, même pour ceux qui ne sont jamais partis. L’identité irlandaise est vagabonde. C’est comme dans cette chanson des Pogues, “Thousands Are Sailing”… En Angleterre, c’est quelque chose d’assez compliqué ; même s’il n’y a pas de différence visible, ça t’arrive qu’on te fasse sentir qu’il y en a une malgré tout.

R&F : De quelle manière ?
Conor Deegan III : Par exemple, récemment, lors d’un dîner, je me suis retrouvé assis à côté d’une femme, une Anglaise, et elle s’est foutue de mon accent pendant tout le repas. Et elle me faisait de “bonnes blagues” sur le fait qu’on bouffait *des patates, des patates, des patates*… C’est relativement inoffensif, mais c’est quand même assez dégueulasse, quand on connaît un peu l’histoire de la Grande Famine. C’est quoi l’histoire qui t’est arrivée de ton côté Tom ?
Tom Coll : J’étais dans un pub en train de regarder un match, je vais aux toilettes, un lad bourré se ramène et sort : “*C’est rempli de foutus Irlandais ici !*”, et il ajoute qu’il faudrait vérifier s’il n’y a pas de bombes dans les toilettes. Qu’est-ce que ça veut dire ce genre de commentaire de merde ? Comme si chaque Irlandais s’était engagé dans l’IRA ! *What the fuck lad* ! Ça n’atteint pas un niveau tel que ça affecte véritablement ma vie, mais ça reste une relation compliquée.
Conor Deegan III : Lorsque tu t’expatries, il y a toujours cette dualité : est-ce que j’essaie de m’assimiler ou est-ce que j’essaie de rester fidèle à ce que je suis ? Et plus tu essaies de te fondre dans la masse, plus tu vas te sentir coupable de trahir ton identité irlandaise. Je ne sais pas quoi en penser. Je pense que j’y verrai plus clair dans quelques années.

“C’est vraiment spécial de jouer cette chanson devant douze mille personnes”

Photo Filmawi - DR

R&F : Vous avez annulé plusieurs dates en 2019, parce que vous étiez cramés. Comment est-ce que vous envisagez la tournée à venir ?
Tom Coll : La situation n'est pas la même. Nous avons plus de monde autour de nous, ça nous simplifie la vie. Ce sera beaucoup plus facile à gérer.
Conor Deegan III : Et surtout, cette fois, c'est beaucoup mieux planifié. En 2019, on faisait une date au Canada, ensuite une autre au Danemark le lendemain, puis en Espagne le surlendemain, avant de faire une poignée de dates en Russie. Voilà à quoi ressemblaient certaines semaines ! Au total, nous avons été loin de chez nous pendant quatorze semaines d'affilée, et c'était pratiquement aussi mal organisé pendant toute la tournée. Certains enchaînements de dates étaient un peu plus logiques, mais en général ça partait dans tous les sens.

Des grands frères pour nous

R&F : Il vous est arrivé de tourner avec Idles, vous êtes proches aussi d'autres groupes irlandais comme The Murder Capital. Est-ce qu'il existe une rivalité, même amicale, entre vous tous ?
Conor Deegan III : En ce qui concerne Idles, il n'y avait pas vraiment de compétition, ils s'intéressaient à nous, nous donnaient des conseils. Lors de la tournée qu'on a faite ensemble, ils étaient un peu comme des grands frères pour nous.
Tom Coll : Oui, c'était très fraternel. Je n'ai pas apporté de kit pour cette tournée, j'ai utilisé le leur.

R&F : Il y avait un côté nettement pop sur "A Hero's Death" (avec des titres comme "Oh Such A Spring", "Sunny", "You Said"), alors qu'il est presque totalement absent du nouvel album.
Conor Deegan III : On voulait enregistrer un album assez concis cette fois-ci. Pendant l'écriture, on a travaillé sur un paquet d'idées de chansons. Nous avons joué, à moitié sérieusement, avec l'idée de faire un double album. En gros, la première face aurait été "Skinty Fia" à peu près tel qu'il existe, et la deuxième face aurait été composée de chansons traditionnelles irlandaises. Finalement, on est heureux d'avoir fait quelque chose de cohérent.
Tom Coll : Je ne sais pas trop ce qu'on fera de ce qui n'a pas été utilisé.

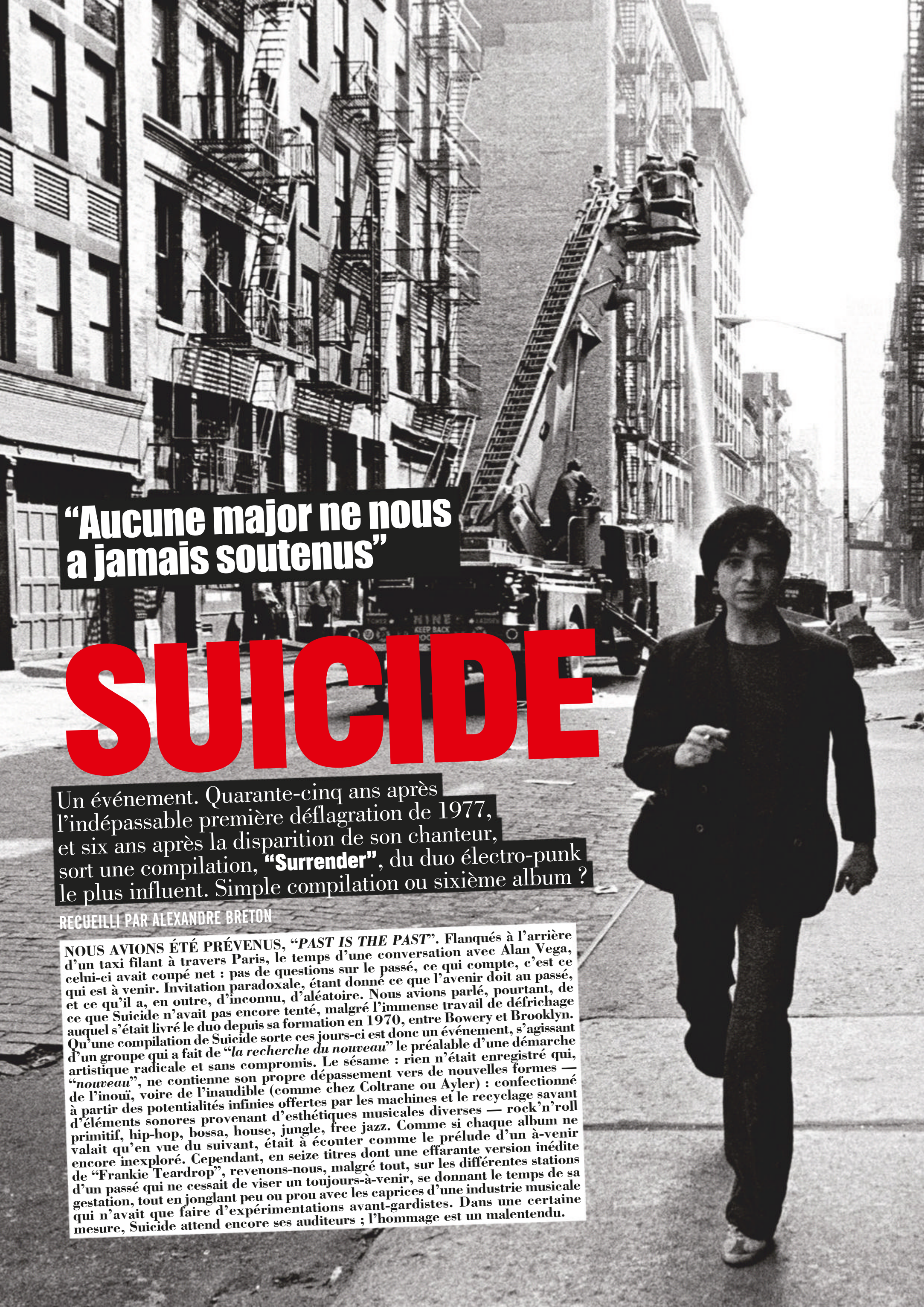
Un cours sur le post-punk

R&F : Les parents de Grian Chatten étaient musiciens. C'était aussi le cas des vôtres ?
Tom Coll : Mon père jouait dans des groupes de musique irlandaise. Il y avait toujours de la musique chez nous.
Conor Deegan III : En ce qui me concerne, mes parents n'ont jamais joué de musique. Je ne sais pas si je t'ai déjà raconté ça, Tom, mais mon grand-oncle Tommy jouait de la basse, il participait à des orchestres locaux dans les années 1960, ils jouaient de la country. Il a même passé une audition pour intégrer le Miami Showband.
Tom Coll : Nooon !!
Conor Deegan III : (*Se tournant vers nous*) Tu as entendu parler du Miami Showband ?

R&F : …
Conor Deegan III : Le Miami Showband, c'était un groupe irlandais qui jouait de la country, et ils se sont tous fait tuer, dans un attentat à la bombe il me semble. C'est bien ça, Tom ?
Tom Coll : Oui, il y a eu un massacre mais je ne me souviens plus des détails exacts.
Conor Deegan III : En tout cas, tous les membres du Miami Showband se sont fait tuer et mon grand-oncle a passé une audition pour être dans ce groupe ! Finalement il a été recalé, et il se flagellait : "*Merde, c'était mon moment, la chance d'une vie, putain je me suis planté, merde !*" Et ils sont tous morts !
Tom Coll : Elle est incroyable cette histoire, tu ne m'en avais jamais parlé !

R&F : Vous vous êtes rencontrés dans une école de musique. Est-ce que les autres écoutaient les Strokes ou du post-punk ?
Tom Coll : Pas vraiment, c'était vraiment notre truc au départ. La plupart des gens écoutaient de la neo-soul… Apparemment, maintenant, tout le monde s'est mis au post-punk dans cette école.
Conor Deegan III : J'ai entendu qu'ils ont même un cours sur le sujet. Un *cours* sur le post-punk ! Tu parlais des Murder Capital tout à l'heure, ils sont passés par la même école. Gabe (*Gabriel Paschal Blake – NDA*), leur bassiste, s'est tiré de l'école, et le jour où il a décidé de partir, c'était justement le jour où les étudiants avaient ce cours sur le post-punk. A un moment, une slide apparaît, sur laquelle il y avait nous et les Murder Capital pour illustrer le "post-punk moderne" ! Il n'en revenait pas : "*Ils vont me faire un cours sur mon propre groupe !*" (*rires*). Et donc, il s'est barré. ★

Album "*Skinty Fia*" *(Partisan)*



“Aucune major ne nous a jamais soutenus”

SUICIDE

Un événement. Quarante-cinq ans après l’indépassable première déflagration de 1977, et six ans après la disparition de son chanteur, sort une compilation, **“Surrender”**, du duo électro-punk le plus influent. Simple compilation ou sixième album ?

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

NOUS AVIONS ÉTÉ PRÉVENUS, “*PAST IS THE PAST*”. Flanqués à l’arrière d’un taxi filant à travers Paris, le temps d’une conversation avec Alan Vega, celui-ci avait coupé net : pas de questions sur le passé, ce qui compte, c’est ce qui est à venir. Invitation paradoxale, étant donné ce que l’avenir doit au passé, et ce qu’il a, en outre, d’inconnu, d’aléatoire. Nous avions parlé, pourtant, de ce que Suicide n’avait pas encore tenté, malgré l’immense travail de défrichage auquel s’était livré le duo depuis sa formation en 1970, entre Bowery et Brooklyn. Qu’une compilation de Suicide sorte ces jours-ci est donc un événement, s’agissant d’un groupe qui a fait de “*la recherche du nouveau*” le préalable d’une démarche artistique radicale et sans compromis. Le sésame : rien n’était enregistré qui, “*nouveau*”, ne contienne son propre dépassement vers de nouvelles formes — de l’inouï, voire de l’inaudible (comme chez Coltrane ou Ayler) : confectionné à partir des potentialités infinies offertes par les machines et le recyclage savant d’éléments sonores provenant d’esthétiques musicales diverses — rock’n’roll primitif, hip-hop, bossa, house, jungle, free jazz. Comme si chaque album ne valait qu’en vue du suivant, était à écouter comme le prélude d’un à-venir encore inexploré. Cependant, en seize titres dont une effarante version inédite de “Frankie Teardrop”, revenons-nous, malgré tout, sur les différentes stations d’un passé qui ne cessait de viser un toujours-à-venir, se donnant le temps de sa gestation, tout en jonglant peu ou prou avec les caprices d’une industrie musicale qui n’avait que faire d’expérimentations avant-gardistes. Dans une certaine mesure, Suicide attend encore ses auditeurs ; l’hommage est un malentendu.

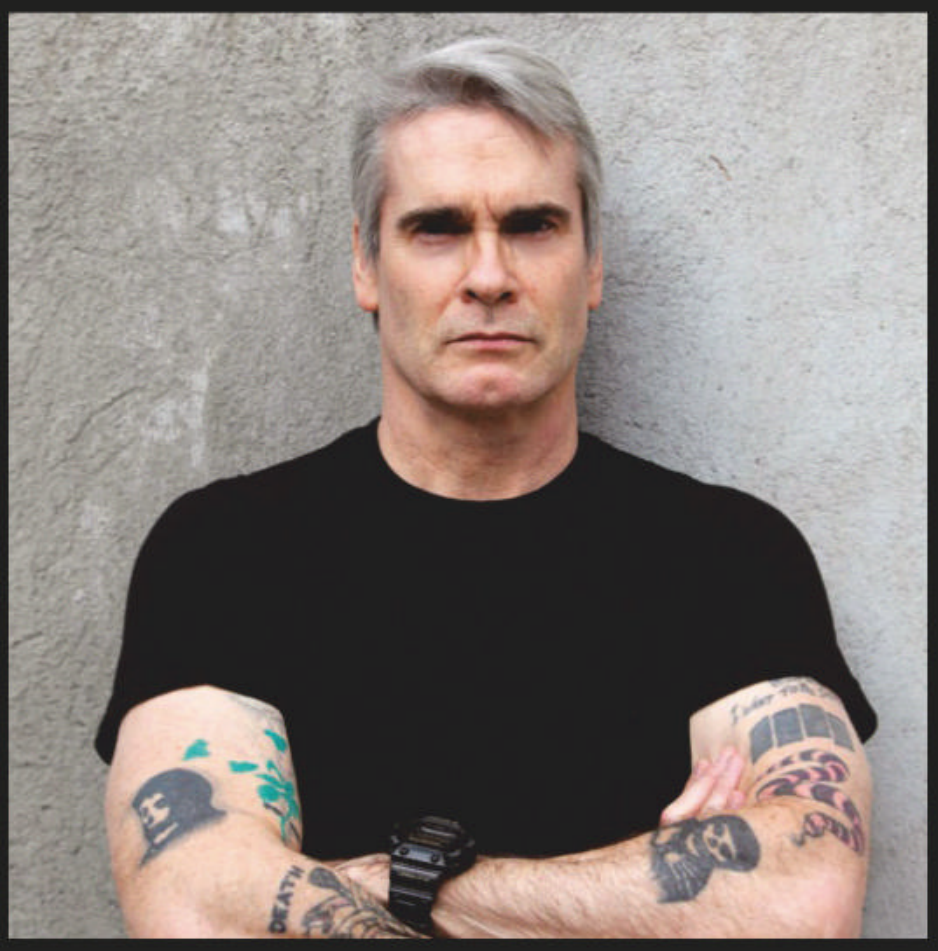
En vedette

Photo Adrian Boot/ Urbanimage - DR

Conversation avec Henry Rollins

Leader de Black Flag, groupe-phare de la scène hardcore californienne, Henry Rollins fut aussi un fan enthousiaste, ami du groupe et éditeur de Vega. **On lui doit les riches notes de pochette de cette compilation.**

ROCK&FOLK : Quand découvrez-vous Suicide ?
Henry Rollins : En 1980. Avec mon ami Ian McKaye, de Fugazi, nous étions chez Orpheus, le fameux disquaire sur M Street, à Washington DC. Nous cherchions "1919" de John Cale et, dans un coin, il y avait une pile du premier album avec sa pochette balafrée. Nous n'avions jamais entendu parler de ce groupe. A Washington, nous étions assez isolés. Cette ville était huit cent fois moins vivante que New York. Je connaissais James Chance mais n'avais jamais entendu parler de no wave, DNA ou Theoretical Girls. Donc, sur les conseils du vendeur, j'achète le disque et, dès "Ghostrider", nous sommes devenus complètement accros. Nous le repassions en boucles. Rien de tout ce que nous avions écouté dans le passé ne nous avait préparés à ça. Nous en riions, hurlant à tue-tête "*We're all Frankies, we're all lying in hell*". "Frankie Teardrop" demeure la chanson la plus intense que j'aie jamais entendue.



R&F : Dès lors, qu'ont-ils représenté pour vous ?
Henry Rollins : Deux artistes immenses : un chanteur à la voix si singulière et un synthé, tenu par Martin Rev qui ressemblait à une statue cool chaussée d'énormes lunettes noires. C'était si courageux, si différent. Même à New York, c'était marginal. Le groupe essuyait des insultes, des crachats, Alan se tailladait le visage et saignait abondamment, menaçant à son tour le public. C'était dingue. Un soir, je suis sur scène avec Black Flag, et nous nous faisons démolir par le public. La position d'Alan m'est alors devenue très claire. Je me suis dit : "*Ok, allons plus loin, voyons ce qui arrivera !*" Si tu vas jusqu'au bout, tu ne peux pas ne pas provoquer le public. Alan et Martin avaient défriché une voie. Ils faisaient de leur art une question de vie ou de mort, tout était marqué par cette radicalité, cette absence de compromis. Jusqu'aux derniers concerts donnés au Barbican, en 2014. Alan, déjà septuagénaire, hurlait comme un fauve pendant que Martin, stoïque, sortait des sons ahurissants de ses machines. Ce groupe est une leçon vivante d'intégrité artistique.

"L'art est confrontation, conflit, et certainement pas le prestige et la célébrité"

R&F : Diriez-vous qu'ils vous ont donné quelque espoir en votre démarche artistique ?
Henry Rollins : J'ose penser qu'ils m'ont donné plus. L'art, si c'est de cela dont on parle, est confrontation, conflit, et certainement pas le prestige et la célébrité. Je me souviens d'une conférence de presse avec eux. Quelqu'un les interroge sur leur réaction face à la violence du public. Martin a répondu en souriant : "*Ça nous rendait meilleurs.*"

Et que s'est-il passé ? Ils ont fini par être acceptés sans transiger. Quand tu penses qu'à une époque, Bruce Springsteen terminait ses concerts sur "Dream Baby Dream" ! Bruce n'est pas l'artiste qui fait se lever le soleil mais c'est vraiment cool pour un groupe qui a débuté dans les crachats au Max's Kansas City.

Kid, tu aimes le café ?

R&F : Vous êtes ensuite devenus amis avec Alan et Martin.
Henry Rolllins : Oui. Alan, ça commence en 1987. J'étais à Munich, il venait de sortir "Deuce Avenue". Un choc ! Je me suis alors dit que je devais rencontrer ce mec. Deux ans plus tard, mon groupe joue au Lollapalooza, à New York. J'appelle mon agent et lui dis : "*Hey, j'ai un jour off, pourrais-tu me trouver Alan Vega ?*" Il me dégote un numéro, j'appelle illico, qui décroche ? Alan Vega lui-même ! Je lui dis : "*Hey, c'est Henry Rollins ! J'suis pas un lourdingue…*" Il me coupe : "*Oui, t'es le mec de Black Flag !*" Je réponds "*Oui, je suis un énorme fan, j'adorerais vous rencontrer !*" Quelques minutes plus tard, mon taxi s'arrête au pied d'un building à Financial District, Alan m'ouvre, me salue et me demande : "*Hey kid, tu aimes le café ?*" Je lui réponds : "*Oui, plusieurs fois par jour.*" Lui : "*Ok, je te préviens, j'aime le jus de chaussette.*" Nous sommes devenus immédiatement amis à vie. Voilà, pour ma rencontre avec Alan. Plus tard, je vivais alors à New York, je me balade peinard sur la deuxième avenue, et soudain, à l'angle de la quatrième, sur qui je tombe ? Martin Rev ! Tu sais, ce mec a une telle dégaine ! Je lui dis : "Excusez-moi, je suis Henry Rollins, un ami d'Alan" Il me coupe : "*Oui, je te connais, t'es le mec de Black Flag, je voulais te rencontrer !*" Enorme ! En fait, avec mon groupe, le Rollins Band, nous avions repris "Ghostrider" pour le film "The Crow", Martin me confia que cette version l'avait scotché.

R&F : Votre top 3 ?
Henry Rollins : "Ghostrider". Pour son riff si cool, et la voix d'Alan, ce rockabilly menaçant. "Rocket USA", avec ses paroles terrifiantes, "*Gonna crash/ Gonna die/ And I don't care*". "Rain Of Ruin" et son beat bizarre. Et enfin, cette version hallucinante de "Frankie Teardrop". Thurston Moore me l'avait fait écouter sur une cassette qui contenait les fameuses "Rehearsal Tapes" des débuts du duo. J'avais été soufflé par le mix plein de reverb d'Alan, la folie effrayante des premières paroles. La bande-son d'un cauchemar. ★

Photo HenryRollins.com - DR

Conversation avec Martin Rev

Alter ego impavide d'Alan Vega et maître infernal des machines, Martin Rev fut, au sein de Suicide, l'élément froid, ordonnateur du chaos à coups de beats pulsatiles et de boucles étranges puisant leurs matériaux dans toute l'histoire de la musique.

ROCK&FOLK : Pour un groupe qui n'a jamais fétichisé son passé, ce travail rétrospectif a dû être une épreuve.
Martin Rev : Oui. C'était une idée de notre label. A vrai dire, avec Alan, nous ne nous sommes jamais préoccupés d'autre chose que du présent, et de ce que nous envisagions de faire à un moment précis, non de ce que nous avions fait. Nous ne cessions de chercher. Rien ne nous excitait autant que de découvrir de nouvelles formes. Ceci étant dit, après avoir écouté la totalité de la compilation, j'ai pu me représenter d'où provenaient certaines idées que nous avions eues. Hormis ce point, je n'ai eu aucune révélation. Je sais ce qui a été fait. L'intérêt majeur de cette compilation, à mon sens, c'est le choix des titres et leur agencement.

R&F : C'est d'ailleurs un choix très intéressant de n'avoir pas présenté les morceaux selon un ordre chronologique.
Martin Rev : Pourquoi l'ordre devrait-il être chronologique ? On a préféré mélanger. Cet assemblage modifiait la perception des morceaux. Il n'y a plus de véritable commencement ni de véritable fin. C'est une autre histoire. Disons qu'il y a même plusieurs histoires possibles.

R&F : Avez-vous eu le sentiment rétrospectif d'une cohérence reliant vos cinq albums ?
Martin Rev : Je ne dirais pas cela. Chaque album était imprévisible, et enregistré dans des conditions, des contextes très différents. Et nous n'avions jamais un plan. Suicide était une sorte de performance. J'arrivais avec des idées, je laissais un enregistrement à Alan qui prenait le temps de tout écouter, puis nous discutions ensuite de ce qui lui plaisait, ce sur quoi il aimerait poser des textes qui souvent préexistaient. Du temps s'écoulait à nouveau, puis nous nous retrouvions pour affiner, corriger, trouver une orientation. Nous avions des attentes, mais elles étaient souvent vouées à être modifiées, et en outre elles concernaient plutôt ce qui marchait ou pas, la solution finale de l'album en cours, de quoi il partait et à quoi il aboutissait. C'est une multitude de décisions, donnant lieu à des tentatives ou des découvertes. On ne devinait où l'on voulait aller qu'au milieu du processus. C'était comme piloter un navire au milieu d'un océan déchaîné. Tu ne sais plus où est la terre ferme. Tu as des orages, entrecoupés de moments d'accalmies provisoires, et tu avances à vue, au jour le jour. Puis, soudain, tu vois de nouveau la terre. C'est rassurant, mais tu dois alors savoir où et comment accoster. Et il te reste encore à découvrir cette terre inconnue. Notre manière de travailler pourrait ressembler à cette image. Le paradigme était très ouvert.

"Suicide était une sorte de performance"

Prise de la Bastille

R&F : Qu'est-ce qui, à chaque fois, suscitait le désir d'un nouvel album ?
Martin Rev : En général, des circonstances extérieures en décidaient. Ces décisions étaient souvent tributaires des labels. Cet aspect concernait d'ailleurs l'art en général dans les années soixante-dix. Ce n'est que dans les années quatre-vingt que la scène indépendante a pu trouver les moyens techniques, matériels, de se passer éventuellement d'un label. Pour le premier album, Marty Thau (*premier producteur de Suicide, sur son label, Red Star, en 1977 – nda*) a été l'élément essentiel. C'est grâce à lui que nous avons pu signer notre premier contrat et avoir le financement pour enregistrer l'album "Suicide". Pour le second, "Suicide Second Album", en 1980, ce fut la même chose. Il a fallu attendre que RCA nous approche. Pour le troisième, en 1988, c'est Ric Ocasek qui nous a poussés, et aidés à le faire. Il avait son studio. Et pareil pour le quatrième, quatre ans plus tard. Ric adorait produire nos albums, c'est lui qui nous a à nouveau encouragés. Il avait les moyens pour le produire. "American Supreme", le dernier Suicide, publié en 2002, était le premier que nous pouvions décider de faire nous-mêmes avant de le confier, fini, à Paul Smith, qui travaillait alors chez Mute. Dans un certain sens, chaque album était conçu comme le dernier. Pour des raisons qui touchent aussi à la nature de l'industrie musicale. Aucune major ne nous a jamais soutenus, et les contrats avec les labels étaient toujours temporaires. C'est l'une des raisons pour lesquelles la production de Suicide a été si sporadique.

R&F : Y a-t-il un album que vous chérissez en particulier ?
Martin Rev : Je dirais que celui qui pour moi a le mieux marché, c'est le premier. J'aime les autres pour de multiples raisons, en particulier le second et "American Supreme", mais le premier a un degré d'intensité, d'acuité, que je trouve toujours extraordinaire. C'est le point de départ, qui contient en germes toute la suite. C'est un peu notre prise de la Bastille. ★

Album *"Surrender" (Mute/ BMG)*

Photo Adrian Boot/ Urbanimage - DR

“Les musiciens de rock font partie du passé”

JOHNNY MARR

L’un des guitaristes les plus brillants de l’histoire — son CV taille XXL en est le garant — sort ces jours-ci un **nouvel album solo**, éclectique et audacieux, “Fever Dreams Pts 1 – 4”. Entretien où il est question de Sylvia Plath, Syd Barrett, de la Manchester industrielle. Et de Mohammed Ali en guise de modèle.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE BASTERRA

SOURIRE AUX LÈVRES — MEME S’IL SORT DU FAMEUX VIRUS QUI N’A ÉPARGNÉ *PRESQUE* PERSONNE — ET VESTE EN JEANS SUR LES ÉPAULES, détendu et disert, l’homme à l’écran a vécu comme mille vies. Forcément, les trente minutes d’interview accordées paraissent bien peu quand il en aurait fallu dix fois plus pour évoquer le parcours assez fou de celui que certains se sont empressés de surnommer le “*Keith Richards indie*” alors qu’entre nous, sa photo sur la pochette intérieure du premier album de The Smiths rappelait plutôt le Sterling Morrison des années 1967-1968 — ce qui fait plutôt sens lorsque l’on sait que l’un de ses premiers groupes, quand il est âgé d’à peine quinze ans, portait le nom de Sister Ray. Dresser une liste de ses collaborations et des groupes qu’il a rejoints, parfois sur un presque coup de tête, inciterait à la méfiance tout béotien qui, débarqué d’une autre planète, n’aurait jamais entendu parler de Johnny Marr. Un nom qu’on retrouve, au hasard et dans le désordre, sur des disques de Talking Heads, Beck, Bryan Ferry, Pet Shop Boys ou Billie Eilish — sollicité par son ami le compositeur Hans Zimmer, il joue en effet le riff obsédant du petit chef-d’œuvre mélodramatique qu’est “No Time To Die”, le thème du dernier James Bond. Un nom qui a fait partie de The Smiths donc, le temps de cinq ans menés tambour battant et qui occultent depuis pas mal de choses *extraordinaires* que l’homme a pu faire par la suite — The Pretenders, The The, Modest Mouse, The Cribs et surtout Electronic, duo formé à la toute fin des années 1980 avec le chanteur de New Order Bernard Sumner et pour lequel il a composé un de ses morceaux préférés, “Get The Message”. Presque tout cela, c’est vrai, est évoqué dans une autobiographie parue en version française en 2018, “Set The Boy Free”, mais quand même… Loin des clichés du rock et du roll — végétarien depuis l’album “Meat Is Murder”, n’ayant pas bu une goutte d’alcool depuis deux décennies et toujours en couple avec son amour d’adolescence —, ayant tout juste éteint l’incendie d’une énième altercation virtuelle avec son ex-comparse Morrissey, Johnny Marr continue d’avancer sans jamais se reposer sur ses lauriers. Il publie aujourd’hui son quatrième album solo — cinquième si on compte celui enregistré avec The Healers —, une œuvre qu’il a vu double et ambassadrice d’un éclectisme revigorant, entre introspection gothique et morceaux de bravoures mâtinés d’électronique, le tout ponctué par l’une des plus belles chansons composées par ses soins, “Human”, qui pourrait bien se métamorphoser dans quelques mois en hymne intergénérationnel.

Puzzle artistique

ROCK&FOLK : Avant même de commencer à travailler sur ce disque, il paraît que vous aviez en tête un double album…
Johnny Marr : Le véritable point de départ, c’est en fait le titre,

Photo DR

“Fever Dreams Pts 1 – 4”… Ce qui est assez inhabituel pour être souligné. Je ne savais pas réellement ce qu’il signifiait mais j’en aimais la sonorité. Alors, je l’ai laissé prendre son sens… L’idée de réaliser deux EP avant la sortie du disque vient justement de ce titre, qui a fini par symboliser pour moi comme un puzzle artistique. Mais en effet, très tôt, j’ai aussi eu cette envie d’enregistrer un double album. Parfois, un artiste a une idée qu’il se sent comme obligé de suivre. Tu ne cherches pas la raison qui te pousse à tendre vers cela, tu sais juste que tu dois le faire. Je suis ainsi depuis que je suis môme en fait : si j’ai une idée forte, il faut que je la concrétise… Ça a pu être un truc du genre *“Tiens, rejoins un groupe américain !”* ou *“Joue dans un film !”* Cette envie de double album a joué sur mon subconscient et influencé mes compositions. Je me suis dit que je pouvais écrire des chansons plus longues, des intros plus longues… Jusqu’à présent, sur mes disques solos, les morceaux répondaient à un cadre assez strict, un peu comme dans le post-punk… Cette fois, des titres comme “Lightning People”, “Rubicon”, “Receiver” empruntent des directions différentes. C’était un peu comme préparer un repas, j’avais tous ces ingrédients à ma disposition et je les ai assemblés pour réaliser le meilleur menu possible. J’ai par exemple composé “Human” pour qu’elle termine l’album, tout comme j’ai écrit “Spirit Power & Soul” en sachant qu’elle allait ouvrir le disque.

Skinheads et filles bien sapées

R&F : Certaines chansons sonnent ouvertement comme des hymnes, semblent destinées à être jouées sur scène, comme une réaction à l’époque où elles ont été enregistrées.

Johnny Marr : “Receiver” est clairement un titre que j’ai composé dans cet état d’esprit, oui. J’en ai trouvé le riff quand je travaillais sur la BO du James Bond, ce qui je crois fait sens à l’écoute, parce qu’il a cette dimension assez dramatique, très cinématographique. Mais il a aussi cette rythmique électro très puissante. Et quand je bossais sur cette chanson, j’imaginais en effet la jouer dans un festival, sous une de ces tentes où s’entassent douze mille personnes. Le groupe était un peu circonspect je crois : *“C’est quoi ce truc ?”* Et je répondais : *“Attendez qu’on joue ce titre sur scène les gars !”* On a fait quelques dates en octobre dernier et joué des chansons du disque : elles sonnaient vraiment bien. Depuis 2005, depuis mon aventure

avec Modest Mouse en fait, les concerts font partie de ma vie… Parce que pendant longtemps, j'ai haï les tournées, j'ai détesté la scène.

R&F : Dans le morceau "Tenement Time", vous évoquez votre enfance, ce moment où vous allez découvrir un monde nouveau, la musique, la littérature, la mode… Rétrospectivement, est-ce l'une des périodes les plus heureuses de votre vie ?
Johnny Marr : J'ai grandi à la fin des années 1960 et au début des années 1970 à cinq minutes du centre de Manchester, une ville alors très industrielle. Cette chanson évoque en effet ce que j'ai ressenti entre mes huit et onze ans, avant d'être un teenager… Je viens d'un milieu ouvrier, il y avait alors beaucoup de gamins qui traînaient dans les rues, beaucoup de violence aussi, ce qui était à la fois excitant et effrayant. Cette chanson célèbre la ville comme terrain de jeu, ce qui était exactement le cas. A l'époque, il y a cinquante ans, dans ce centre-ville, tout fermait à dix-sept heures, excepté les bars et les clubs. Alors, mes potes et moi traînions dans les rues désertes, on cassait quelques trucs, on n'était pas méchants, c'était juste notre façon de nous amuser… Je sais bien que pour beaucoup, une enfance idyllique se déroule à la campagne, en pleine nature. Moi, mon enfance est marquée par les skinheads, les filles bien sapées et les premières cigarettes. Il s'agissait d'apprendre à se battre, à fuir la police parce qu'on accumulait les sottises… La violence était partout, sauf à la maison ! Et puis, j'étais plutôt introspectif comme gamin, mais j'essayais de m'intégrer dans cette culture du danger. Alors non, ce n'était pas la période la plus heureuse de ma vie, mais c'était quand même rudement aguichant.

"Longtemps, j'ai haï les tournées, j'ai détesté la scène"

Conversation avec Thom Yorke

R&F : Vous avez piqué le titre "Ariel" à un recueil de poèmes de l'autrice américaine Sylvia Plath. Qu'est-ce qui vous a conduit à ça ?
Johnny Marr : Parfois, j'écris une chanson parce que j'ai en tête un riff, une mélodie, comme pour "Human" ; parfois, elle naît d'un sentiment que je cherche à exprimer. Pour "Ariel", je voulais un morceau qui évoque l'empathie car j'éprouvais ce drôle de sentiment qu'une bonne partie du monde — pas le monde entier, heureusement — avait complètement oublié ce mot-là. Les images qui parvenaient des Etats-Unis, de Grande-Bretagne étaient synonymes d'intolérance… Je me suis sincèrement demandé si le monde était devenu fou. En tant qu'artiste, je ne savais pas trop comment aborder ça car je n'avais pas envie de prendre une guitare acoustique et chantonner : *"Donnons-nous tous la main"* comme un chanteur sixties ! Je voulais d'une chanson qui ne sonne pas trop éculée. Alors, j'ai pensé à Sylvia Plath, à elle comme personne, à sa vie, et j'ai eu cette envie folle de la prendre dans mes bras. Dans cette chanson, je ne voulais pas donner la vision de Plath, mais plutôt ma vision de l'empathie à travers elle… J'ai aussi pensé à son équivalent masculin et le nom de Syd Barrett m'est venu à l'esprit : voilà une autre personne qu'on a envie de prendre dans ses bras.

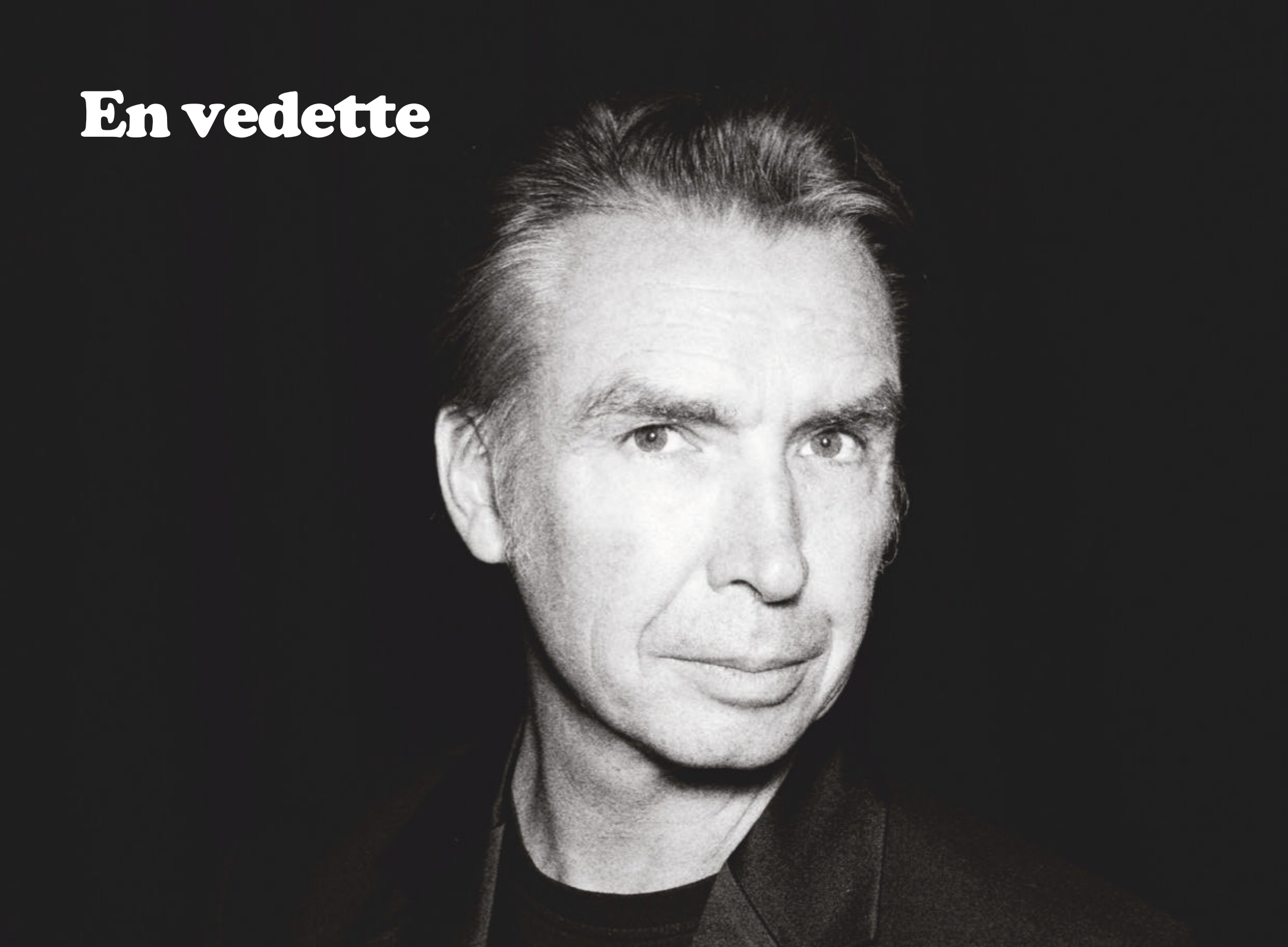
R&F : Depuis vos presque débuts, vous avez multiplié les collaborations, d'Everything But The Girl à Billie Eilish : vous apprenez encore en vous frottant aux compositions d'autres artistes ?
Johnny Marr : Absolument. Jouer sur les disques des autres est passionnant. Je crois que je suis devenu bon dans cet exercice avec les Talking Heads, en jouant sur quatre chansons de leur dernier album, "Naked". C'était l'une des premières fois que j'accompagnais des musiciens que je ne connaissais pas personnellement… Avec Billy Bragg ou Kirsty MacColl, on avait fait des concerts ensemble, on était même amis. Et j'étais jeune, j'étais nerveux, surtout avec Kirsty parce qu'elle ne plaisantait pas en studio ! Quand j'ai joué avec Bryan Ferry à l'émission Saturday Night Live, avec ces musiciens dingues, Andy Newmark à la batterie, Marcus Miller à la basse, David Sanborn au saxophone, Bernie Worrell aux claviers, j'avais à peine vingt-trois ou vingt-quatre ans, c'était fou ! Les collaborations, ce sont aussi les groupes que j'ai rejoints… Je crois par exemple que mes parties guitares les plus inventives sont celles que j'ai jouées avec Modest Mouse. Les collaborations, c'est dans mon ADN.

R&F : Depuis des années, vous collectionnez des œuvres d'art, des premières éditions de livres, des tableaux, des photos : y trouvez-vous une source d'inspiration ?
Johnny Marr : En vieillissant, au-delà des œuvres, je me suis intéressé de plus en plus aux artistes, à leur façon de travailler, d'aborder les choses. Un de mes amis est peintre, il se rend dans son atelier chaque jour, il fait ça depuis cinquante ans et ne comprend absolument pas pourquoi un groupe reste trois années sans mettre les pieds dans un studio ! Et moi non plus d'ailleurs… J'utilise mon studio de la même façon que lui son atelier. Je me rappelle d'une vieille conversation avec Thom Yorke, qui m'avait expliqué que ma façon de travailler était alors similaire à celle de beaucoup de musiciens… Puis, j'ai commencé à bosser sur mes chansons en solo : j'étais très intéressé par l'architecture, celle du milieu du XX^{e} siècle, le modernisme, le brutalisme, et j'ai essayé d'apporter ça à ma façon de composer, comme quelqu'un qui ferait du dessin industriel… En vieillissant, l'idée de me rapprocher des techniques d'un sculpteur ou d'un peintre m'attire beaucoup. Mais en disant cela, je dois reconnaître que je reste un musicien typique… Non, peut-être pas typique ! Je suis musicien depuis l'âge de huit ou neuf ans, je ressemble à un musicien, je pense comme un musicien, je vis comme un musicien. Alors, j'espère au moins vivre comme un musicien moderne qui évite d'être trop archétypal. Aujourd'hui, je puise plus mon inspiration chez une personnalité comme Mohammed Ali que chez mes pairs. Je veux sortir d'un cadre, car je trouve que les musiciens de rock font partie du passé.

R&F : En parlant de musiciens de rock, Paul Weller a déclaré il y a quelques années qu'il continuait à écrire des chansons parce qu'il était toujours à la recherche de la chanson parfaite… C'est aussi ce qui vous pousse à continuer quarante ans après ?
Johnny Marr : Je cours après le disque parfait… J'aimerais écrire quelque chose qui me touche comme m'a touché "All The Young Dudes" et qui me surprenne comme m'a surpris "This Town Ain't Big Enough For The Both Of Us", deux chansons avec deux incroyables parties de guitare d'ailleurs… Je suis à la recherche de quelque chose qui aurait la force narrative de "Life On Mars", la modernité de Magazine et peut-être la puissance de Siouxsie And The Banshees. D'ailleurs, dès que l'interview sera terminée, je vais essayer d'écrire un truc comme ça, ça me semble être plutôt une bonne idée ! ★

Album *"Fever Dreams Pts 1 – 4" (BMG)*

Photo Fraser Taylor - DR



“Pas facile pour moi d’expliquer pourquoi ça a marché entre nous” PETER DOHERTY

PETER DOHERTY & FREDERIC LO

L’Anglais publie “The Fantasy Life Of Poetry & Crime”, un album auquel est associé, par ses faits et gestes, un Français, Frédéric Lo. L’un a chanté ses textes, l’autre a fait tout le reste. Il est même à l’origine de cette aventure, aussi fraternelle que musicale, en forme de bras d’honneur au Brexit.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

C'EST UNE BELLE MAISON ANGLO-NORMANDE ADOSSÉE À LA COLLINE. On y vient en voiture par la route du Havre, on ne frappe pas. Celui à qui elle appartient a confié la clef à Frédéric Lo pour qu'il puisse mener à bien ce projet. De la terrasse, on entend les mouettes et, au-dessus des toits gris de cet ancien village de pêcheurs, on aperçoit, de l'autre côté, la maison où habite, depuis quelque temps déjà, Peter Doherty. Que présenter dans ces pages serait faire injure aux lecteurs puisque ceux qui les remplissent depuis le début des années 2000 ont suivi ses exploits et les ont consciencieusement rapportés. Pourtant, à la différence de ses confrères british, et au risque de se distinguer, Rock&Folk, le plus souvent, s'est concentré sur la musique de Doherty. Tour à tour libertin, gamin semeur de pagaille et plus récemment chanteur des Puta Madres, le type botte. Ou agace. Ou fascine. Pour situer, il est né (pas très loin de Newcastle) l'année de la sortie de "London Calling", "Damn The Torpedoes" et "Rust Never Sleeps", des titres de 33-tours qui vont bien à ses humeurs et à son teint pâle. Surtout, ne pas oublier son premier album solo, gracieux et cinglant, concocté avec Stephen Street et Graham Coxon que, faute de pouvoir en faire plus, on s'était contenté d'encenser en 2009. A cette époque, Peter Doherty était encore à fond dans le collimateur de la presse à scandale de son Angleterre et dans celui des dealers de partout. Les mannequins, les frasques, la drogue et la prison, on n'a pas tout su, mais on en distinguait les gros traits. Forcément, depuis qu'il grimpe sur des scènes, Doherty nous a à peu près tout fait : du génial au pathétique en passant par l'excellent et le moins bon. Il n'y a encore pas si longtemps, après ses concerts, certainement plus fidèle à l'image qu'on a de lui qu'à ce qu'il est vraiment, Peter était souvent aperçu en train de fouler l'asphalte vers quelque bar de nuit, plutôt que backstage. Dans des états plus ou moins tertiaires, entre enflammé de service et Capitaine Fracasse, avec des grappes de fans coagulés à son ombre, il a erré, un temps, d'aventure en aventure pas toujours recommandables. Aujourd'hui, Doherty, façon d'écrire, a mis du Lo dans son vin. Du partenaire particulier, producteur, compositeur et artiste à ses heures — peut-être pas assez fréquentes — que le destin a choisi de lui balancer entre les pattes, on a retenu des collaborations avec Stephan Eicher, Pony Pony Run Run, Bill Pritchard et, bien évidemment, Daniel Darc. "Crèvecœur" en 2004, vingt ans après Taxi Girl, allait, une très bonne fois pour toutes, et moins d'une décennie avant sa disparition prématurée, sceller le destin de cette figure haute en douleurs du rock français. A qui, quelque part, on doit "The Fantasy Life Of Poetry & Crime". Et sinon, effectivement, ces douze titres, arrangés avec tact et sans en faire des caisses, chantés comme si avoir, à la fois, la poésie au bord des lèvres et la fleur au fusil était un truc facile, ont le cul entre French pop et chanson anglaise. Normal, il est né pratiquement à équidistance de l'Aiguille Creuse et de Notre-Dame-de-la-Garde.

Photo Nicolas Despis - DR

Frédéric Lo rentre des commissions. Ce disque est avant tout une histoire d'hommes, de gens avec un cœur, qui mangent dans des cuisines ouvertes. Les couteaux ont des manches en bois et le vin est bon. On n'est pas revenu là où l'album a été conçu depuis quelques mois. Le matériel de Lo s'est envolé, mais la déco de cette maison prêtée par un ami mélomane est ancrée dans les murs et nos souvenirs de confinement. On ne sait plus lesquels. Il pleut des cordes, les chiens déboulent dans la maison, sautent sur la banquette du salon, suivis par Peter qui a des bottes aux pieds. Brève apparition car il décide de les ramener finalement chez lui. Les chiens, pas les bottes. Le producteur-compositeur en profite pour montrer les entrecôtes prévues pour après. Retour de Peter, un fauteuil chacun, un thé qui va bien. *"A vrai dire, je ne savais pas grand-chose de Fred lorsqu'il est venu chez moi pour me proposer d'enregistrer 'Inutile Et Hors D'Usage' pour cet album hommage à Daniel Darc qu'il prépare,* confesse l'Anglais d'emblée. *Je suis allé voir sur Internet qui il était, mais j'étais davantage intéressé par la chanson qu'il me demandait de reprendre." "Tu m'as effectivement dit que tu l'aimais beaucoup, que c'était l'histoire de ta vie"* confirme Frédéric Lo. *"Oui, c'est exactement comme ça que je l'ai prise à l'époque, et en fait, ça m'a beaucoup ému,* renchérit Peter Doherty. *Le plus drôle dans cette collaboration, c'est que généralement, en plus des textes, je compose des musiques. Mais les mélodies de Fred sont tellement bonnes que je ne voulais surtout pas qu'elles m'échappent. J'aurais été fou de ne pas chanter ces cadeaux tombés du ciel. En revanche, ça n'est pas facile pour moi d'expliquer pourquoi ça a marché entre nous, car pour le coup, j'ai l'impression que c'est l'avenir qui nous le dira."* Les bœufs, la charrue qu'on met parfois avant, Frédéric Lo, en bon logisticien, résume les épisodes précédents : *"Je suis venu en juillet 2020 et nous avons pas mal discuté avec Peter, en buvant des coups, et j'avais ma guitare avec moi, histoire de gratouiller comme je le fais toujours, et il a voulu en savoir plus à propos de 'Crèvecœur'. Je lui ai donc parlé de ces chansons, je lui en ai joué une ou deux, et à un moment, j'ai gratté un truc un peu machinalement et il m'a demandé ce que c'était. J'ai répondu que ça n'était rien, juste un truc comme ça. Et là, j'ai senti que Peter avait envie qu'on enregistre rapidement. Je n'avais pas de matériel avec moi, alors je suis revenu la semaine suivante dans cette grande maison qu'on m'avait prêtée. J'ai mis un micro ici, mon ordinateur là, et en trois prises, la chanson était dans la boîte. Ça a vraiment été une expérience très spéciale pour moi. Je suis allé acheter du champagne, on s'est mis au soleil et Peter m'a demandé si ça m'intéressait qu'on travaille ensemble sur d'autres morceaux. Il avait écrit pas mal de poèmes qu'il avait envie de mettre en musique. J'ai alors eu le sentiment que ça pouvait marcher, mais je n'osais pas vraiment y croire."* Et pour cause ! La conversation roule sur le complexe qu'ont parfois les musiciens français vis-à-vis des Anglo-Saxons. *En vérité, je n'ai pas tellement pensé à ça. Mais plutôt, sachant que Peter est un singer-songwriter, je ne voyais pas très bien en quoi il avait besoin de moi, on ne se connaissait pas vraiment"*, développe Lo. Doherty, qui fait comme chez lui, le coupe et en remet une couche : *"Personnellement, et assez égoïstement, j'étais surtout intéressé par ses putains de mélodies, je les voulais à tout prix. C'est intéressant ce que vous venez de faire remarquer à propos de ce complexe. Mais c'est vrai que vous deux par exemple, vous donnez l'impression d'avoir toujours baigné dans la musique anglo-saxonne, comme beaucoup de Français qui ramènent tout aux Beatles, au Velvet Underground ou aux Smiths."* Frédéric entend bien, mais explique que lui, apprécie aussi de nombreux chanteurs et musiciens français. Des qui marchent et d'autres que le Covid a frappés de plein fouet et dont la vie, depuis deux ans, n'a rien d'une existence. Peter en profite pour rebondir : *"Moi, comme vous pouvez vous en douter, je ne vois pas mon parcours comme une carrière.*

"Peter est un singer-songwriter, je ne voyais pas très bien en quoi il avait besoin de moi"

FRÉDÉRIC LO

J'ai le sentiment de faire des embardées, tout est tellement décousu. Je peux vous dire que même mon manager a du mal à comprendre comment je fonctionne. Ça ressemble un peu à une lutte constante contre les forces du mal (rires). *Mais vous savez, entre les Libertines, Babyshambles, tout ce que je fais, les choses sont parfois compliquées. Pour moi, la musique est quelque chose de simple, mais rien de ce qu'il y a autour ne l'est : les managers, les organisateurs de concerts, tout ça, je n'y pige pas grand-chose. Je ne suis d'ailleurs pas certain d'avoir dans la tête ce qu'il faut pour comprendre comment tout ça marche vraiment."*

En conflit

La meilleure chose qui puisse arriver au journaliste, lorsque sa vue baisse et quand la lumière peine à monter les jours de grisaille, c'est de ne pas parvenir à lire ses fiches. On profite de la situation pour lancer Peter Doherty sur le sujet du statut de l'artiste, une sorte de trublion, de rebelle quelque part, parfois malgré lui, dans une société globalement hostile à ce qu'il incarne, mais qui se rince l'œil lorsqu'il fait les gros titres de la presse à scandale. Fred en profite pour déboucher une bouteille de Saint-Emilion : *"Moi, ma vie jusqu'à aujourd'hui, c'est un grand huit ! Oui, beaucoup de musique, beaucoup de concerts, beaucoup de voyages, beaucoup de gens, pas mal de prison aussi… mais je me suis sincèrement bien marré. Ah, la rébellion ! En fait, je me souviens des manifestations du premier mai à Londres en 2001. Globalement, l'idée était de dénoncer le capitalisme, mais tous ceux qui avaient quelque chose à revendiquer se sont pointés. Et franchement, c'était vraiment impressionnant au point que je me suis dit OK, aujourd'hui, on va renverser le système. Finalement, à un moment la police a chargé et je me suis pris un coup de matraque sur la tête, j'ai vraiment eu super mal. Dès lors, je me suis dit qu'il n'y avait que deux attitudes à adopter pour lutter contre cette force que rien ne pourrait arrêter : devenir un terroriste activiste à part entière ou essayer de canaliser mon énergie vers une autre direction… Aujourd'hui, j'ai le sentiment d'être pour les changements radicaux, le truc, c'est d'y parvenir. A priori, je crois avoir trouvé un moyen de le faire : en écrivant des chansons, plutôt que d'en discuter* (rires). *Non, c'est vrai, j'ai véritablement une fascination pour les mots."* Frédéric Lo embraye : *"C'est étrange qu'on se retrouve à parler de ça, je trouve. Peter, bien sûr, est un rebelle, ou en tous les cas, il l'a été. Mais moi, je ne me suis jamais vu comme ça. En revanche, mon grand-père, par exemple, était issu du milieu ouvrier, les mines, ça ne rigolait pas tous les jours… Ce que je veux dire, c'est qu'en fait, nous avons souvent une fascination ou un faible pour les gens qui se sentent rejetés ou qui le sont vraiment, et, quelque part, j'ai l'impression d'être un peu schizophrène par rapport à tout ça. Je*

Photo Nicolas Despis - DR

“J’étais surtout intéressé par ses putains de mélodies, je les voulais à tout prix” PETER DOHERTY

peux très bien passer pour un type normal dans le milieu de la musique, mais pour moi, ce n’est pas normal de faire de la musique. D’ailleurs, je n’avais jamais ambitionné d’en faire pour vivre. J’ai parfois le sentiment que c’est la musique qui m’a chopé et, à vrai dire, ça m’a foutu un peu les jetons. Je me souviens une époque où je regardais ce qu’il y avait dans le Top 50 et je me demandais : ‘Est-ce vraiment une bonne idée de faire de la musique dans ce pays ?’ *En fait, je crois que je me pose encore plus la question aujourd’hui !*” Fred va disparaître en cuisine, des ouvriers passent derrière les baies vitrées. La maison se refait une beauté pour l’été. Peter Doherty se penche vers l’iPad mini qui gobe tout : “*Je crois que ce que Fred essaie d’exprimer, c’est que comme beaucoup de ceux qui ont fait ce choix, il a l’impression, dans sa tête, d’être en conflit avec lui-même. Il y a un côté de lui, l’ingénieur du son, le producteur doué, celui qui parvient à évoluer dans le business de la musique, qui a un endroit pour travailler et qui peut donc payer les factures, qui est en conflit avec l’artiste qu’il est également. Au fond de lui, il n’aspire certainement qu’à être ce type un peu rêveur qui jongle avec de belles mélodies. A sa place, je serais devenu fou depuis longtemps ! Et, oui, vous avez raison : même s’il s’en défend, Fred est certainement attiré par des gens comme Daniel ou moi, mais je pense aussi que Daniel, comme moi, était attiré par Fred. Il faut tout de même se rendre compte que sans lui, ‘Crèvecœur’ n’aurait jamais existé. Même chose pour ce disque que nous venons de terminer. Les chansons qui sont dessus auraient peut-être existé sans moi, mais elles auraient d’autres titres et, surtout, elles seraient en français. Car il faut savoir que les textes de l’album, en fait, m’ont été en partie suggérés par la musique de Fred. C’est super intéressant de parler de ça, je trouve, comme de réfléchir au positionnement d’artiste dans un monde particulièrement violent depuis quelque temps (Poutine n’avait pas encore envahi l’Ukraine au moment de l’interview – nda).*”

Guernica

L’art, ses manifestations… On était venu parler d’un disque, on se retrouve à voler plus haut ou plus fort. Avec une pensée pour les galets

Photo Nicolas Despis - DR

“‘The Fantasy Life Of Poetry & Crime’ n’est peut-être pas un disque de rock, mais l’esprit est rock’n’roll” PETER DOHERTY

chahutés par la houle un peu plus bas — et qui sont pourtant rarement assez plats —, on ricoche sur ces designers anglais, comme Simon Ryan, qui se contentent de faire deux traits sur une feuille blanche, qui pondent des œuvres déconcertantes de simplicité quand on les regarde, et qui sont pourtant aussi captivantes que “Guernica”. Comme ils le montrent dans “The Ballad Of”, “Yes I Wear A Mask” ou “Keeping Me On File”, des chansons de leur album qu’il serait dommage d’aborder autrement qu’au deuxième ou troisième degré, Doherty & Lo savent que la puissance jaillit rarement des artifices. La preuve par Peter : *“Je suis assez d’accord avec l’idée qu’on puisse trouver qu’une certaine forme de romantisme se dégage de l’album. C’est d’abord dû à quelque chose d’essentiellement géographique. Tout de même, vous voyez où nous sommes : cette belle maison presque sur la falaise, cette sorte de vallée qu’on voit par les fenêtres, tout ce vert, le silex et la craie, mes chiens… Ces super repas qu’on a pris ensemble, le bruit de la patte du homard qui craque, le café, tout ça est un peu d’un autre temps…* Fred, affairé, passe dans le couloir et malgré son poids plume, le plancher couine sous ses pas. Il essuie du regard les tranches des livres dans la bibliothèque : *“Oui, nous adorons tous les deux ces ambiances un peu surannées et évidemment la littérature : nous avons en commun Rimbaud, Baudelaire et Oscar Wilde qui font partie de ce que nous sommes.”* Peter ressert un verre et regarde vers le plafond qui n’a jamais paru si haut. *“La maison a aussi joué un rôle très important,* ajoute-t-il. *Nous avons été boostés par son atmosphère et, forcément, nous fantasmons à l’idée d’avoir un endroit comme ça un jour. En faisant le disque, on se disait que si on en vendait assez, on pourrait peut-être acheter une maison comme celle-là.*

“Est-ce vraiment une bonne idée de faire de la musique dans ce pays ?” FRÉDÉRIC LO

Vous savez, je n’ai jamais économisé, je n’ai jamais investi. Je n’ai rien à moi, je n’ai pas de maison, je n’ai qu’une vieille Clio et donc, c’est le moment ou jamais de vendre des disques (rires).*”* Puisque son chanteur est passé maître dans l’art de tremper ses mots dans l’encre des illusions qui se perdent (“The Glassblower” ou “Abe Wassenstein”, belle et fragile comme du Donovan), Frédéric fait le grand saut : *“C’est vrai que Peter, je lui ai déjà dit, a un côté poète du XIX^e^ siècle.” “Non,* fait l’autre en se levant d’un coup sec : *Je SUIS un poète du XIX^e^ siècle !”* Profitant que le plafond vient encore de grimper d’un étage, Lo monte alors dans des tours inventées, les plus chouettes : *“Nous nous sommes rencontrés pour écrire des chansons, mais j’ai le sentiment que ça s’est aussi fait sur le plan spirituel. Forcément, c’est aussi parce que, sans le savoir, nous avions beaucoup de goûts musicaux en commun, des choses modernes et aussi des plus anciennes. Bowie ou les Beatles…”* Doherty, pas dépité et encore moins fou, en profite : *“Personne ne demande jamais ça à Fred, mais a priori, il n’est pas plus fan que ça des Libertines ou de Babyshambles. Il m’a dit qu’il connaissait mal, c’est donc la preuve qu’il n’était pas plus amateur que ça.* (En se tournant vers son compositeur) *Bon, tu as acheté mon premier album solo, mais aucun disque de mes groupes que tu n’as d’ailleurs jamais vus en concert. Ça n’est pas plus mal, finalement, car quand on est fan de quelqu’un, on peut avoir des difficultés à travailler avec lui… On se laisse distraire par cette passion. En vérité, c’est moi qui suis devenu fan de ta musique… La moindre mélodie qu’il me faisait écouter, j’avais l’impression d’entendre un classique. Certaines me rappelaient quelque chose et je me disais merde, si je lui dis que ça ressemble à Simon & Garfunkel, il va mal le prendre* (rires). *A l’écoute de quelques-unes, il m’est arrivé de penser qu’il était hors de question que j’aille me coucher le soir tant que je n’aurais pas un texte. En tous les cas, je n’aurais pas supporté que quiconque en profite à ma place.”*

Lou Reed

On continue un peu plus loin, là où le pavé est normand, là où les assiettes ont été remplies. *“Ah, vous, les Français, vous savez y faire,* lâche Peter Doherty en s’asseyant à table. *Pour autant, je n’ai pas du tout l’impression d’avoir subi l’influence de la french touch. Je crois qu’avec cet album, on s’inscrit davantage dans une espèce de tradition de chanson française telle qu’elle était défendue par des gens comme Françoise Hardy ou Georges Brassens que j’aime beaucoup. Chez Brassens, il y a ce sens de l’immédiateté, ça ne triche pas : sa guitare avec des cordes en nylon, la contrebasse et bien sûr sa voix. J’adore ‘Les Copains D’Abord’, ce côté chanson réaliste, ! j’ai même essayé de traduire les paroles avec Google Translate ! Bon, Dylan est certainement trop rock pour être comparé à quelqu’un comme Brassens. Surtout, il est trop américain* (rires). *Néanmoins j’ai le sentiment qu’on peut les rapprocher.”* Fred demande si quelqu’un veut du sel, mais ni la viande ni la conversation n’en manquent : *“Honnêtement, nous avons été les premiers étonnés de la rapidité à laquelle les choses se sont faites entre notre rencontre, les premiers enregistrements et finalement l’album. Ça semblait presque trop beau pour être vrai. Peter parle d’union parfaite, c’est très flatteur…”* Doherty lève les yeux de son assiette et fait tourner le vin dans son verre, sans le boire et sans en perdre une goutte : *J’étais en train d’essayer de me sortir des drogues dures, j’avais l’impression de me prendre des bus en pleine tronche. On était en plein confinement, je voulais rester clean et ça n’était pas évident. Fred a débarqué avec ses chansons et il m’a vraiment donné envie de m’y remettre, sérieusement, ce qui n’était pas arrivé depuis pas mal de temps. Bon, sur le plan du business, les choses n’ont pas été simples : nous avions déjà chacun notre structure et des gens avec qui nous travaillions. Le fait que nous ne parlions pas la même langue n’a pas facilité les choses, et avec le Covid par là-dessus… On dira ce qu’on voudra, mais il y a des trucs qui fonctionnent mieux lorsqu’on entretient de vrais rapports humains. D’autant plus que moi, je n’ai pas de téléphone portable, je ne réponds pas aux e-mails… et si quelqu’un essaie de me joindre, mes proches ne me transmettent pas toujours le message. Ils me protègent…”* De fil en aiguille, d’autres sujets vont affluer. Grisé par tout ça, on va même reprendre du fromage. Frédéric Lo, puisqu’il est désormais un peu du coin, se la joue dériveur : *“Lorsque je suis allé à la rencontre de Peter pour la première fois, je n’étais même pas certain qu’on allait réussir à se voir… J’avais l’impression de partir à l’aventure et l’adrénaline montait au fur et à mesure que je me rapprochais de lui. Finalement, tout a fonctionné bien mieux que prévu. Et pourtant, faire de la bonne musique en France, c’est forcément un combat. C’est aussi un pays de clivage à la con… Qu’est-ce qui est rock, qu’est-ce qui ne l’est pas ? J’ai l’impression d’entendre ça depuis mon adolescence. Il y a toujours et encore des gens qui ne se posent pas les bonnes questions. Est-ce que ‘Berlin’ de Lou Reed est rock’n’roll ? On a peut-être d’autres problèmes, non ?”* Peter Doherty va y aller, il faut donner à manger aux chiens. Mais pas sans dire : *“Tout ce que faisait Lou Reed était rock’n’roll, même quand il se brossait les dents… ‘The Fantasy Life Of Poetry & Crime’ n’est peut-être pas un disque de rock, mais l’esprit est rock’n’roll. Et sinon, oui, j’aime bien l’idée que cette maison où nous avons fait l’album, cette petite ville au creux des falaises, c’est un peu notre village d’Astérix à nous. Nous sommes les derniers à résister à l’empire romain, à ce qui nous entoure et essaie de nous envahir. Personnellement, j’y suis totalement indifférent. Je me fous de ce qui se passe à l’extérieur.”*

Bébé mouette

Ça devait se terminer avec des guitares au Bistrot, ce bar du Havre dont les murs ruissellent d’histoires, où tout peut certainement encore arriver à ceux qui n’ont rien contre. Finalement, ce sera pour une autre fois. Fred jette un dernier regard avant qu’on regagne la porte. Avec Peter, ils ont fait un disque merveilleux. Le buzz est bon en Gaule et aussi au Royaume-Uni, là où ça ne compte pas pour des prunes. On file et… zut, on a oublié de demander des nouvelles du bébé mouette, mal en point l’été dernier, après être tombé d’un nid caché sous le toit de la maison. On veut croire que son aile a guéri et qu’il s’est envolé, lui aussi. Et en remontant la côte luisante, on écoute, à fond dans l’automobile, “Far From The Madding Crowd” : la plus belle chanson jamais écrite à Etretat. ★

Album *“The Fantasy Life Of Poetry & Crime” (Universal)*

En vedette

FRANZ FERDINAND

“Etre ensemble, danser et jouer de la musique”

Vingt ans d’existence ? Déjà ? Ce n’est pas un hasard si les vingt titres de revival post-punk, pop explosive et rock à danser figurant sur la rétrospective “Hits To The Head”, sonnent à présent comme des classiques.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Photo David Edwards - DR

GROUPE À SINGLES, L'ÉTIQUETTE A DES RELENTS PÉJORATIFS, COMME SI C'ÉTAIT SALE OU SUPERFICIEL DE N'OFFRIR AU PUBLIC QUE DES VIGNETTES DE TROIS MINUTES, à l'inverse du noble artiste à albums transmettant messages et concepts. Franz Ferdinand a souvent été soupçonné d'appartenir à la première catégorie. Mais avec un label de qualité en plus, grâce à ce côté art school lui collant aux boots, des visuels tout en références, ce mélange de fond et de forme. Dansant et pensant à la fois.

Un entre-deux créatif

Lors d'une précédente interview, Alex Kapranos (guitare, chant) déclarait que son groupe aimait bien ne pas suivre les attentes des autres. Ainsi "Hits To The Head" n'est pas prétexte à ressortir un morceau nanar mis au rebut ou à reprendre un de leurs tubes en reggae. Ils ont enregistré deux inédits avec le nouveau line-up, dont le catchy "Billy Goodbye" illustré par une vidéo en noir et blanc aux airs de film surréaliste entrecoupé de scènes de débauche montrant des humains debout, jouant de la musique. Devant d'autres humains, debout en train de bouger, parfois verre en main. "*Quand on a tourné, avec une pièce pleine de gens, ça a été un petit choc pour nous,* avoue le chanteur. *Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vécu ça. Tout le monde exultait. Ce qu'on voit dans la vidéo, c'est le vrai plaisir d'être ensemble, à danser et jouer de la musique.*"

Il est là, de l'autre côté d'un écran, dans le salon de Bob Hardy (basse), où ils sont assis devant un meuble rempli de vinyles alignés au cordeau. Jusqu'à la dernière minute, il a été question qu'ils viennent à Paris, mais il faudra encore garder nos distances. Comment vont-ils, après cette année et demie de chaud et froid permanent ? "*J'ai été confiné ici,* répond Bob. *Et j'ai tout fait pour passer un bon moment. Je me suis promené, j'ai cuisiné, ça a été l'occasion de faire un break. Et c'est bon de reprendre le travail à présent.*" "*Vers Noël, j'ai attrapé le Covid,* explique Alex, *et j'en ai profité pour accrocher des cadres qui traînaient, j'ai réparé des choses…*" On leur suggère de publier un guide intitulé "You Could Have It So Much Better With Franz Ferdinand In Lockdown". Ça rigole du côté écossais. "*Espérons qu'on ne sera plus confinés !*" Kapranos ajoute s'être retrouvé dans un entre-deux créatif à cette période. "*Très souvent, l'inspiration découle d'interactions sociales, on entend des histoires et ça part comme ça. Ça a été le cas de morceaux comme 'Jaqueline' ou 'Michael'. Les chansons sur lesquelles j'ai travaillé à cette période étaient plus… abstraites ou orientées vers le passé. Mais la présence d'un autre dans la pièce me manquait, alors j'envoyais des mails à Julian (*Corrie, claviers et guitare*), c'était comme si j'avais un correspondant…*"

Bon ratio

Il y a eu des changements au sein du groupe depuis 2016, quand le guitariste Nick McCarthy est parti, remplacé par Julian Corrie et Dino Bardot. Puis en 2021, c'est au tour du batteur de toujours, celui que Kapranos présentait sur scène en France, comme "*ayant un très gros beat*", de raccrocher. Il remet ses baguettes à Audrey Tait, musicienne, productrice et cofondatrice du groupe de hip-hop expérimental Hector Bizerk. On se demande qui a eu l'idée de ce best-of — la maison de disques ou le groupe — pour faire patienter les fans. "*Ce genre d'album doit aussi sortir en vinyle,* avance le chanteur. *Et être double, parce qu'au-delà, c'est un peu absurde. C'était le bon moment.*" En lui donnant un titre un soupçon passif-agressif. Ça rit encore. "*Ces chansons ont été des hits, ont frappé les gens à la tête, au cœur et aux pieds,* poursuit Alex. *Les bonnes chansons nous touchent là, c'est conscient, émotionnel puis instinctif. Mais "Hits To The Head, Hits To The Heart, etc.", c'était trop long comme titre.*" Petite parenthèse tant qu'on est sur le sujet : le communiqué de presse destiné aux journalistes est signé de la main d'Alex Kapranos (en général, cette tâche est confiée à un critique ou un collaborateur du groupe). Sous sa plume, l'exercice prend une autre tournure que l'habituelle énumération d'exploits et de chiffres, avec le bon ratio autodérision/ fierté. "*J'ai trouvé ça difficile, parce qu'on me demandait de parler de ventes d'albums, etc. Oui, on a vendu des disques, mais ce qui compte, c'est notre histoire. J'ai toujours trouvé que c'était une aventure incroyable, qu'on avait une chance énorme d'être les personnages de cette aventure.*"

On a beau scruter le tracklisting de "Hits To The Head", on ne trouve pas d'oubli flagrant, pas de "Take Me Out" passé à la trappe au profit d'une face B plus chic qu'une vieille scie trop entendue. Allons, les gars, on est entre nous, il y a bien une chanson qui vous embarrasse un peu, mais était indispensable ici, hein ? "*Je n'ai honte de rien,* répond Kapranos. *Certaines chansons, comme 'Eleanor Put Your Boots On', ne s'intégraient pas au disque. Quand on enregistre un album, on sélectionne les meilleures chansons, puis le single, etc. Il y a déjà eu un filtrage.*" Certes. Mais certains groupes n'aiment pas leurs singles. "*Il paraît que Black Sabbath n'aimait pas 'Paranoid',*" dit Bob, songeur. "*Ça doit être dur quand tu sais que le public s'attend à ce que tu interprètes un morceau que tu hais. Il y a sans doute des chansons plus obscures que je n'aurais pas envie de jouer tout le temps, mais je ne déteste rien. Si tu détestes un morceau, ne le mets pas sur l'album. C'est aussi simple que ça*", résume Bob. Le fait de se replonger dans les vieux enregistrements n'a pas suscité de nostalgie chez le groupe. Qui de toute façon a opté pour un ordre chronologique, en commençant par le tout premier single, "Darts Of Pleasure", pour conclure sur les deux nouveautés qu'il venait d'enregistrer. "*C'est une sorte d'arc narratif, j'ai plus eu l'impression de comprendre le passé que d'y vivre.*"

"Je fais de la musique, pas des vidéos de trois secondes"

Société secrète

Depuis que Franz Ferdinand s'est formé au début des années 2000, les choses ont énormément changé dans le monde de la musique. Le streaming a fait son apparition et… "*Oui, c'est le plus gros changement,* répond Bob, *avec les réseaux sociaux. Aujourd'hui, je peux communiquer avec les fans de façon directe, en prenant mon téléphone. Ce sentiment de communauté est assez excitant pour moi.*" Approbation de son voisin dans le salon, là-bas, en Ecosse. "*C'est comme si on faisait partie d'une société secrète. Après le concert on rencontre des fans, on voit un Indonésien traînant avec un Argentin alors qu'on joue en Espagne. A nos débuts, il y avait quelques MP3, des forums, une ébauche de réseaux sociaux. J'ai une certaine tendresse pour cette période, c'était assez primitif et cool, beaucoup de textes et quelques pauvres photos. Maintenant, c'est très pro. Tout artiste qui émerge se doit de passer 98 % du temps sur les réseaux et 2 % à faire de la musique. Je n'ai pas envie d'être un singe savant à faire des conneries sur TikTok. Je fais de la musique, pas des vidéos de trois secondes.*" D'ailleurs, ça se passe comment, d'enregistrer avec une nouvelle batteuse ? "*Très bien ! Notre approche est la même. On a joué les nouveaux morceaux ensemble dans une même pièce, on s'est demandé si c'était bon, on s'est dit oui, et on a enregistré.*" Bob apporte quelques précisions. "*On a enregistré les inédits la semaine qui a suivi l'intégration d'Audrey dans le groupe. Il y a eu une énergie assez unique, comme si un nouveau groupe entrait en studio.*" Le fait d'avoir une femme dans le groupe est une question vite expédiée. C'est pareil que d'avoir un homme, voilà, c'est tout. "*Dans le groupe, on a toujours trouvé gênant les clichés macho du rock,* admet Alex. *Et puis, on peut se déchaîner sans agir comme un connard. Ça m'agace quand les mecs se plaignent de ne plus pouvoir rien dire aux femmes. C'est comme de se plaindre de ne plus pouvoir faire de blagues racistes. Mais fuck off ! La misogynie a toujours été tolérée, voire encouragée dans le rock. Je détestais ça. Je ne voyais*

Photo Dan Rodgers - DR

Franz Ferdinand, 2004

Franz Ferdinand, 2009

pas ça dans des groupes que j'admirais, comme les Buzzcocks, par exemple." Les fans attentifs remarqueront que le groupe a renoué avec l'artwork des premiers 45 tours et leur imagerie empruntée à l'avant-garde russe. Un choix marquant, qui les a casés dans le camp des intellos-esthètes. "*Cette imagerie nous attirait parce qu'elle reflétait notre attitude, l'esthétique de notre musique,* raconte Alex. *Elle est simple, forte, avec une palette limitée — trois couleurs d'un côté, trois sons de l'autre. Même si ça a changé au fil du temps, la pochette de 'Right Thoughts…' par exemple conserve ce feeling. Pour ce best-of, on a choisi ce qui nous représente au mieux. Tu as parlé plus tôt de côté passif-agressif et c'est vrai qu'il y a quelque chose d'assez brut et direct dans cette imagerie. Ce n'est pas un visuel qui dit :* 'Eh, ça vous embête si on est là ?' *C'est plutôt :* 'Paf ! Ecoute ça !'"

"La misogynie a toujours été tolérée, voire encouragée dans le rock. Je détestais ça"

Ampoule

Depuis le début de l'entretien, ce meuble à disques à tendance à attirer le regard. On propose un petit jeu consistant à piocher un album et expliquer son choix. Oui, même s'il ne s'agit pas de la collection d'Alex, on est sûr qu'il va trouver de quoi faire. Bob émerge le premier, avec l'assurance de celui qui connaît par cœur l'agencement de ses vinyles, et "If You're Feeling Sinister" de Belle And Sebastian. "*Ce disque est responsable de mon installation à Glasgow. Quand j'avais quinze ans, un ami m'en a donné un exemplaire sur cassette et je suis devenu fan au point de faire des recherches sur le groupe. Ça m'a permis de découvrir Mogwai, Chemikal Underground, Arab Strap, The Delgados, etc. Je me suis passionné pour cette scène, c'était une sorte de Disney World indé musical, il y avait tant de groupes dans cette ville. Quand il a fallu choisir une école d'arts, j'ai opté pour Glasgow à cause de ça. Puis j'ai rencontré Alex…"* Qui se redresse et brandit 'Hunky Dory'. "*Je suis un grand fan de Bowie. C'est une belle réédition sur vinyle épais, pas comme mon exemplaire, que j'ai toujours chez moi. Je l'ai acheté chez Oxfam en rentrant de l'école, j'y passais chaque jour pour voir les nouveaux arrivages. Ça ne coûtait rien. Ça fait remonter tellement de souvenirs de voir cette pochette. J'ai acheté ce disque parce que j'aimais le best-of 'ChangesOneBowie' de ma mère, et pas mal de chansons de 'Hunky Dory' figurent dessus. Mais il y avait aussi 'Andy Warhol', avec sa voix qui répète ce nom, ces sons tellement bizarres. C'était excitant, j'ai eu le sentiment qu'un monde s'ouvrait à moi."* Pour éviter la sempiternelle conclusion d'interview à base de "*Alors, des petits projets ?*" (en l'occurrence, une tournée, évidemment), on demande à Bob s'il connaît une bonne blague sur les bassistes. "*Pas vraiment, mais c'est un peu les mêmes que celles sur les batteurs, non ?*" "*Combien de chanteurs faut-il pour changer une ampoule ?* demande Alex. *Un seul qui tient l'ampoule et attend que le monde tourne autour de lui."* On se dit au revoir après avoir confié leurs bonnes résolutions pour ce 2022 encore neuf. "*Au risque d'être ennuyeux, j'ai arrêté la nicotine. J'en ai profité pendant que j'étais isolé pour cause de Covid, pour ne pas infliger mon horrible caractère aux autres*", dit Alex. Bob réfléchit un instant, avant de lancer un magistral : "*Comme chaque année, être encore plus excellent !*" ★

Album *"Hits To The Head" (Domino)*

FF X 5

Discographie PAR ISABELLE CHELLEY

"Franz Ferdinand" *(2004)*

Enregistré en Suède, ce premier album impose le son du quartette, guitares en avant, mélodies irrésistibles, batterie implacable, post-post punk et rock dansant. Il n'y a que des hits, ou presque : "Jacqueline", ballade explosant après une ligne de basse tendue, "Take Me Out" et ses changements de tempo, le lancinant "Dark Of The Matinée", l'urgent "Darts Of Pleasure", le sulfureux et sexy "Michael". Moins de 39 minutes, zéro remplissage : un sans-faute.

"You Could Have It So Much Better" *(2005)*

Le toujours difficile… Non. La machine à tubes tourne à plein régime, et ce dès l'intro, "The Fallen" et ses changements, son côté haletant, l'interprétation impeccable d'un Kapranos plein d'assurance. L'album déborde de riffs jubilatoires, ancrés par un binôme batterie-basse redoutable, et de refrains scandés, avec parfois des surprises. Comme "Eleanor Put Your Boots On" (dédiée à Eleanor Friedberger, alors petite amie du chanteur) dont le côté arty et fantaisiste semble emprunté… aux Fiery Furnaces.

"Tonight: Franz Ferdinand" *(2009)*

L'exubérance absolue des deux premiers LP baisse d'un demi-cran, FF s'essaie aux claviers, expérimente, s'éloigne de sa formule imparable. Le résultat ? Un côté post-fête un peu halluciné, entre gueule de bois et envolées planantes, un "Twilight Omens" obsédant, "Lucid Dreams" aux bricolages déroutants, et ce final acoustique, simple et délicieux, "Katherine Kiss Me". Transition réussie.

"Right Thoughts, Right Words, Right Action" *(2013)*

Dès l'intro, on sait que le groupe n'est pas venu pour enfiler des perles. La chanson-titre s'inscrit dans la lignée des rouleaux compresseurs précédents ("Do You Want To" et autres pépites trépidantes) et laisse place à "Evil Eye" à l'ambiance d'horreur parodique réjouissante. Ailleurs, sur le mélancolique "Fresh Strawberries" et "Goodbye Lovers And Friends", FF médite sur la mort. La fête serait-elle déjà finie ?

"Always Ascending" *(2018)*

Enregistré en six jours en live avec Philippe Zdar aux manettes, le dernier LP en date des Ecossais s'ouvre sur un de ces morceaux dont ils ont le secret, qui paraît assemblé à partir de plusieurs refrains. Cette fois, les claviers bataillent dur avec les guitares pour dominer. Mais c'est ce parfum de mélancolie imprégnant même les mélodies les plus enlevées qui donne à penser qu'une page est tournée pour le groupe.

Post-post punk et rock dansant

Photo DR

NICK KENT

“La première ligne de l’article devait sonner comme le riff de ‘Jumpin’ Jack Flash’ ”

Le roi des journalistes de rock publie son premier roman, “The Unstable Boys” : une réussite complexe truffée de clins d’œil qui devraient ravir les connaisseurs. L’occasion de revenir sur un parcours d’exception avec cet expatrié installé en Ile-de-France depuis des lustres.

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH - PHOTOS FABRICE DEMESSENCE

POUR UN JOURNALISTE DE ROCK, RENCONTRER NICK KENT, C’EST LA MÊME CHOSE QUE D’OBTENIR UNE AUDIENCE AVEC LE PAPE POUR UN CURÉ DE CAMPAGNE. Il fait partie des plus grands. Il est sans doute le plus grand avec Lester Bangs, qu’il a bien connu. Après un recueil d’articles grandioses, “The Dark Stuff”, et des mémoires fascinants (“Apathy For The Devil”, sans triche, écrit en toute honnêteté), Kent publie son premier roman, très réussi. Les journalistes de rock se sont toujours vautrés dans cet exercice, qu’il s’agisse de Nick Tosches ou de Peter Guralnick. Kent, lui, déploie ses ailes, montre un humour et une tendresse qu’on ne lui connaissait pas. Il est parti en tournée avec Led Zeppelin, Keith Richards a fait une overdose dans ses bras, il a interviewé Roky Erickson, a vadrouillé avec Iggy à Londres et Los Angeles. Il pourrait avoir un melon de la taille d’une citrouille, être plein d’aigreur et de regrets. Ce n’est pas le cas. Il est là, simple, intelligent, articulé, modeste. “*Some kind of a man*”, comme disait l’autre.

Pompier, prétentieux, ridicule

ROCK&FOLK : Comment est venue cette idée de roman, votre premier ?

Nick Kent : Il y a très longtemps, lorsque j’avais écrit mes articles sur Syd Barrett, j’avais été harcelé par des fanatiques du chanteur, encore plus dérangés que lui. Puis on m’a raconté qu’à la fin de sa vie, Vince Taylor, complètement fou, s’était invité chez le directeur de son fan-club en Suisse. Et je me suis dit : *“Ça ferait quoi si un musicien sonnait à la porte de son plus grand fan ?”*. Dans mon roman, il s’agit d’un auteur anglais de romans policiers à succès qui vient de se faire quitter par sa femme, qui boit trop, qui se retrouve incapable d’écrire, et qui tombe dans Mojo sur un article concernant un groupe sixties qu’il adorait, les Unstable Boys (*formation fictive, ndlr*). Puis son héros, le chanteur, toque à sa porte. J’avais cette idée. J’ai dit à mon éditeur que je pouvais écrire ce livre, ou mes mémoires. La seconde option a été jugée plus commercialement viable. J’ai donc sorti “Apathy For The Devil”, puis je suis retourné à ce synopsis en le complexifiant et en y ajoutant des personnages, alors qu’initialement, j’étais influencé par “The Servant”, écrit par Pinder et adapté au cinéma par Losey. Deux personnages : un maître, qui finit dominé par son domestique. Cela aurait pu déboucher sur une nouvelle, mais c’était insuffisant pour un roman.

R&F : On y retrouve en filigrane, l’histoire du rock, les héros éphémères des sixties, devenus des losers durant la décennie suivante.

Nick Kent : Le rock des seventies a connu un mouvement pendulaire. Il y avait des restes du fantasme “peace and love” des sixties. Le Band jouait de la musique campagnarde et souvent acoustique avec un look de pionniers. Puis le glam anglais s’est lancé dans des thèmes futuristes de science-fiction avec des fringues extravagantes. Le vieil adage de Warhol s’est réalisé avec quelques années de retard : même des nuls ont eu leur quart d’heure de célébrité. Enfin, il y a eu des pseudo cow-boys comme les Eagles, et en Angleterre, des musiciens pompeux qui ont décidé de réunir le rock et le classique, ce qui a donné le prog rock. Mais durant l’hiver 1975, Queen, que je détestais, a sorti la plus grosse pièce montée de l’histoire de la musique populaire : “Bohemian Rhapsody”, un truc interminable qu’ils ont mis des mois à enregistrer. C’était pompier, prétentieux, ridicule, tout ce que je détestais. Après cela, personne ne pouvait aller plus loin dans la démesure. Alors au même moment est apparu Dr Feelgood, qui retournait aux sources des sixties, des Yardbirds et du R&B. Enfin est arrivé le punk, qui a été plus que salutaire après “Bohemian Rhapsody”, les Eagles et Fleetwood Mac. Aujourd’hui, le rock n’est plus pendulaire : il stagne.

Pauvre vieux Lester

R&F : Vous avez été ami avec Iggy Pop. Beaucoup de journalistes pensent devenir amis avec ceux qu’ils interviewent. Il y a d’un côté les petits groupes désagréables qui veulent absolument montrer à leurs interlocuteurs qu’ils ont quelques choses à prouver, et d’autres, comme Iggy Pop ou Keith Richards, qui sont charmants. Vous devez connaître l’exercice, non ?

Nick Kent : Evidemment. Les journalistes arrivent terrifiés car ils ne connaissent que la légende. Keith le junkie, Iggy le cinglé, etc.

LORDS OF CHAOS
Touching from a Distance
LES TRIBUNAUX SECRETS
L'Inquisition
HISTOIRE D'UNE AME

Lorsqu'ils tombent sur des musiciens affables, charmants, éduqués, cultivés, souvent plus que les journalistes eux-mêmes d'ailleurs, ils n'en reviennent pas et en ressortent éblouis. Mais on ne devient pas ami avec les rock stars. Je peux dire que j'ai réellement été ami avec Iggy, que j'ai toujours appelé Jim — Iggy n'existe que sur scène —, depuis le premier papier que j'ai écrit pour le NME. C'était sur les Stooges, en 1972. Nous nous sommes vus souvent à Los Angeles, ou à Londres. Jim et moi avions quelques points en commun : tous deux fils uniques qui viennent de la toute petite bourgeoisie, un même sens de l'humour, un même amour pour le rock and roll. Jim était reconnaissant, mais ce n'est pas le plus important : nous nous entendions bien. J'étais à l'unique concert des Stooges à King's Cross en juillet 1972, dans une salle anciennement nommée La Scala. La plupart des futurs punks ont affirmé y avoir assisté, mais en réalité, nous devions être au maximum deux cents personnes sur place. Les Flamin' Groovies, période "Slow Death", ont fait la première partie et assuraient. La veille, Lou Reed avait donné un concert catastrophique : il avait un groupe merdique, les Tots, et des vêtements trop serrés pour lui, si bien que son pantalon s'est mis à craquer et à tomber inéluctablement. Beaucoup de gens importants étaient présents : les Stooges, morts de rire, Bowie et son entourage, etc. Le jour du concert des Stooges, il n'y avait quasiment personne, même si la salle devait être à moitié pleine. Iggy a pétrifié le public. Il descendait dans la fosse et regardait les gens droit dans les yeux. Il y avait le manager des Groovies qui, des années plus tard, s'est occupé de Paul McCartney, et Jim a décidé de le tourmenter toute la soirée. Le pauvre homme était en costume avec une cravate et de grosses lunettes : Jim hurlait *"Penetration"* dans son micro, puis lui chuchotait des choses bizarres à l'oreille. Ce concert, période James Williamson, a marqué ceux qui y ont assisté, même s'ils étaient moins nombreux qu'ils ne veulent l'admettre aujourd'hui. C'était l'année triomphante de Bowie, Iggy et Lou Reed, capturés sur la fameuse photo que vous devez connaître. Trois personnes avec un niveau de narcissisme anormalement élevé. Je pense que Bowie a été aux seventies ce que les Beatles ont été aux sixties : il changeait de musique à chaque nouvel album, comme de look. Pareil pour les Beatles. Ils n'ont jamais fait deux fois le même disque, sont passés des costumes avec coupes au bol aux cheveux longs après la période moustache, psychédélique, etc. Bowie a réussi cela à nouveau dans les années 1970... Jim, lui, a inventé le punk. On peut toujours pinailler : qui a été le précurseur du genre ? Gene Vincent ? Les Sonics ? Les Seeds, peut-être ? On parle de rockabilly ou de garage. Mais ce sont bien

“Aujourd’hui, le rock n’est plus pendulaire : il stagne”

Phil Spector… Et invariablement, il nous disait : *“Vous pouvez retirer cette merde immédiatement ?”*. Il a adoré le punk, bien sûr. C’était fait pour lui. Mais malheureusement, son idole était Lou Reed, qui l’a maltraité, et cette vénération ne lui a pas fait de bien, je pense.

R&F : Lou Reed semblait avoir un goût prononcé pour la maltraitance psychologique : il a humilié Robert Quine jusqu’à ce que ce dernier n’en puisse plus.
Nick Kent : Oui. Lester a fait cette première interview avec son dieu en ma compagnie. Lou Reed l’a humilié. Mais bordel ! Le Velvet Underground n’a jamais vendu un disque durant sa brève existence. Comment croyez-vous que ce groupe inconnu ait pu développer une telle aura ? Grâce à la presse, et à des gens comme Lester. C’est pareil pour Van Morrison : personne ne passait ses disques à la radio. Les DJs recevaient “Astral Weeks” ou “Moondance”, et se disaient : *“C’est quoi ces morceaux interminables entre la soul, le jazz et le folk ?”*. La presse l’a défendu, Rolling Stone, Creem et le NME écrivaient des articles dithyrambiques à son sujet. Mais quand, au bout du sixième ou septième album, les journalistes ont osé dire que le niveau baissait, Morrison est devenu fou. Comme Lou Reed. Puis il y a eu Elvis Costello. Même histoire : alors qu’à ses débuts, il était inconnu et que les journaux musicaux l’ont soutenu, il était ravi. Lorsque les critiques sont devenus plus critiques par la suite, il est devenu dingue. A chaque fois, depuis Lou Reed, c’était la même expression : *“Les journalistes rock sont des parasites”*. Lester aurait mieux fait d’aduler Dylan. Dylan ne l’aurait jamais insulté publiquement comme Lou Reed l’a fait, même s’il avait écrit une mauvaise chronique sur l’un de ses albums. Comment vénérer quelqu’un qui vous traîne dans la boue en permanence alors que vous êtes en grande partie responsable de son succès ? Lou Reed était dingue : il m’a dit que les Beatles l’avaient pompé parce qu’ils avaient sorti un album tout blanc alors qu’il en avait publié un tout noir, “White Light White Heat”. Puis il m’a expliqué que Dylan lui devait tout (*ce qui est assez amusant lorsqu’on connaît les premières démos acoustiques du Velvet Underground, ndlr*), ainsi que les Stones, parce qu’un jour Jagger a expliqué que pour “Stray Cat Blues”, sur “Beggars Banquet”, il avait demandé à Jimmy Miller de dupliquer le son du premier Velvet Underground.

R&F : “Stray Cat Blues” ne sonne pourtant pas du tout comme le Velvet, non ?
Nick Kent : Oui, mais cela donnait raison à Lou Reed. Jagger a effectivement dit cela.

Trois cent soixante-dix mille exemplaires par semaine

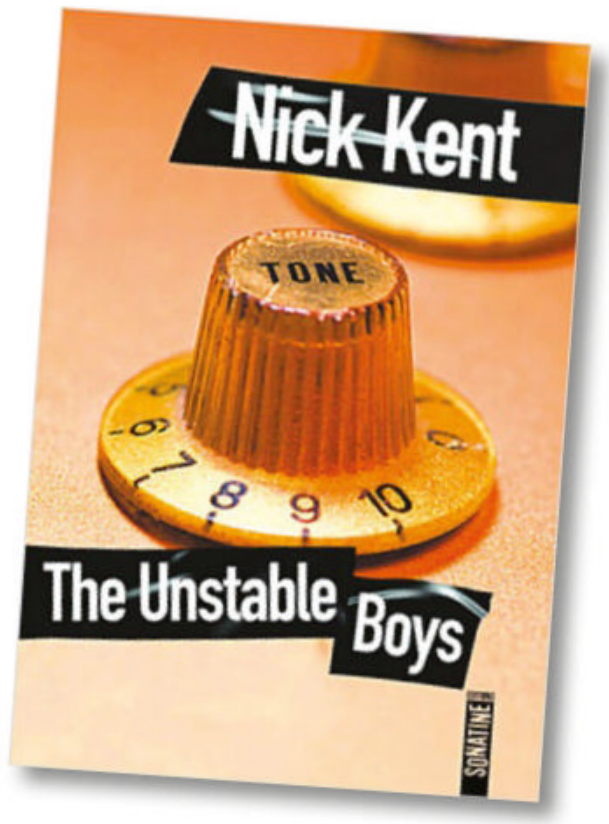
R&F : Le style de Lester Bangs était très musical, voire percussif…
Nick Kent : Oui, nous en avons parlé durant de longues heures. Nous nous disions : “*Il faut que la première phrase commence comme le riff de ‘Jumpin’ Jack Flash’, qu’il y ait un couplet, un refrain, et un solo dans nos articles.*” C’était notre but. Lorsque je suis arrivé au NME, les ventes étaient mauvaises, le Melody Maker marchait bien mieux. Ian McDonald (*qui a écrit l’un des plus grands livres sur les Beatles, “Revolution In The*

les Stooges qui ont inventé le punk. Les New York Dolls, les Ramones, Richard Hell, les Dead Boys, tous idolâtraient les Stooges. Sans évoquer les groupes anglais. Les Pistols ont repris “No Fun” dès leurs débuts.

R&F : Parmi les grands défenseurs de Lou Reed, à droite sur la fameuse photo, il y avait Lester Bangs, que vous êtes allé voir à Detroit au début des années soixante-dix, pour rencontrer l’équipe de Creem, mais aussi pour qu’il vous donne des conseils journalistiques.
Nick Kent : Pauvre vieux Lester (*son regard se fait sérieux, ndlr*). C’était l’homme le plus drôle que j’aie jamais rencontré, avec Jim. Parfois, il nous faisait tellement rire que nous devions le supplier d’arrêter de parler : nous craignions d’avoir une crise cardiaque. Lester était incroyable. Il est né beaucoup trop tôt : il aurait pu faire une grande carrière plus tard dans le stand-up. Il était désopilant et avait un talent pour l’improvisation hors norme. Il avait, rétrospectivement, des goûts trop étroits. Il aimait exclusivement la musique chaotique : le free jazz, les Stooges, le Velvet Underground. Parfois, avec un autre journaliste de Creem, on lui passait des disques pop, qui mettent de bonne humeur : ces premiers albums des Beach Boys que j’aime tant, les productions de

“John Lydon ? Il va jusqu’à utiliser l’Alzheimer de sa femme pour pleurnicher à la télévision”

Head”, avant de se donner la mort, ndlr), Charles Shaar Murray (*qui a dit que les Clash devaient “retourner dans leur garage”, ce qui a inspiré “Garageland” sur leur premier album, ndlr*) et moi-même devions toucher un public plus large. C’est pour cela que nous avons été pris. Moins d’un an plus tard, les ventes avaient doublé. Je m’attendais, avec un ego prêt à s’envoler, à ce qu’on nous dise que c’était grâce à nous trois. Mais les propriétaires nous ont expliqué que les lecteurs adoraient regarder les photos et lire la rubrique “Gossips” : “*Quelle nouvelle coupe de cheveux va arborer David Bowie pour sa nouvelle tournée ?*”. A partir de là, j’ai décidé que je voulais qu’on me lise. Je me suis mis à écrire de manière plus extravertie. Lorsque le NME s’est mis à vendre près de trois cent soixante-dix mille exemplaires par semaine, j’espérais toucher dix mille lecteurs (*Nick Kent est modeste : la plupart des lecteurs se précipitaient sur ses papiers, et chaque disque dont il vantait les mérites décollait dans les ventes*). Mais il y a un risque dans ce processus : on peut vouloir devenir le Jimi Hendrix de la presse et terminer comme Sid Vicious.



R&F : Lorsque vous écriviez ces articles en plusieurs volets, comme ceux consacrés à Brian Wilson, Roky Erickson, ou Syd Barrett, il y avait très peu d’articles, pas d’Internet et aucune biographie…

Nick Kent : Oui, c’est plus simple aujourd’hui avec Internet. Pour Syd Barrett, il était hors de question que je le harcèle ou que je l’espionne : cela n’a jamais été ma méthode. Mais à Londres, qui est une petite ville par rapport à la Californie — le territoire de Brian Wilson —, c’était assez facile : tout le monde acceptait de me parler. Wilson a nécessité du travail. J’avais plus de documentation sur Erickson, puisque j’ai pu le rencontrer. Et puis j’ai écrit sur Nick Drake. J’ai de la chance : j’ai toujours eu une très bonne mémoire. Même à ma pire période, je me réveillais et m’obligeais de réfléchir à ce que j’avais fait la veille jusqu’au moment où je m’endormais. La mémoire se travaille comme un muscle, et c’était important : à l’époque, si j’avais posé un magnétophone enregistreur sur la table dans une pièce, ça aurait été pire qu’une caméra. Tout le monde aurait foutu le camp. Et puis je dois admettre que, contrairement à Keith ou Lemmy, je ne suis jamais allé jusqu’à passer six jours et six nuits sans dormir. Pour la mémoire, ce n’est pas terrible. J’ai travaillé il y a quelques années sur les notes de pochette d’une réédition de “Sticky Fingers”, qui est pour moi le meilleur album des Rolling Stones car chaque morceau est un chef-d’œuvre. J’ai voulu faire du bon travail, plus qu’une critique. J’ai posé des questions aux protagonistes : ils ne se souviennent de rien. Même la bio de Keith (*“Life”, ndlr*) est pleine d’erreurs. Celui qui l’a écrite m’appelait et me disait : *“Keith prétend que ça s’est passé en 1967, qu’en penses-tu ?”* et je lui répondais *“Non, c’était en 1963”*.

Héros maudits

R&F : A propos de Nick Drake, personne n’en parlait à l’époque. Vous aviez une certaine fascination pour les héros maudits ?

Nick Kent : Sans aucun doute. Mais ce n’était pas un plan, une approche voulue. Lorsque j’ai entendu le premier album de Barrett, je me suis dit : *“Qu’est-ce que c’est que ce truc ? Un album comique ? Et si oui, quelle est la blague ?”*. Ses deux disques devaient être retirés du commerce et, après mes articles, il y a eu la double compilation en vinyle. Entre-temps, j’avais apprécié la grandeur de “The Madcap Laughs” et de “Barrett”. Pareil pour “Bitches Brew” de Miles Davis. J’écoutais le disque, je sentais qu’il s’y passait quelque chose de très important, mais je ne comprenais pas quoi. Il m’a fallu du temps. Idem pour le Velvet Underground. J’aimais les groupes californiens, pleins de “bonnes vibrations”, mais le Velvet Underground évoquait l’héroïne, la bande de Warhol pour laquelle je n’avais pas de sympathie particulière, et donc de mauvaises vibrations, comme on disait à l’époque. Il m’a fallu attendre le troisième album, avec “Pale Blue Eyes”, pour apprécier et tout reconsidérer. Ça a été la même chose pour Joy Division : ce n’est qu’avec “Love Will Tears Us Appart” que j’ai compris. Quant à Nick Drake, la beauté de ses albums reste un mystère.

R&F : Et lorsque sont arrivées les années quatre-vingt ? On sait que vous avez adoré les Smiths, mais lorsque tous ces trucs merdiques, Duran Duran et Spandau Ballet, sont arrivés, quelle a été votre réaction ? D’autant qu’ils vendaient des millions d’albums ?

Nick Kent : La mauvaise musique s’est toujours très bien vendue. Je vous rappelle que le single “Strawberry Fields Forever/ Penny Lane”, à sa sortie en 1967, n’a pas atteint la première place des charts car il était devancé par celui d’Engelbert Humperdinck. Dans les années 1980, des groupes comme les Pet Shop Boys sont arrivés et ont déclaré qu’ils voulaient détruire le *“rock à guitares”*, et que les journalistes de ma génération étaient des *“dinosaures”*. Ils sont venus, ils sont repartis, et je me suis dit : *“Bon débarras !”*. C’était déjà la même chose avec les punks, que j’avais toujours défendus (*Kent s’est fait attaquer par Sid Vicious et Jah Wobble dans un club, ndr*). Vous avez vu ce que John Lydon est devenu ? En 1976, c’était le roi. Le meilleur chanteur possible pour les Pistols. Arrive la fin du groupe. En 1978, il monte un projet art rock, une sorte de prog sans les solos, et depuis, ça a été la descente aux enfers. Un tube ou deux, pas plus. A sa décharge, il était impossible de passer de Johnny Rotten à John Lydon. Mais en quoi s’est-il transformé ? Pro Trump, pro Brexit… Il va jusqu’à utiliser l’Alzheimer de sa femme pour pleurnicher à la télévision. Danny Boyle a décidé d’adapter le livre de Steve Jones pour un biopic destiné à Disney. Lydon a dit non, a expliqué qu’il était ruiné parce que cela lui avait coûté des millions de dollars en avocats. Qu’est-ce que c’est que cette blague ? Il a écrit deux fois son autobiographie, et il ne supporte pas qu’on prenne celle de Steve Jones. Alors que c’est Jones qui a monté le groupe et volé tout le matériel avec lequel les Pistols ont pu faire leurs maquettes puis leurs premiers concerts. C’était son groupe. C’est pathétique. Il y a beaucoup de gens dans ce milieu dont je pourrais dire du mal, et à chaque fois, je préfère fermer ma bouche. Mais John Lydon ? *“Fuck you.”*. ★

Livre “The Unstable Boys” (Sonatine 384 p, 21 €, traduction de Laurence Romance, sortie le 31 mars)

JUNK CART 1 HAND
PLATE NO. 217 EXPIRES OCT. 31, 66
DEPARTMENT OF LICENSES
CITY OF NEW YORK
CITY OF NEW YORK

“Dans une telle époque de laideur, la vraie protestation, c’est la beauté”

PHIL OCHS

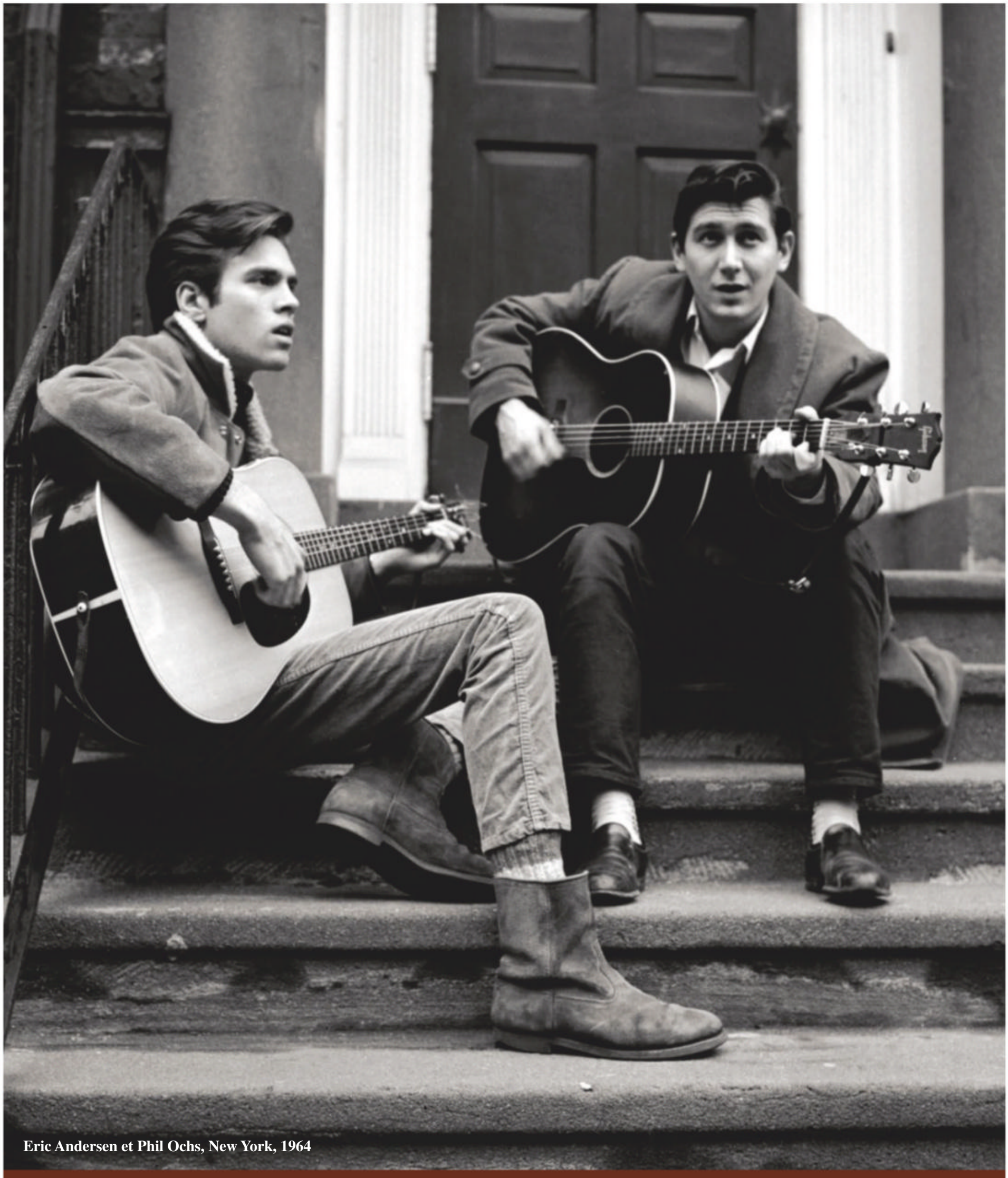
Il y a soixante ans, Phil Ochs débarque à New York pour fomenter aux côtés de Dylan l’insurrection folk. Il devient le Che Guevara de la guitare acoustique, avant de sombrer. Mais qui l’a tué ?

PAR BENOIT SABATIER

MAI 1966. En guise de troisième album, Phil Ochs sort “In Concert”, un live où il chante ses nouveaux brûlots, “Ringing Of Revolution”, “Love Me, I’m A Liberal”, “Cops Of The World”… Au cas où son positionnement ne serait pas assez clair, il fait imprimer au dos de la pochette des poèmes de Mao Tsé-toung. Il envoie au leader chinois le disque, avec à l’intérieur un chèque de cinquante dollars, en rétribution des poèmes. Le chanteur attend avec impatience la réponse du dictateur, qui lance alors les purges de la Révolution culturelle : va-t-il aimer cette musique, ces textes, voir en eux l’œuvre d’un frère d’esprit, d’un fan ? Aucun signe de sa part.

Le chèque ne sera jamais encaissé. Pour se venger, le chanteur s’en va donner une interview à Cavalier, le concurrent de Playboy, clamant : “*Les Vietcongs ont raison, nous devrions soutenir Hô Chi Minh comme le dernier rempart en Asie contre la Chine communiste*.” Le folksinger se produit sur scène pour soutenir Eugene McCarthy, candidat démocrate en faveur du retrait au Vietnam, avant de déclarer un peu plus tard : “*Je n’aurais jamais dû, il ne valait rien*.” Plus qu’un chanteur engagé, Phil Ochs est un artiste désaxé. Il s’est souvent planté, politiquement ? Pas musicalement : trésors historiques, ses chansons sont d’une beauté bouleversante.

Photo Alice Ochs/ Michael Ochs Archives/ Getty Images



Eric Andersen et Phil Ochs, New York, 1964

Photo Kai Shuman/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Top 5

Un testament des sixties qui rêvent et qui protestent.

01 "Pleasures Of The Harbor" *(1967)*
Comme si Tim Hardin enregistrait son "Forever Changes" : divin.

02 "Rehearsals For Retirement" *(1969)*
Plus plombé, aussi beau. Note concernant la chanson-titre : à diffuser si le corps de l'auteur-compositeur disparaît.

03 "Greatest Hits" *(1970)*
Enregistré en deux jours, plus rock, Byrds. "Jimi Dean Of Indiana" raconte trois morts : celle de l'adolescence, d'une idole, des mythes.

04 "Tape From California" *(1968)*
"La moitié du monde est folle, l'autre a peur/ Les anarchistes se lèvent pendant que nous faisons la course à la Lune."

05 "I Ain't Marching Anymore" *(1965)*
Au verso du disque, en prévention, une liste de récriminations : *"Je suis venu pour me distraire, pas pour entendre un sermon", "Ce n'est pas du folk", "Qui est-ce que ça intéressera l'an prochain ?".* Nous ! B.S.

Phil entame “The War Is Over”, la police charge, sirènes, hélicoptères, matraquages, castagne : un succès

Etudiant dans l’Ohio, Philip vénère à la fin des années cinquante les mêmes idoles qu’une bonne partie de ses camarades : Elvis Presley et James Dean. Il adore aussi John Wayne, mais ce qui le démarque, c’est une autre passion. Le rebelle (avec cause) prend en otage le journal de la fac pour vanter le génie de Fidel Castro. A vingt et un ans, c’est le grand saut, il part chanter le socialisme à New York, Mecque d’une musique qui explose, le folk. Phil passe ses soirées dans les clubs de Greenwich Village, croise toutes les petites stars du milieu — dont Dylan, lui aussi provincial juif. Ils ont le même âge, mais Bob a pris de l’avance, puisqu’il vient de sortir son premier album, alors que Phil joue ses chansons dans la rue, au coin de Bleeker et MacDougal, avant d’être enfin programmé chez Gerde’s, où son morceau “The Power And The Glory” se voit plébiscité par les apprentis intellectuels, les étudiants snobs de Manhattan — à l’opposé d’Ochs, assez rustaud, soupe au lait, hirsute. Il collabore à la revue de Pete Seeger, Broadside, aux côtés de son copain Bob. Alice Skinner lui fait découvrir l’amour et tombe enceinte. Ils se marient, la girlfriend de Dylan, Suze Rotolo, sert de témoin. Ochs joue maintenant tous les soirs, fait clubs combles, se retrouvant programmé à la même affiche que Bob et Baez au festival de Newport, the place to be. Le musicien a droit à des retours enthousiastes. Dans le New York Times : “*Mr Ochs, sorte de chroniqueur en musique, préfère qu’on le définisse comme chanteur d’actualité que folk-singer.*” Albert Grossman, manager de Dylan, le prend dans son écurie, les deux “*voix de leur génération*” ne se quittent plus, fonçant ensemble dans le Kentucky pour soutenir les mineurs en grève, passant “*cinq jours à chanter, manifester, manger et dormir en compagnie des grévistes*”, comme le raconte Marc Eliot dans “Phil Ochs, Vie Et Mort D’Un Rebelle”. De retour à New York, les deux larrons s’enfilent des westerns au cinéma, et des comédies, durant lesquelles Dylan “*s’entraîne* à ne pas rire”, pour parfaire son image du jeune homme en colère. Proposant à Phil d’aller voir “*quelqu’un d’important*”, ils montent dans un taxi, direction le Dakota. Ascenseur, treizième étage, Dylan sonne. Marlon Brando ouvre. Ils s’assoient en cercle sur un tapis, un joint tourne, une Amérindienne les regarde. Bob suggère un tour au Gaslight, Marlon hésite, zyeute son amie, décline : il ne doit pas “*quitter la réserve*”. Les musiciens partent. Dehors, Dylan éclate de rire : Marlon se prend pour “*un putain d’Indien*” ! Ochs signe chez Elektra, sort son premier album, “All The News That’s Fit To Sing”, conçu comme un journal musical. Dans “High Fidelity” : “*Aussi important en 1964 que le Freewheelin’ de Dylan en 1963.*” Bob donne une interview au Village Voice, le journaliste lui demande quel est son vrai nom, réponse : “*Phil Ochs. Je le reprendrai quand je verrai que ça paye.*” Ce qui est repris, c’est une chanson de Phil, “There But For Fortune”, par Joan Baez, un succès, alors qu’Ochs sort son deuxième album, “I Ain’t Marching Anymore”, au moment où Bob lâche la communauté folk pour passer à l’électricité — embarquant le trône avec lui. Phil soutien son ami : “*Les gens qui ont cru huer Dylan n’ont fait que se huer eux-mêmes dans un étalage des plus vulgaires de censure collective.*” Il trimballe sa dégaine de beatnik, costume crasseux, cravate chiffonnée, souliers troués, chemise reprisée, cheveux gras, à Berkeley, pour participer à un Teach-in organisé par Jerry Rubin. Sa mission, durant trois jours : dès qu’un discours devient fumeux, il prend sa guitare, poussant l’orateur vers la sortie. Galvanisé, Phil fait une tournée des facs, chante contre le Vietnam, n’oubliant pas, dans chaque ville où il passe, de faire un tour au cinéma, voir “Orfeu Negro”, “L’Homme Au Bras D’Or”, “Los Olvidados”… Personne ne veut lui produire un spectacle au Carnegie Hall ? Il finance lui-même l’opération, remplit la prestigieuse salle, en tire un album live, “In Concert”, qu’il envoie à Mao.

Alors qu’il vit désormais avec une “*superbe paumée*”, Karen, il largue Elektra pour A&M, se tire à Los Angeles, louant une maison à Laurel Canyon. Il a vent de cette idée d’Allen Ginsberg, déclarer la guerre terminée pour provoquer sa fin, la fait sienne, compose “The War Is Over”, organise une fête afin de célébrer cet utopique retrait du Vietnam. Tous les contestataires de Los Angeles se pointent, c’est l’été de l’amour, Phil entame sur scène “The War Is Over”, la police charge, sirènes, hélicoptères, matraquages, castagne : un succès.

Dylan a sorti “Blonde On Blonde”. La barre est très très haut. Ochs relève le défi. Place à l’enregistrement de “Pleasures Of The Harbor”, avec cette fois un bon budget, quarante mille dollars. Où passe l’argent ? Dans la fabrication de ce chef-d’œuvre. L’ex-protest-folkeux vire pop baroque. Une sacrée équipe l’aide à se transcender, parmi lesquels les arrangeurs Ian Freebairn-Smith (CV : Lee Hazlewood, Harry Nilsson, Emitt Rhodes, Van Dyke Parks) et Joe Byrd (du groupe The United States Of America). Un copain d’Hazlewood, Larry Marks, qui vient de sublimer le premier album de Gene Clark, se charge de la production : “*Phil voulait s’assurer, pour la première fois de sa vie, qu’il sonnait comme un chanteur, par opposition à quelqu’un qui débite ses compositions. Nous avons tenté d’enrichir ses fabuleuses mélodies en traitant chaque couplet et chaque refrain différemment, avec un arrière-plan orchestral.*” Piano, banjo, effets électroniques panoramiques, clavecin électrique, cloches, morceaux de plus de huit minutes, l’album est d’une richesse féérique. Son lancement, au Carnegie Hall, est un triomphe. A la fin du show, le chanteur fait monter Jerry Rubin sur scène, l’agitateur invitant le public à rejoindre Chicago l’été prochain pour manifester lors de la convention démocrate. Abbie Hoffman, à ses côtés, se met à hurler : “*Lyndon Johnson mes couilles ! Robert Kennedy mes couilles ! Et vous aussi mes couilles si ça vous plaît pas !*”

Du LSD dans les canalisations

C’est Derek Taylor, agent de presse de Beatles, qui s’occupe de la promo de “Pleasures Of The Harbor”. Les ventes sont assez bonnes, Phil en profite pour participer au spectacle people “Broadway Pour La Paix” aux côtés de Paul Newman et Barbra Streisand. Vengeance : ses ex-copains folkeux le bannissent du concert-hommage à Woody Guthrie. Mortifié, Ochs fait la nouba à Hollywood. Il reçoit une proposition d’American-International Pictures : jouer le rôle d’un chanteur de rock’n’roll qui devient Président des Etats-Unis, profitant de sa fonction pour arroser de LSD les canalisations du pays. Passer pour un clown ? Phil décline. Clamant à qui veut l’entendre : “*Dans une telle époque de laideur, la vraie protestation, c’est la beauté*”, il se met sur un nouvel album, le splendide “Tape From California”, toujours avec Larry Marks, ne s’interrompant que pour rallier l’historique convention de Chicago, prévue pour être une grande bringue gauchiste. C’est un carnage, une pluie de matraquages et d’arrestations.

Un an plus tard, quand il témoignera au fameux procès des “8 de Chicago”, il le racontera à la barre : “*Oui, j’ai aidé à la conception du Youth International Party, à articuler l’idée de ce que serait le mouvement Yippie. Jerry Rubin projetait de faire* ‘un festival de la vie’ *lors de la convention démocrate, en évitant toute violence. Nous avons discuté de la nomination d’un cochon à la candidature,* ‘pourquoi prendre un demi-porc quand vous pouvez en avoir un entier’. *J’ai aidé à la sélection du cochon, payé son achat. Nous l’avons nommé Pigasus :* ‘Moi, Pigasus, déclare annoncer ma candidature à la présidence des Etats-Unis’. *Le cochon, alors qu’il faisait pipi, a été arrêté en*

Phil a cette idée : créer un mix d'Elvis et du Che. Il se fait fabriquer le costume en lamé or du King

compagnie de sept personnes." Dont Phil. Sorti le soir même de taule, le chanteur retourne sur les barricades, prend un mégaphone, va haranguer les flics, "*Voudrais-tu poser tes armes et nous rejoindre ?*" Un jeune policier lui répond : "*J'ai acheté ton album. A partir de ce soir, plus jamais je n'écouterai tes chansons.*"

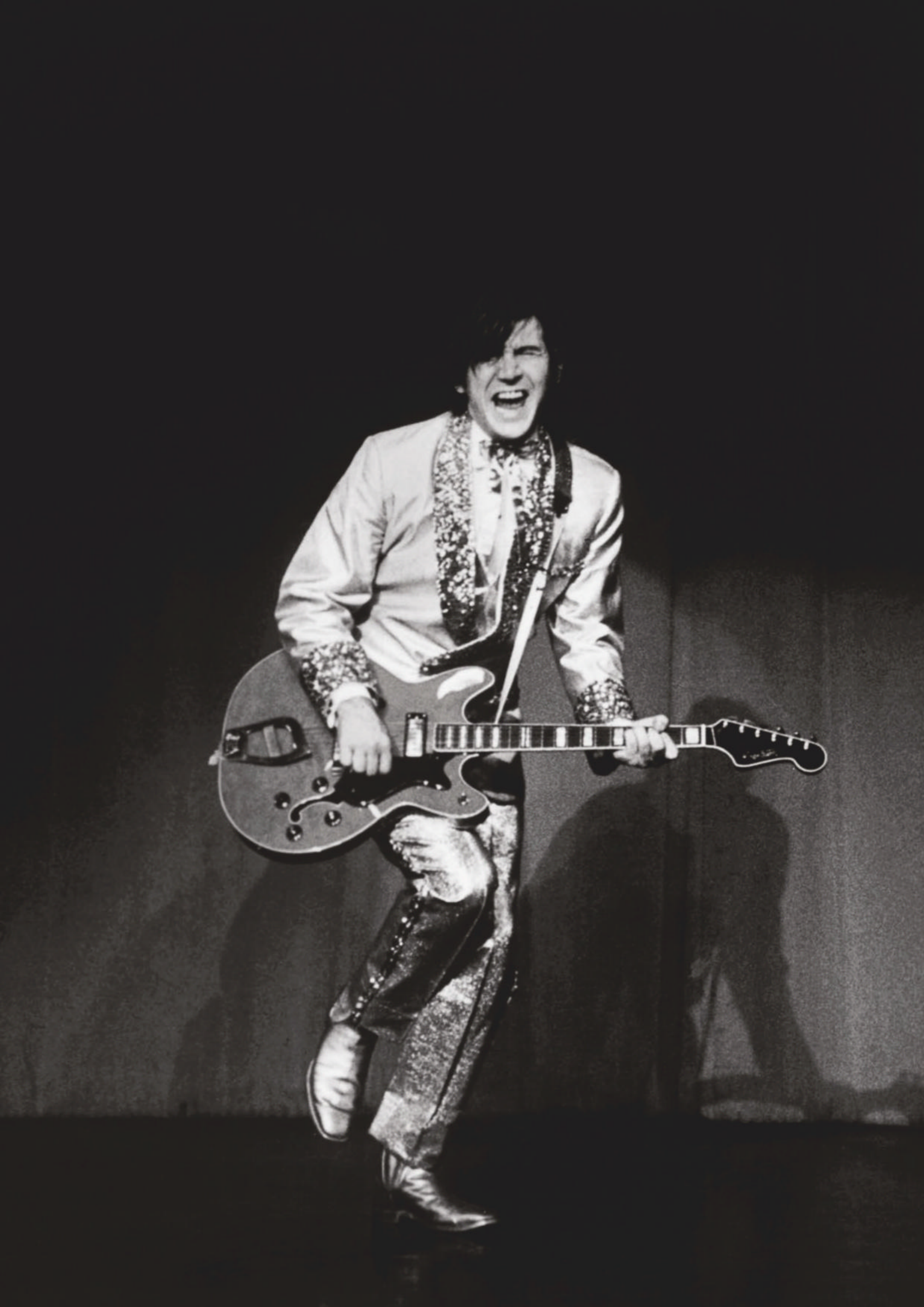
La groupie se sauve

Phil, triste et troublé : "*Ayant passé neuf ans comme chanteur politique, j'ai une sorte de réaction contre. Avant tout, contre la contre-culture. L'idée d'une contre-culture freak a été désastreuse. Ce dont on avait besoin, c'était d'un lien organique avec la classe ouvrière. Pas de je ne sais quel freak avec de la dope dans les rues pour détruire le pays.*" Il décide d'enregistrer un dernier album avec Marks, le sublime "Rehearsals For Retirement", comédie musicale en deux actes — de la démocratie à la dictature, du troubadour au roi des cow-boys. La pochette : sa tombe. Dans "My Life", il chante "*Ma vie fut un drapeau/ Que j'agitais et conduisais selon le rôle/ Ma vie fut plus tard un fardeau/ Et j'ai fièrement perdu le contrôle/ Ma vie est maintenant une mort*".
Un événement le fait revivre : Elvis est de retour. Phil fonce le voir à Las Vegas. Le King chante juste devant sa table. Ochs ressort terrassé. Le héros de la classe ouvrière, quoi qu'en disent les protest-singers, c'est toujours Presley. Phil a cette idée : créer un mix d'Elvis et du Che. Il se fait fabriquer le costume en lamé or du King, enregistre un disque ("Greatest Hits", pris en main par Van Dyke Parks, excellent) où sur la pochette le chanteur pose dans cet accoutrement — désormais bouffi et bedonnant, celui-ci le boudine. Nouveaux concerts au Carnegie Hall : le performer, ivre, parle beaucoup : "*On m'a accusé d'être un gauchiste, un fauteur de troubles, ce n'est pas vrai, je ne suis qu'un Américain ordinaire comme n'importe qui à la station-service du coin*", interprète une chanson anti-hippies du réac' Merle Haggard, se fait huer — "*Où est Phil Ochs ?*", "*Renvoie ton groupe en Californie !*". Il se renvoie lui-même à Los Angeles, où il frappe et vire Karen. Abandonnant leur grande maison sur les collines d'Hollywood, il prend un petit meublé pas loin du Troubadour, où il picole tous les jours. Le rêve sixties a tourné en eau de boudin, il ne croit plus en rien, passe ses journées au cinéma ("Taking Off", "Le Genou De Claire", "La Nuit Des Morts-Vivants"), le zombie ne remontant sur scène que pour se renflouer. Une nuit, au volant, il percute un vieux, perd la moitié de ses dents, atterrit en taule pour conduite en état d'ivresse. Il a trente et un ans, porte maintenant un dentier. Se trouve une nouvelle occupation : écumer les burgers de Los Angeles, les répertorier et leur attribuer une note. Il faut qu'il bouge. Direction l'Australie, où la plus célèbre groupie du pays promet de l'attendre à l'aéroport. Il débarque ivre, elle le voit, se sauve. Ochs ne se rappelle plus ses paroles : sa tourneuse, au premier rang, lui souffle les textes. Il est saoul du matin au soir, s'arrête à chaque date dans le bordel local, tente de filer au Vietnam, se fait voler ses affaires, rentre au bercail, sort un nouveau single, "Kansas City Bomber" — personne n'est au courant.
Il n'y en a plus que pour la scène de Laurel Canyon, les Eagles, Joni Mitchell, David Crosby, Linda Rondstadt… Cette nouvelle vague se produit au Troubadour, où Phil écluse sa bibine. Aucune connexion, alors qu'Ochs est clairement l'un des plus prestigieux parrains du mouvement singers-songwriters. Les Etats-Unis l'ignorent ? Il s'envole pour l'Afrique, dans le but de rencontrer Idi Amin, qu'il voit comme un nouveau Castro. Il enregistre au Kenya "Bwatue/ Niko Mchumba Ngombe" avec The Pan African Ngembo Rumba Band, passe en Tanzanie, où il se fait dépouiller, frapper, abandonné pour mort. Il est rapatrié avec une gorge endommagée, une voix flinguée.
Phil a claqué toutes ses économies, mais heureusement, Max's Kansas City le booke pour quatorze concerts. Sa première partie, une nouvelle arrivante, Patti Smith, fait des pieds et des mains pour que ce ringard soit déprogrammé. Le déchu se produit quand même, avec une voix inexistante. Un laryngologiste l'ausculte : il peut retrouver ses cordes vocales s'il arrête l'alcool. Il n'arrête pas. Son subterfuge : sur scène, parler autant que chanter. "*Je remonte à l'époque des étudiants, où les étudiants, au lieu de faire la course, faisaient la grève pour, pardonnez l'expression, des motifs politiques.*" Il vit la mort de Salvador Allende comme celle d'un intime, décide de monter un concert en son hommage. Dennis Hopper, Melvin Van Peebles, le Living Theatre et Dennis Wilson répondent présents. Impossible d'écouler les billets. Un homme providentiel réapparaît : Bob Dylan arrive à la rescousse, pour sauver son vieux copain du fiasco. Illico, la salle est sold-out. Une grande soirée, avec en final, "Blowin' In The Wind" chanté par Bob et Phil. Les deux ne se quittent plus, Dylan trouvant géniale l'idée d'Ochs, faire une tournée des petits clubs à des fins caritatives. Mais chacun repart de son côté, Bob s'en allant monter la Rolling Thunder Review, Phil tentant de se suicider par pendaison — en surpoids : l'attache rompt.

Concert caritatif avec Woody Allen

On le sort de sa torpeur : la guerre est finie ! Quelle guerre ? Le Vietnam ! Le voilà à organiser un concert à Central Park, chantant avec Joan Baez "The War Is Over" devant cent mille personnes. Pour vraiment se remettre en selle, il lui faudrait enregistrer un nouvel album. Mais il écoute le nouveau Dylan, "Blood On The Tracks" : impossible d'atteindre ce niveau, il laisse tomber. Que faire ? Changer de nom. Il se fait appeler John Train. Contacte le colonel Parker. Pas intéressé. Se tourne alors vers le colonel Sanders, fondateur de KFC, à la retraite. Il lui écrit une lettre, proposant au colonel du poulet frit une affaire en or : gérer les carrières de John Train et Bob Dylan, tout en produisant avec eux des films. Il attend la réponse. Rien dans l'immédiat. Il patiente en buvant, se bastonne avec ceux qui l'appellent Ochs plutôt que Train. En voiture, bourré, accident. A l'hosto, il frappe les infirmières. Plus prudent : Train se fait conduire en limo, claquant ses derniers dollars. Il porte sur lui des marteaux, des tuyaux de plomb, des couteaux, menace de tuer des ex-amis qui ne veulent pas l'héberger. Toutes les portes se ferment. Rubin le fait interner. Il s'évade, déambule en chemise blanche d'hôpital, dort dans la chaufferie du Chelsea Hotel. On le voit au fond d'une salle lors d'un concert de Van Morrison, où il exige "Madame George". Refus de l'Irlandais : Train casse tout, se fait sortir. Il n'a plus rien, juste son costume lamé or, dans lequel il vagabonde, taché de vomi, puant l'urine, machette à la ceinture. Enfin, un but : aller saluer Howard Hughes à Las Vegas. Projet remis à plus tard : en attendant, il fait des listes, "venin de cobra", "baronne de Rotschild", "hippodrome de Chantilly", et ce projet, "sauver New York", un grand concert caritatif auquel participeront Woody Allen, Sammy Davis Jr et bien sûr son pote Bob. Le temps que tous lui répondent, il se réfugie chez sa sœur dans le Queens. Miracle : il stoppe l'alcool, se fait de nouveau appeler Phil Ochs. Pour lui changer les idées, sa frangine l'emmène au cinéma — voir "Vol Au-Dessus D'Un Nid De Coucou". Il va beaucoup mieux, joue avec ses neveux, retrouve à trente-cinq ans une forme de quiétude. Phil fait même les magasins de guitares pour se remettre à la musique. Et se pend chez sa sœur, dans la salle de bains, le 9 avril 1976. ★

Photo Archive Photos/ Getty Images



“Etre un peu dissonantes et violentes”

WET LEG

Rhian Teasdale et Hester Chambers, deux Anglaises de **l’île de Wight**, ont réussi ce qu’aucun groupe de rock n’arrive plus à faire : des tubes. A l’heure du **premier album**, elles racontent leur drôle d’histoire, faite de confinement, de leçons de surf et d’émoticônes.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS
PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

WET LEG

S'IL EXISTAIT ENCORE, le New Musical Express mettrait probablement Wet Leg en couverture une semaine sur deux. On imagine aisément les accroches en une, du genre : "*Comment la nouvelle merveille de l'île de Wight va changer votre vie*". Le NME — qui n'est pas le sujet de cet article — a aussi bien fait mousser des groupes restés dans l'histoire que des épiphénomènes à péremption rapide. Ce que l'hebdomadaire londonien a tenté de susciter, surtout, était cette chose rare, insaisissable, l'ingrédient secret du rock'n'roll : l'excitation. Sans faire de divination quant à l'avenir de Wet Leg, c'est exactement ce que les premiers singles du groupe anglais ont réussi à titiller. Dans la frénésie de sorties en ville et de concerts que fut 2021, Wet Leg a publié une, puis deux chansons irrésistibles. "Chaise Longue" d'abord, petit numéro nerveux, accrocheur, aussi plaisant et rafraîchissant que "Cannonball" des Breeders, "Strasbourg" des Rakes, "Take Me Out" de Franz Ferdinand, "Alright" de Supergrass, "Last Nite" des Strokes, "Molly's Chambers" des Kings Of Leon… Bref, un tube sans chichi, agréable comme une pinte de bière glacée en terrasse. La deuxième chanson, "Wet Dream", était tout aussi bonne avec, à nouveau, des paroles marrantes et sexuelles, et une mélodie en sucre. L'été dernier, Wet Leg était ce groupe dont l'intégralité du répertoire — deux titres, donc — était 100% réussi. Même les clips, pour ceux que ça intéresse, valaient le coup d'œil. On y observe, dans une ambiance champêtre, les deux patronnes du groupe, Hester Chambers et Rhian Teasdale, faire des batailles de polochon ou jouer avec des pinces de homard gonflables.

Capitaine de ferry

L'affaire se passe donc sur l'île de Wight. Un îlot de craie pas si petit (384 kilomètres carrés) situé au sud de l'Angleterre, qui a inspiré à William Turner quelques peintures maritimes et offert au monde un festival de rock bien connu. La reine Victoria y est morte, Ray Cokes y est né et, jusqu'à présent, seuls deux groupes de musique locaux ont réussi à se faire connaître au-delà du ferry : Level 42 et, plus intéressant, The Bees, ces fumeurs de marie-jeanne si talentueux (*"On les adore, on a grandi en les écoutant"*, dira Teasdale). Et, aujourd'hui : Wet Leg. Depuis les deux chansons évoquées, la machine s'est mise en route de façon plus classique. Album, tournées, interviews. Au matin de la Saint-Valentin, Hester Chambers et Rhian Teasdale arrivent dans les locaux parisiens de leur label, armées de boissons chaudes. Le code vestimentaire : manteaux en moumoute multicolore, pantalons évasés, creepers. Rhian Teasdale couve un rhume tenace, *"mais pas le Covid, hein"*, sous un masque aux couleurs du disquaire Amoeba. C'est l'hiver, les deux Britanniques découvrent les rouages du *métier* (répondre des centaines de fois aux mêmes questions), forcément moins amusants que les vidéos bricolées dans les bottes de foin. On perçoit chez les deux jeunes femmes une complicité quasiment télépathique. Teasdale, la grande aux yeux turquoise, se mouche aussi régulièrement qu'elle rigole. Chambers, la blonde elfique, parle d'une voix douce et aiguë qui est, il faut bien le dire, quasiment inaudible derrière le masque. Leur amitié remonte à une dizaine d'années, la rencontre a eu lieu à la fac locale où les deux insulaires suivaient un cursus de musique (BTec) qu'elles finiront par abandonner. *"On avait dix-sept ans,* raconte Rhian Teasdale, *c'était l'époque où l'événement important pour les gens de notre âge était d'apprendre à conduire. Je me souviens que Spotify était tout nouveau. On allait à des concerts, des petits concerts. Et au festival sur l'île, bien sûr."* Le parcours académique ne les passionne guère. Chambers décroche en première année, Teasdale s'obstine un peu plus longtemps. Au moins, une microscène étudiante existe, même si elles ne jouent pas encore. *"Il y avait une petite émulation,* explique Chambers, *un sens de l'entraide. Quand tout le monde se connaît, c'est beaucoup plus simple. Il y avait toujours quelqu'un pour proposer à quelqu'un d'autre de jouer de la basse dans son groupe. La scène locale n'est pas si mauvaise, si l'on considère qu'il y a peu de gens et très peu de lieux pour jouer. Ce n'est pas Londres, mais ça a ses avantages."* Un mot revient souvent dans la conversation : *mainland*. C'est-à-dire l'Angleterre, le *continent*. Le Guardian a récemment consacré un long article au groupe, mettant en exergue cette citation : *"Nous sommes des petites ploucs de la campagne."* En somme, c'est le syndrome de la petite ville que chantait Lou Reed, version bord de mer britannique. L'endroit dont on cherche à s'échapper à l'adolescence, mais où l'ennui peut aussi être un puissant engrais créatif. Teasdale : *"L'île de Wight est un endroit où l'on peut se faire malmener parce qu'on porte des vêtements bizarres — d'ailleurs, je serais bien incapable de définir ce qui est bizarre en matière vestimentaire. Ça, c'est moyen. Quand je reviens là-bas, parfois les gens me regardent bizarrement à l'arrêt de bus, à cause de mon look, alors que je suis une adulte. C'est un endroit qui peut être un peu étouffant. Il n'y a pas beaucoup de diversité. Et c'est compliqué d'aller ailleurs quand tu es jeune. Le ferry coûte assez cher. Pour cette même raison, les groupes ne viennent pas beaucoup jouer. On voyait juste les concerts de nos amis. La vie est assez lente…"* Les parents de Rhian Teasdale sont dans la marine marchande. *"Ma famille s'est installée sur l'île car ma mère est capitaine de ferry. Elle aurait adoré que je suive le même parcours."* Un environnement pas spécialement musical : *"Il y avait deux CD à la maison : un album d'Enya et un de Ronan Keating* (chanteur irlandais sirupeux)." Les parents d'Hester Chambers, eux, tiennent une boutique de bijoux. Après la fac, elle s'investira dans l'affaire familiale, apprenant même à confectionner bagues et bracelets. *"C'est un chouette métier"*, dit celle qui a fabriqué deux pendentifs pour elle et sa collègue, composés chacun de trois lettres : *WET* et *LEG*.

> "Quand on a décroché ce concert il a fallu écrire des chansons en vitesse pour pouvoir jouer assez longtemps"

Du bon temps, tout le temps

De son côté, Teasdale, expérimente divers boulots : vendeuse de glaces, employée dans une patinoire et assistante costumière. *"J'ai participé à quelques films publicitaires un peu nazes, à des séances photos et quelques vidéos de musique. Il y a pire, comme métier."* La musique arrive à ce moment-là. Dans des projets solitaires assez folk, d'abord. L'envie de faire un groupe ensemble survient, paraît-il, un jour où les deux copines sont sur la grande roue d'une fête foraine. Wet Leg étant pour elles à la fois un exutoire et une entité dans laquelle l'une peut montrer ses chansons à l'autre sans se sentir jugée — la timidité étant une composante importante de Wet Leg. Chambers : *"Le groupe était d'abord un bon moyen de nous évader de nos boulots, de nous libérer et, accessoirement, de nous reconnecter un peu à nos études de musique."* En fouillant le *World Wide Web*, on trouve trace des tentatives musicales précédentes. Teasdale a fait des morceaux dans une veine Kate Bush/ Joanna Newsom surprenante sous divers alias (Rhain, Babushka Baba Yaga) ; Hester Chambers a fait de l'indie pop triste sous son vrai nom et les deux ont participé à Plastic

Mermaids, un collectif grandiloquent, entre chorale de scouts et post rock, qui rappelle certains groupes islandais des années 2000. Rien de tout cela n'annonçait vraiment Wet Leg, quintette électrique et énergique. Le texte de présentation de l'album affirme qu'un vers de la chanson "Angelica", serait la devise de Wet Leg : *"Good times all the times."* C'est vrai et faux à la fois. Teasdale : *"Il faut y voir un peu de sarcasme. Evidemment, on a créé le groupe pour se marrer. Si tu ne t'amuses pas, à quoi bon ? Mais il faut aussi avoir conscience qu'il est impossible de prendre du bon temps tout le temps. C'est... la vie. L'image qui me vient, c'est des jeunes gens qui se défoncent et picolent pendant deux jours à un festival, qui surjouent le fait de s'éclater. On sait bien que ce n'est pas possible, il y a toujours un fond de tristesse, chez tout le monde. C'est une quête impossible."* Le nom du groupe ? Il a surgi dans un exercice d'oulipo numérique : il fallait trouver un nom à l'aide des émojis disponibles sur le téléphone. Les émoticônes *gouttes* et *jambe* donneront Wet Leg. Smiley *pouce en l'air*.

Extraterrestres

Juin 2018, Isle Of Wight Festival, Wet Leg donne son premier vrai concert, sur une petite scène dédiée aux jeunes espoirs locaux. Le nom ne figure pas sur l'affiche, il est même introuvable sur le programme de l'événement. *"Quand on a décroché ce concert*, rigole Chambers, *il a fallu écrire des chansons en vitesse pour pouvoir jouer assez longtemps."* C'est l'âge des premières compositions gentiment crétines : *"Notre premier morceau parlait d'enlèvements par des extraterrestres. Ça s'appelait 'I Wanna Be Abducted (By An UFO)'. Il n'est trouvable nulle part, heureusement. On possède simplement un enregistrement fait avec le téléphone. Il n'y a même pas d'instruments. C'est une comptine d'enfants quasiment."* Après cette première ébauche dont le titre n'aurait pas déplu aux Ramones ou à Frank Black, le groupe se construit. Elles chantent et jouent de la guitare toutes les deux, certes, mais il faut d'autres musiciens. Une section rythmique et un claviériste sont recrutés. Le profil : bons gars à cheveux longs. *"Deux d'entre eux étaient à la fac avec nous, Ellis* (Durand) *qui joue de la basse et Joshua* (Omead Mobaraki) *qui fait de la guitare et du clavier. Lui n'est pas natif de l'île, mais il était dans le même cours de musique que nous, on se connaît depuis plus de dix ans. Enfin, il y a notre batteur, Henry* (Holmes), *on l'a rencontré* dans la mer... *C'était notre prof de surf."* Oui, apprend-on, on peut taquiner la planche sur les côtes de l'île de Wight (le port de la combinaison en néoprène est hautement recommandé). *"On n'est pas très douées, on barbote, disons. Et puis on ne vit plus sur l'île, alors..."* Un événement essentiel va cimenter le sort du groupe : le confinement. De retour sur l'île, chez leurs parents, les deux copines se mettent à composer un peu plus sérieusement pour s'occuper. Teasdale : *"On avait une Dropbox sur laquelle chacune déposait des petits bouts de maquettes, des idées."* Des millions de gens ont fait de la musique, de la poterie ou de l'aquarelle entre mars et mai 2020, comment ont-elles atterri sur le label des Arctic Monkeys et Franz Ferdinand ? Hester Chambers explique : *"On a d'abord trouvé des gens pour nous manager, un peu par accident. On avait réalisé deux petites vidéos et quelques maquettes. On avait envoyé une de ces maquettes au bassiste pour qu'il joue dessus et il a envoyé le morceau à un type nommé Martin, qui allait devenir notre manager. Il a bien aimé, on l'a rencontré. On était un peu penaudes, ce n'était pas du tout prévu. Et puis on s'est dit :* 'Qu'est-ce qu'on a à perdre ?' *Il nous a encouragées, nous a conseillé de faire d'autres démos, des petites vidéos, jusqu'à avoir quelque chose à présenter qui fasse sens. On a écrit à trois maisons de disques, Domino était l'une d'elles. Les gens du label sont venus nous voir à Ventnor, un bourg au bord de la mer. Le rendez-vous a eu lieu dans un pub qui s'appelle The Spyglass. Un pub on ne peut plus anglais. Et voilà..."*

> "Quand on a commencé à jouer 'Chaise Longue' les gens connaissaient les paroles par cœur !"

Syndrome de l'imposteur

Pour les milliers de groupes qui essaient de percer par tous les moyens, la trajectoire de Wet Leg a sans doute quelque chose de rageant. En moins d'un an, "Chaise Longue" a été streamé plus de dix millions de fois. Pour un groupe d'indie rock, c'est immense. Les singles et l'album sonnent, il faut le dire, remarquablement bien. Très pop. Dan Carey, un Anglais ouvert d'esprit qui sait rendre accrocheur le rock (CSS, Toy, Franz Ferdinand, The Kills) et qui a aussi réalisé des morceaux pour Lily Allen ou Kylie Minogue, s'est chargé de la production. *"On avait une certaine pression à ce moment-là,* avoue Hester Chambers. *Il fallait quand même pouvoir rendre quelque chose d'intéressant à Domino qui, je le rappelle, n'avait encore jamais vu un de nos concerts. On a ressenti ce fameux syndrome de l'imposteur. Mais Dan Carey a été adorable."* Un résumé de l'expérience en studio ? Teasdale : *"La première semaine, tu fais ton son ; la deuxième, tu commences à empiler les pistes ; la troisième, tu consolides un peu les choses. Mais le début, c'est la feuille blanche, c'est terrifiant. Comme quand il faut écrire une dissertation. Dan était très rassurant, heureusement."* Elle poursuit : *"Je vous vois venir, vous allez nous demander quel son nous avions en tête. On ne sait jamais quoi répondre à cette question."* Chambers enchaîne : *"On écoute énormément de choses qu'on ne saurait relier à notre musique. On n'a rien contre le fait d'avoir des influences. C'est très bien, les groupes qui assument leurs sources d'inspiration."* Teasdale conclut : *"Je crois qu'on voulait simplement jouer de la guitare, être un peu dissonantes et violentes."* Leur album préféré ? "The Party" (2016) d'Andy Shauf pour Teasdale et, pour Chambers, "Dragon New Warm Mountain I Believe In You" de Big Thief. *"C'est sorti en début d'année, c'est tout récent, mais je n'écoute que ça"*. Des disques globalement peu énervés, voire mélancoliques. Une humeur qu'on découvre également dans l'album des Anglaises, où les chansons pop aux guitares claires contiennent des paroles assez sombres. Si "Chaise Longue" et "Wet Dream" abondent en doubles sens érotiques, on entend ailleurs des couplets plus introspectifs, qui parlent de vide existentiel, des affres de la technologie ou de l'estime de soi. Dans "Too Late Now", Rhian Teasdale dit par exemple : *"I don't need no dating app/ to tell me if I look like crap/ To tell me if I'm thin or fat/ to tell me I should shave my rat"*. Beau comme du Shangri-Las à l'ère Tinder.

Le pouvoir de la pop

Avant même la sortie de l'album début avril, Wet Leg est à l'affiche de tous les festivals, joue chez Jimmy Fallon et cherche surtout à comprendre ce qui lui arrive. *"Je me souviendrai toujours du Latitude Festival l'été dernier*, raconte Teasdale. *Il a eu lieu le jour où le gouvernement anglais a allégé les restrictions sanitaires. On ne savait pas s'il allait y avoir du monde. Et c'était complètement dingue. Quand on a commencé à jouer 'Chaise Longue', j'ai regardé Hester en me demandant ce qui se passait : les gens connaissaient les paroles par cœur ! On a eu ça dans d'autres pays ensuite. Bon sang, comment est-ce possible ?"* La puissance de la pop peut-être, et d'Internet. *"On a hâte d'écrire le deuxième album*, conclut Chambers, soudain très professionnelle. *J'espère surtout qu'on pourra l'écrire dans la même pièce..."* Rendez-vous dans quelques vagues. ★

Album *"Wet Leg" (Domino)*

Oublier Zappa, Magma ou le premier album de Yes ? Avec plaisir. Procol Harum ? Impossible

GARY BROOKER

L'organiste de **Procol Harum** s'est éteint le 19 février à soixante-seize ans. Hommage à un Britannique qui, outre "A Whiter Shade Of Pale", a passé sa vie à bâtir des cathédrales harmoniques splendides.

PAR PATRICK EUDELINE

MA MÈRE S'EN SOUVIENT. Ô combien ! J'avais treize ans et, en été, il m'arrivait encore de sortir avec ma maman. Une exposition, un musée, un grand magasin. Le jeudi. Ce jour-là, nous avions une mission. Je voulais acheter "A Whiter Shade Of Pale". Il y avait bien un an que tout mon argent de poche, toutes mes pensées, allaient vers là. Acheter des disques. L'époustouflant morceau de Procol Harum était sur toutes les radios. Venu de nulle part. Comme "Let's Go To San Francisco" des Flower Pot Men, autre tube de cet été. Ou "All You Need Is Love", bien évidemment. Mais plus encore : dès juin 1967, cela avait été un maelström. Il sortait de partout. La rue, les drugstores, les transistors ne vibraient qu'avec "A Whiter…"

J'avais coutume d'acheter mes 45 tours chez un disquaire sis non loin du Bon Marché. Rue de Babylone, en face du square. Pour une raison imparable. Au bout de dix 45 tours achetés, ils en offraient un gratuit. J'avais une carte de fidélité, tamponnée à chaque nouvel achat. Et c'est ainsi que je choisis un jour comme cadeau "Sir Geoffrey Saved The World" des Bee Gees. Une mélodie imparable et une voix qui devaient s'inscrire en moi à jamais. Comme presque tous les disques achetés ces années-là, évidemment. Avoir treize ans l'année où le rock, la pop, sont à leur sommet absolu avec de l'inouï, cela vous impose un destin, pour le meilleur ou le pire. Non, personne n'avait jamais entendu auparavant les miaulements extraterrestres sur le "Lather" de Jefferson Airplane ou les sons de flipper électronique des jerks de Pierre Henry et Michel Colombier. Et tant, et tant...

"A Whiter Shade Of Pale", donc. La veille, j'avais fait mon repérage, la boutique de la rue n'en avait plus. Epuisé. Il n'était plus non plus au magasin rue de Rennes, ni même au Bon Marché. Avec maman, nous allions donc tenter une expédition vers les Galeries Lafayette. Avec son *Galfa Club*, les Galeries de ce temps se tournaient vers l'esprit pop et Dim Dam Dom. Je savais leur rayon bien garni. Eh oui, il y était. Avec au dos le fameux *"Méfiez-vous des imitations"*. Imitation ou contrefaçon ? Les deux, mon Sergent Poivre... On verra cela. Ce disque, comme sa face B "Lime Street Blues", m'obséda littéralement. Et Procol Harum fut une passion que même l'arrivée soudaine du glam rock et le retour aux racines ne surent démentir. Oublier Zappa, Magma ou le premier album de Yes ? Avec plaisir. Procol Harum ? Impossible.

Revenons aux origines. 1959. Province anglaise. Les groupes, orchestres, petites formations sont partout. Il y a des concours de danse, de groupes, des radio-crochets. Deux ou trois groupes locaux se font remarquer à un de ces anonymes événements au fin fond du Surrey. Ils gagnent une coupe de fer-blanc. Surtout, ils sympathisent. Gary Brooker vient de rencontrer les futurs Paramounts et Procol. Robin Trower, BJ Wilson et Chris Copping. Le père de Brooker était un musicien, un enfant de la balle, un spécialiste de la fort rare, alors, guitare pedal steel. Comme Stevie Winwood, le jeune Gary est mis devant un piano tout gamin. Le père vénéré meurt alors qu'il n'a que onze ans. Très vite, il veut aider sa mère laissée seule et dans le besoin. Encore plus vite, il comprend que musicien, c'est mal payé, certes, mais toujours mieux qu'ouvrier en fonderie. Il essaye un temps de mener de vraies études. Botanique et zoologie ! Mais renonce vite. Il sera musicien, bien sûr ! Préadolescent, il est de tous les bals de sa région.

Les Paramounts, très vite, s'imposent comme un des meilleurs groupes de rhythm'n'blues. Les Rolling Stones sont fans. Mais ils n'obtiennent qu'un hit mineur : une reprise de "Poison Ivy". Qu'importe, leur version de "Cuttin' In" est une des meilleures, leur "A Certain Girl" tutoie les Yardbirds. Mais quand même, c'est un échec. Les Paramounts sont devenus un backing band pour Sandie Shaw ou Chris Andrews. Gary Brooker comprend qu'il lui faut composer. Il a rencontré un organiste, Matthew Fisher. Il a rencontré un parolier, un poète. Keith Reid. Celui-ci n'a pas fait grand-chose... sinon deux chansons pour Michel Polnareff. Qu'importe, avec Pete Sinfield de King Crimson, il sera considéré comme un membre à part entière du groupe naissant. Procol Harum, bien sûr.

Photos Sylvia Pitcher/ Redferns/ Getty Images

John Lennon voulait “A Whiter Shade Of Pale” à son enterrement. Yoko n’a pas daigné

On a tout dit sur le hit absolu de l’été 1967. Que Gary Brooker avait découvert le thème en regardant une publicité à la télévision, ou en écoutant le “Play Bach” de Jacques Loussier. On a aussi dit beaucoup de bêtises. L’ “Air Sur La Corde De Sol” tiré de la “Suite Orchestrale N°3 En Ré Majeur” ? Oui. “When A Man Loves A Woman” ? Pas plus que ça. Un autre morceau de Bach, “Choral Du Veilleur” ? Certes. Mais surtout, “A Whiter Shade Of Pale” utilise une suite d’accords qui, avec le “Canon de Pachelbel”, est en train de devenir incontournable. Brooker descend de demi-ton en demi-ton, comme “While My Guitar Gently Weeps” bientôt, comme “All The Young Dudes” mais, encore mieux, il fait *le tour du cadran* : *do*, *do* basse *si*, *la* mineur, *la* mineur basse *sol*, *fa*, *fa* basse *mi*, etc. Et avant, parmi les premiers à avoir ainsi descendu la gamme, il y avait... les Kinks de “Sunny Afternoon”. Le procédé, décidément, était dans l’air. Procol le systématise. Et puis... le son d’église est un absolu, le mélange piano-orgue est une nouveauté. Les paroles déconcertent. Comme le nom du groupe. *Loin des choses* en latin approximatif ? Non ! Procol Harum, c’est le nom du chat d’un copain. Le groupe, sinon, a un look improbable. Le gamin que j’étais ne savait pas encore qu’on les avait déguisés, que l’intérimaire Ray Royer haïssait son improbable coupe de cheveux crêpée-hérissée, que Brooker n’avait nulle envie de ressembler à Fu Manchu. Mais bon, c’était 1967 et tout était permis.

Alors, contrefaçons ou reprises ? Contrefaçons indubitablement que cette version par Prock Harson ou celle de Pro Cromagnum... Il y eut même des “A Whiter Shade Of Pale” par Pro*cul* Harum, par Prock Harson, et d’autres encore. Toutes enregistrées à la va-vite par des requins de studio. Sinon, côté reprises franches du collier, et bien avant Annie Lennox ou Joe Cocker, les Box Tops s’y essayèrent, comme l’immense Johnny Rivers, les inattendus MFP ou les intouchables Everly Brothers (qui se plantèrent en beauté, leur version est, étonnamment, un naufrage). L’hymne fut, entre autres, traduit en italien (“Senza Luce”) et repris par tout ce que l’Italie comptait alors de chevelus à jabot. La France ne fut pas en reste avec le magnifique “Les Orgues D’Antan” par Nicoletta. Ah, les Telstars, les Dells et l’improbable Shorty Long furent de la partie. Et comment oublier Alan Shelly et sa version française alternative, qui conservait pourtant le titre original ? Une tentative pleine de charme... même si on ne comprend pas la moitié des paroles qui semblent reprendre une grande part de celles des “Orgues D’Antan”. “A Whiter Shade Of Pale” explosa tous les classements et mit à jamais Gary Brooker à l’abri du besoin. John Lennon voulait “A Whiter Shade Of Pale” à son enterrement. Yoko n’a pas daigné.

Procol Harum virera vite les musiciens d’occasion, ceux de la pochette du single. BJ Wilson et Robin Trower, les anciens Paramounts arrivent alors. Immense batteur et guitariste ultime quand... Plus tard, livré à lui-même, Trower fera son virtuose inutile, empilant solos et clichés hendrixiens, *shreddant* avant même que Eddie Van Halen invente le *shred*. Tout ça sur du vide. “Homburg”. Le follow-up de “A Whiter Shade Of Pale” est une splendeur, tout comme l’insensé premier album... Mais il ne marche guère. Naît alors la légende du one-hit wonder. *One-hit wonder* ? Procol Harum va sortir une dizaine d’albums somptueux et imposer quelques hits. “Simple Sister” par exemple. Certes, ce n’était plus le carton mondial de “A Whiter Shade Of Pale”, mais de là à... Un one-hit wonder, c’est David McWilliams et son “Days Of Pearly Spencer”, Guesch Patti ou Desireless... Pas Procol Harum !

Pendant quelques années, les albums vont se succéder, jusqu’à la tournée des années quatre-vingt. Le punk rock, il est vrai, les a achevés comme beaucoup d’autres. Mais de 1968 à 1975, c’est le gothique premier avec sa pochette signée Aubrey Beardsley, “Shine On Brightly” et sa *suite* “In Held Twas In I” entre Kinks et désespoir, “A Salty Dog”, “Home”, “Broken Barricades”. En France, Yves Adrien fait l’apologie du groupe magique. Décrypte les textes de Keith Reid. Ils sont les seuls, bientôt, à transcender le mix entre groupe de rock et orchestre symphonique avec le “Procol Harum Live: In Concert With The Edmonton Symphony Orchestra”. Il faut dire que les chansons, magnifiquement composées, c’est peu de le dire, s’y prêtaient à merveille. Ce fut mon disque de chevet jusqu’à l’arrivée de Bowie et des New York Dolls...

Le glam, le rock dit décadent aurait pu les balayer, mais même cette donne-là, Procol Harum sut la prendre à bras-le-corps. Après tout, ils étaient décadents dès le début. Oui, gothiques (“Repent Walpurgis” sur le premier) et décadents, cabaret. Mais jamais progressifs dans le sens le plus péjoratif du terme... Et donc, “Grand Hotel”, je l’affirme, sera le plus beau disque du rock dit décadent, avec le “Paris 1919” de John Cale et “Berlin”. Rien de moins. Il évoque un monde las de dandys fatigués, fauchés, qui ne peuvent vivre à la hauteur de leurs rêves. Une Europe à vau-l’eau. C’est un disque pour lecteurs de Huysmans : c’est le monde de ses premiers romans, loin du snobisme de Proust, de la morgue de son baron de Charlus. Et la musique. Que dire ? Il y a là du Kurt Weill et du Jean Sibelius, mais sans le vouloir, ce qui est encore mieux. Gary Brooker est à son absolu sommet. Il a quelques kilos de trop, ne sait pas se saper et cela le rend encore plus émouvant. Après ? “Exotic Birds And Fruit”, le surprenant “Procol’s Ninth” avec Jerry Leiber et Mike Stoller à la production. Et des concerts inoubliables ou “Be-Bop-A-Lula” voisine avec “Le Beau Danube Bleu”. Et puis, en 1977, la messe, donc, est dite.

Sans Procol Harum, Brooker s’emploie au rôle d’accompagnateur de luxe. Pour son ami et voisin Eric Clapton, pour Bill Wyman ou Ringo Starr, pour George Harrison (il jouait déjà sur “All Things Must Pass”). Il y eut, bien sûr, et bien après, le projet Liquorice John Death où les Paramounts réunis s’en donnaient à cœur joie sur les standards. Et des réunions un peu bancales, des disques décevants. Le groupe se survit à lui-même, sans Robin Trower qui jamais ne revint (en un premier temps, Dave Ball fit nettement l’affaire, et puis Mick Grabham fit de son mieux, et puis...), ni Matthew Fisher. Inutile, sans doute comme un Deep Purple avec Steve Morse. On lui pardonne, comme on ferme les yeux sur l’interminable procès aigri entre Gary Brooker et Matthew Fisher pour la paternité de “A Whiter Shade Of Pale”. Brooker continuait à jouer alors qu’il n’en avait pas besoin financièrement, parce que simplement c’était sa vie, bien sûr. Il est mort le 19 février. Entre Covid et guerre en Ukraine. Il laisse une veuve française, Françoise, et une demi-douzaine de disques immortels. Mieux encore : des souvenirs. ★

HELLFEST

WARM UP

TOUR 2022

TAGADA JONES

CRISIX

CONCOURS DE AIR GUITAR | PHOTOBOOTH INTERACTIF

NOMBREUX PASS HELLFEST A GAGNER | CONCERTS | SCENOGRAPHIE

PROJECTIONS | MERCHANDISING EXCLUSIF | GOODIES & CADEAUX | SURPRISES

01>03/04 FLAINE - SKI RESORT(1)

20/04 RENNES - L'ÉTAGE
21/04 PARIS - LE BATACLAN(2)
22/04 NANCY - L'AUTRE CANAL
23/04 BESANÇON - LA RODIA
24/04 LENS - LA SCÈNE DU LOUVRE-LENS
25/04 REIMS - LA CARTONNERIE
26/04 LYON - NINKASI
27/04 ISTRES - L'USINE

28/04 NÎMES - PALOMA
29/04 LIMOGES - CCM
30/04 CALAIS - CENTRE GÉRARD PHILIPPE
01/05 CHÂTEAUROUX - FIREMASTER CONV'(3)
02/05 C-FERRAND - LA COOPTIVE DE MAI
03/05 TOULOUSE - METRONUM
04/05 BORDEAUX - ROCK SCHOOL BARBEY
05/05 ORLÉANS - L'ASTROLABE
06/05 BREST - LA CARÈNE
07/05 NANTES - LA CITÉ DES CONGRÈS(4)

(1) : SANS TAGADA JONES & CRISIX + HELLBANGERZ / (2) : + AS THEY BURN / (3) : SANS TAGADA JONES & CRISIX / (4) : + HANGMAN'S CHAIR + HELLBANGERZ

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 18271 / RTL

Machine à refrains

Ceramic Animal

“SWEET UNKNOWN”

EASY EYE

En ces temps où les crises internationales s’empilent, “Sweet Unknown” est le genre de feelgood album dont le monde a besoin. Un disque ensoleillé que l’on s’imagine bien glisser dans l’autoradio avant de prendre la route et de contempler l’horizon chatoyant... et laisser ses soucis derrière soi. Gang mené par trois frères originaires de Doylestown (Pennsylvanie), à quelques encablures de Philadelphie, Ceramic Animal a publié trois albums autoproduits dans un relatif anonymat avant d’être repéré par Dan Auerbach qui leur a proposé d’enregistrer dans son studio Easy Eye Sound. Sans surprise, il en résulte un disque au son chaleureux qui rappelle par moments d’autres groupes qu’Auerbach avait pris sous son aile par le passé, comme Hacienda (“Tangled Up”) ou les Buffalo Killers (“Private Dancer”). Des groupes terriens qui avaient un penchant pour les mélodies pop et les guitares vintage, et partageaient avec Ceramic Animal un art du songwriting à l’ancienne. Plus proche des Eagles que de Crosby, Stills, Nash & Young, Ceramic Animal est un groupe de rock américain comme on le concevait dans les années soixante-dix. Une machine à refrains qui par moments va très loin dans la guimauve mais ne sombre jamais dans la mièvrerie. En phase avec cet étonnant revival soft-rock qui anime les années 2010-2020 (symbolisé par Parcels, Lemon Twigs ou encore Drugdealer), Ceramic Animal n’hésite pas à poser un orteil ou deux dans le grand bain du sentimentalisme sophistiqué. Le meilleur exemple de cette approche est “Forever Song”, ballade coécrite avec Desmond Childs (auteur-compositeur de renom, notamment responsable de “Crazy” pour Aerosmith), un des morceaux les plus mémorables de l’album. Porté par quelques chansons rock sudistes (“Tangled”, “Up In Smoke”, “Private Dancer”), l’album sonne par moments comme celui qu’on attendait des Kings Of Leon en 2005 mais qu’ils ont préféré jeter à la poubelle pour devenir une machine de stade sans âme. Cette impression de familiarité — et de parenté avec les frères Followill — prend tous son sens à la lecture des crédits de l’album. Dan Auerbach publie et produit l’album, et il coécrit également tous les morceaux avec le chanteur Chris Regan, mais un autre nom bien plus intrigant apparaît adossé aux leurs à chaque chanson ou presque : celui d’Angelo Petraglia, songwriter new-yorkais connu pour avoir coécrit le premier album des Kings Of Leon (et que certains n’ont pas hésité à voir comme le véritable cerveau derrière les meilleurs morceaux du groupe). Avec un tel aréopage d’auteurs, l’album ne pouvait qu’être une réussite. Si l’ensemble sonne très classique, un des points forts du groupe demeure sa capacité à surprendre et séduire aux moments où l’on s’y attend le moins. La ballade “Long Day” débute telle une chanson americana assez générique, jusqu’à ce qu’un chant en falsetto l’entraîne vers des territoires soft-rock, avant un refrain soul qui apporte un éclairage nouveau sur le morceau. Sur “I Love A Stranger”, les claquements de main qui ponctuent chaque couplet, ainsi qu’un synthé très new wave, emmènent le groupe dans une esthétique qu’on n’imaginait pas croiser sur un disque aussi roots, quelque part entre les Growlers cocaïnés de “City Club” et l’Altin Gun récent. Des moments paisibles entrecoupés de déflagrations rock’n’roll (l’électrique “I Can’t Wait”, la stonienne “Valerie”) qui viennent relancer la machine, pour un album lumineux et empli de chaleur.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Jeremy Ivey
“Invisible Pictures”
ANTI-

Le gars est productif. Il n’y a même pas deux ans, on disait ici tout le bien qu’on pensait de son deuxième album, “Waiting Out The Storm”. Le premier, “The Dream And The Dreamer”, presque aussi bon, était sorti l’année précédente. Et voici le troisième, alors qu’on annonce qu’il prépare déjà le suivant... Bon, tout est une question d’époque : dans les années soixante, pendant le même laps de temps, les Beatles sortaient trois albums et six ou sept singles. Mais aujourd’hui, c’est rare. Jeremy Ivey est aussi très doué, c’est indéniable, et ce disque le prouve une fois encore. Ce coup-ci, il a réduit les commentaires sociaux et politiques désabusés, et foré une veine plus personnelle, intime, à l’image du premier titre et premier single, “Orphan Child”. Les textes

sont toujours intelligents, surprenants, malins. Mais bizarrement, le son est plus gros, avec un petit côté Tom Petty produit par Jeff Lynne. Margo Price, sa femme, également excellente singer-songwriter, n’est plus à la production — elle se contente de co-signer le très bon “Keep Me High” et de poser sa voix ici ou là. C’est le fameux Andrija Tokic (Alabama Shakes) qui a rassemblé les musiciens, tous excellents (on est à Nashville, un mauvais musicien n’y survit pas plus de quelques jours), et réalisé l’affaire. A l’arrivée, le choc est moins grand qu’à la découverte de “Waiting Out The Storm”. C’est surtout parce que les mélodies sont moins fortes. Plus banales. Tout est parfait, mais ça ne prend pas vraiment. Pas autant que les deux premiers. Attention, ça reste du premier choix, bien sûr. Mais le précédent était tellement au-dessus de la moyenne... Un jour, Jeremy Ivey sera énorme. Bientôt. Peut-être que son prochain album sera le bon.

✪✪✪

STAN CUESTA

Peter Doherty & Frédéric Lo
“The Fantasy Life Of Poetry & Crime”
VIRGIN

Frédéric Lo est un repêcheur d’âmes douées mais erratiques (Bill Pritchard), voire considérées comme perdues (Daniel Darc, et maintenant Peter Doherty). Gageons que si Johnny Thunders était toujours de ce monde, il aurait été le prochain sur la liste... Le Français étant lui-même fort doué, sur ce disque enregistré en duo, il compose, joue de presque tous les instruments, et produit. L’Anglais n’a plus qu’à écrire les textes et à chanter. Ce qu’il fait superbement. Lo lui offre, comme à ses deux prédécesseurs, un écrin somptueux, très cadré. L’ex-Libertines y perd un peu — l’aspect foutraque de ses précédentes productions — et y gagne beaucoup, notamment le fait de devenir audible par le grand public. Car le résultat est superbement arrangé, à l’ancienne : guitares acoustiques, piano, cordes... Peter Doherty chante bien, presque crooner, mais garde ce timbre caractéristique qui colle si bien à ses textes, et qui fait que, quoi qu’il fasse, quel que soit l’enrobage, on sait que c’est lui. On appelle ça le style. Un truc qui se fait rare de nos jours. La beauté des arrangements met particulièrement en valeur la folie et l’hermétisme des paroles ; l’équilibre est parfait.

En effet, comme Pritchard, Doherty écrit des textes pointus, poétiques, cultivés et... bien trop difficiles pour le public français. Ainsi, il n’hésite pas à intituler sa dernière chanson, magnifique piano-voix évoquant le confinement, “Far From The Madding Crowd”, titre d’un livre de Thomas Hardy, mais aussi du film qui en a été tiré, emblématique des sixties, avec Terence Stamp et Julie Christie, quasiment inconnu par ici. Pas grave, cet album fonctionne à deux niveaux : belles musiques pour les radios, et grandes chansons pour ceux qui écoutent attentivement.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Jesper Lindell
“Twilights”
BRUNNSVICK SOUNDS

Originaire d’une petite ville de Suède à deux heures de route de Stockholm, Jesper Lindell s’est mis à la guitare très jeune, suite à une jambe cassée qui lui fit abandonner sa carrière envisagée de footballeur. Devenu musicien professionnel, il signe aujourd’hui “Twilights”, un disque à l’arôme folk et à la nostalgie omniprésente. En effet, même si Jesper est tout sauf une victime, il a vu le sort s’acharner sur lui. Comme beaucoup, suite à la pandémie, il a dû annuler sa tournée de cinquante dates quinze jours avant son démarrage, et a en plus appris qu’il allait devoir se faire transplanter un rein. Ce qui donne évidemment un sens plus profond à “Leave A Light”, premier single d’un album intime où la guitare est l’instrument majeur et les influences

entre folk et soul. Ce qui n’exclut pas quelques morceaux plus solaires, comme “Dance” (avec Theo Lawrence), au tempo soutenu et à l’histoire d’amour classique mais joliment racontée, ou encore “Living Easy”, qui donne un rôle majeur à l’orgue et aux cuivres. Retour à une ambiance feutrée avec “White Lines”, où le solo de guitare vient s’intercaler au milieu d’une composition paisible et inspirée. Impossible de deviner les origines géographiques de Jesper à l’écoute de “Nights Like These”, où sa voix superbe donne de l’ampleur à sa musique. Alors, nouveau héros folk ? C’est bien possible, en tout cas, ces dix chansons donnent envie d’en savoir plus sur ce musicien de vingt-huit ans qui n’est certes pas un débutant (son premier album “Everyday Dreams” est sorti en 2019), mais pourrait bien devenir le nouvel espoir du folk contemporain.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Mattiel
“Georgia Gothic”
HEAVENLY/ PIAS

Un peu d’autocongratulation collective : c’est dans ces pages que l’on a tout de suite saisi l’importance du groupe d’Atlanta. *“Un miracle”*, écrivait-on, dès le premier album (“Mattiel”, disque du mois en novembre 2017, dans Rock&Folk n°603). Le miracle, c’est que le miracle vient de se reproduire avec ce “Georgia Gothic”, encore meilleur peut-être que les précédents, qui pulvérise en tout cas toute inquiétude du type : *“Ont-ils tout dit ?”*. Ce qui frappe le plus, c’est la pure joie créatrice qui émane de chaque morceau et qui emporte l’auditeur avec elle, comme sur le merveilleux refrain de “Lighthouse”, à se cogner la tête contre les murs. On savait déjà que Mattiel Brown pouvait tout incarner, chanter sur des guitares velvétiennes avec des accents à la Nico (mais une Nico heureuse) ou contrefaire une voix de *mâmiche* country ; sur l’infernal “Blood In The Yolk”, sa métamorphose en tragédienne pop gothique fait chialer de bonheur. Elle est tout aussi diabolique sur les titres rap-rock à la Jack White (“Wheels Fall Off”, “Cultural Criminal”, “How It Ends”, titre de conclusion en forme de parfait au revoir), ou lorsqu’elle se prend pour Sky Saxon sur “Subterranean Shut-In Blues”, vicieuse variation soul sur le “Subterranean Homesick Blues”

de Bob Dylan (“*Don’t need no weatherman/ To know who doesn’t give a damn*”). Miracle encore, elle ne disparaît jamais derrière ses masques. Stylistiquement, s’il y avait une prédilection garage et girl group sur le premier album, il est impossible ici de dégager une tendance générale, ça entre en ébullition et ça fuse de partout comme dans un disque des Beastie Boys. Sur la pochette, Mattiel Brown et Jonah Swilley, impeccable guitariste, nous toisent costumés en diablotins. Après tout, peut-être bien que le Malin a lui aussi ses miracles.

✪✪✪✪

VIANNEY G.

Robert Glasper

“Black Radio III”

LOMA VISTA/ CONCORD

Quarante-trois ans et une dizaine d’albums au compteur : “Rob G”, comme il aime à se surnommer, est loin d’être un débutant. Jazzman confirmé signé sur le prestigieux label Blue Note, il s’aventure depuis un moment sur les territoires du hip-hop, un virage amorcé en 2012 avec “Black Radio” (feat. Erykah Badu et Mos Def), suivi de “Black Radio 2” (feat. Snoop Dogg et Common) et de “Everything’s Beautiful”, qui utilisait des samples de Miles Davis. Ce troisième volume de la série “Black Radio” se présente comme un pont entre le rap et le jazz. Mais contrairement à la fameuse série “Jazzmatazz” initiée par le rappeur Guru, c’est ici un jazzman qui invite des rappeurs, et pas le contraire. Du coup, la structure des morceaux

est plus libre, moins obsédée par les boucles et les samples, et donc susceptible d’attirer aussi le public des mélomanes indifférents au côté mécanique du hip-hop. Ainsi “Bright Lights”, subtile composition au piano sur laquelle viennent se poser les rimes nonchalantes du rappeur Ty $ign. Q-Tip (ex-Tribe Called Quest) et Esperanza Spalding (qui fut une des muses de Prince) posent sur “Why We Speak”, d’étranges lyrics en français. “Black Superhero”, avec ses scratchs à l’ancienne et ses lyrics débités par trois puissants MC (Killer Mike, BJ The Chicago Kid et Big K.R.I.T.), trouve l’équilibre idéal entre jazz épique et hip-hop contemporain, incorporant des chants soul et des chœurs célestes entre les parties rap. Meshell Ndegeocello croone sur “Better Than I Imagine”, India.Arie vocalise sur le très soul “Forever”, bref, on navigue entre les différentes nuances de la musique noire. Un album de qualité qui évite le conformisme et ose le mélange.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Ghost

“Impera”

LOMA VISTA RECORDINGS

Pour ce cinquième épisode de la saga suédoise la plus suivie depuis Abba, Tobias Forge et ses amis sont peut-être en train de réfléchir à l’abandon du masque pendant les concerts après deux années pleines d’imprévus. Autre changement notable, le producteur américain prévu ayant été rendu indisponible pour cause de pandémie, cet album est produit par Klas Ahlund, qui avait déjà travaillé sur l’album “Meloria” en 2015. Sur le plan littéraire, le contenu des textes a été largement inspiré par la lecture d’un ouvrage de Timothy Parsons sur la chute des empires, des Romains à la France coloniale. De cette saine lecture, le chanteur a tiré beaucoup d’enseignement pour parler des hauts et des bas de l’ère Victorienne. Musicalement, le son est très propre, avec le chant très en avant. Le disque s’ouvre avec “Imperium”, un titre instrumental court à l’atmosphère épique où se mêlent guitare acoustique et batterie martiale. Plus inspiré par la lecture du poème “Alexandria Kings” de C.P. Cavafy, “Kaisarion” propose de repartir à zéro en faisant table rase du passé sur un rythme frénétique. Si l’idée n’est pas nouvelle, le traitement glam, pop et punk de la chanson est un mélange très efficace. Avec l’excellent “Spillways”, les fans

de Ghost les plus anciens auront une pensée émue pour les Sparks dès les premières notes du clavier. Pour la partie la plus brutale du disque, “Twenties” promet des lendemains qui chantent à celles et ceux qui sauront se lâcher comme il faut. Si la chanson est basique, elle n’en est pas moins efficace. Disque grand spectacle, “Impera” propose de belles ruptures avec la tradition qui devraient plaire à un public aimant la prise de risque.

✪✪✪

GEANT VERT

Disques pop rock

Hurray For The Riff Raff

"Life On Earth"

NONESUCH/ WARNER

La chose n'est pas très intuitive, mais Hurray For The Riff Raff n'est pas tant un groupe que le nom de scène de la chanteuse Alynda Segarra. Cette native du Bronx d'origine portoricaine a commencé par faire le tour des Etats-Unis en embarquant à dix-huit ans à bord des trains, comme les hobos de la Grande Dépression, avant de poser ses valises à la Nouvelle-Orléans, puis à Nashville, et enfin à New York. Elle s'entoure au fil des albums de différents musiciens, parmi lesquels on a pu recenser une partie de ceux qui fondèrent les épatants Deslondes. Si Segarra baignait dans cette même atmosphère de folk rock rural il y a une dizaine d'années, elle s'en est aujourd'hui considérablement éloignée.

"Life On Earth" s'immerge dans des sonorités synthétiques soyeuses, à l'image de "Wolves", splendeur de premier morceau : une boucle enveloppante, la voix qui s'élève, puis se dédouble dans une mélodie majestueuse. Derrière, "Pierced Arrows" s'appuie sur des sonorités new-yorkaises plutôt eighties, et "Pointed At The Sun" déploie des guitares plus proches de la décennie suivante. D'un bout à l'autre, Segarra donne la sensation de chercher à inventer son propre langage, enfantant en définitive une sorte de folk moderne où les nappes synthétiques se parent d'une section de cuivres ou d'un banjo. L'affaire est parfois très sobre, comme sur la ballade au piano "Life On Earth", ou "Rhododendron", coécrite avec Jim James, de My Morning Jacket. Les paroles parlent de solitude, de la difficulté d'échapper à son passé, de migrants qui survivent dans la jungle après un naufrage, de la résilience des lacs ou des plantes, et l'ensemble est beau, souvent bouleversant.

✪✪✪1/2

BERTRAND BOUARD

Midlake

"For The Sake Of Bethel Woods"

BELLA UNION

Neuf ans après le départ de Tim Smith, jusque-là le chanteur et principal compositeur, et la sortie de "Antiphon" (2013) marqué par le passage d'Eric Pulido au chant lead, Midlake sort enfin son cinquième. Le titre "For The Sake Of Bethel Woods" et la chanson "Bethel Woods" sont des hommages au festival de Woodstock qui s'est déroulé à Bethel en 1969. Le visage adolescent sur la photo de la pochette, extraite d'un documentaire sur le festival, est celui de Dave, le père décédé en 2018 de Jesse Chandler, le claviériste et flûtiste. L'atmosphérique et délicat "Noble" est un autre titre éminemment personnel et émouvant dédié au jeune fils du batteur McKensie Smith atteint d'une maladie rare du cerveau. Midlake est connu depuis ses débuts pour ses magnifiques harmonies vocales, ses orchestrations raffinées, brillantes, parfois complexes, "The Courage Of Others" en 2010, et la profonde mélancolie des compositions. Avec John Congleton à la production, une première pour un groupe qui a toujours produit ses albums, Jesse Chandler, Eric Pulido, McKensie Smith, Eric Nichelson et Joey McClelland s'inscrivent dans la continuité avec les onze morceaux de "For The Sake Of Bethel Woods". Tout en formant un ensemble parfaitement cohérent, chaque titre possède ses

particularités, des petits bijoux de pop rock rêveuse ou explosive, "Meanwhile", un peu folk rock, "The End", psyché, "Exile", "Feast Of Carrion", space rock, "Glistening", prog, "Of Desire", "Gone". Trop facilement classé dans la même catégorie que des formations telles que Fleet Foxes ou Vetiver, Midlake possède pourtant une identité qui lui est propre et le situe en marge des principaux courants comme le démontrent des chiffres de vente pas à la hauteur de la qualité des disques.

✪✪✪✪

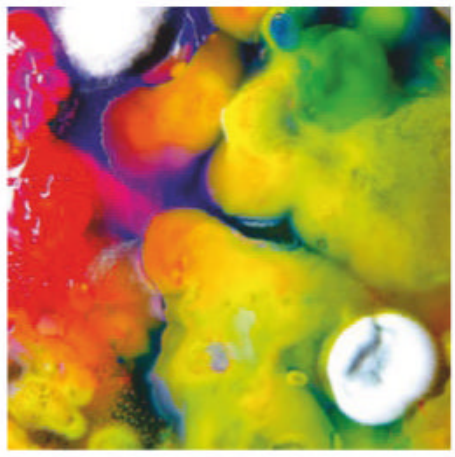
PHILIPPE THIEYRE

Guerilla Toss

“Famously Alive”

SUB POP/ MODULOR

Après toute l’absence de tohu-bohu générée par les confinements à répétition, la chanteuse Kassie Carlson explique que l’enregistrement de ce nouvel album a été l’occasion, pour elle, de gérer son anxiété. Au moins, voici quelqu’un qui démarre sa nouvelle vie sans masque avec un optimiste qui fait plaisir à entendre. Autre changement, exit le label new-yorkais DFA, et place à Sub Pop, la crémerie de Seattle où le volume sonore se ramasse à la pelle. A ce sujet, d’ailleurs, les amateurs de changements radicaux noteront un niveau de guitare saturée élevé qui va très bien avec le art rock proposé. Comme le mot d’ordre qui accompagne le lancement est justement de proposer de la joie, de la vie et de la force, la part old school qui sommeille



en tout un chacun approuvera des deux mains. Dès les premières secondes de “Cannibal Capital”, le son est dix fois plus musclé que celui de la vidéo en ligne. Les suites d’accords qui alternent avec la voix donnent un crunch terriblement excitant à l’ensemble. Devant ce tremblement de terre audio et combatif, les prédicateurs de tout poil vont certainement faire le lien entre le maquillage jaune et bleu de la chanteuse et ce qui s’est passé en Ukraine quelques semaines plus tard. Pour le brûlot suivant, “Famously Alive” est introduit par une batterie sauvage qui sert de piste d’envol à des riffs dignes de Pete Townshend. Après un intermède psycho-psyché sur “Mermaid Airplane”, “Wild Fantasy” combine rythmique menaçante et envolées lyriques d’exception. Au rayon déjanté, le très Slits “Excitable Girls” est le moment d’extrême folie au centre d’une série de chansons qui fusionnent onirisme et punk rock en toute décontraction.

✪✪✪1/2

GEANT VERT

Emily Jane White

“Alluvion”

TALITRES

Avec son album précédent, “Immanent Fire” paru en 2019, Emily Jane White avait abordé des thèmes récurrents parmi les chanteuses-compositrices classées dans une catégorie folk rock assez floue, tels que l’anéantissement, la disparition des espèces, le féminisme. Mais ce n’est pas tant par les thèmes choisis que par l’émotion qu’elle exprimait et la qualité des arrangements que ce disque était une réussite. Deux ans et une pandémie plus tard, pour son septième album, “Alluvion”, une référence aux sédiments déposés par les vagues, elle renouvelle ses réflexions sociales et politiques à travers le thème du deuil dont l’appréhension est rendue plus confuse par l’état du monde. Coproduites, comme pour “Immanent Fire” par le multiinstrumentiste Anton Patzner, les onze chansons sont toutes l’œuvre de la chanteuse, guitariste et pianiste. A leur côté, on retrouve Nick Ott, batterie, et John Courage, électrique et barytone guitares. En ouverture, “Show Me The War”, dans lequel se conjuguent guitares électriques, synthés et batterie en soutien de la voix d’Emily Jane White, évoque les meurtres de femmes à Ciudad Juàrez et les lois anti-avortement en Pologne, tandis que sur “Crepuscule”, sur le deuil amoureux,

s’inscrit dans une histoire individuelle. Cette alternance se prolonge tout au long du disque, de “Body Against The Sun”, “The Hands Above Me”, “Battle Call” à “Heresy”, “Mute Swan”, “I Spent The Years Frozen”. Sur fond de nappes électroniques associées à la batterie, les cordes, très présentes sur “Immanent Fire”, n’interviennent que sur trois titres, laissant une large place aux guitares électriques. Sans jamais la forcer, la voix d’Emily Jane White en ressort plus expressive que jamais. Un disque sombre, intense, puissant et impressionnant.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Disques classic rock

Cowboy Junkies

"Songs Of The Recollection"

PROPER RECORDS/ BERTUS

Après celui de Cat Power, voici un nouvel album de covers. Ce qui en dit long sur l'état du rock et sur notre époque. Du genre : il y a tellement de grandes chansons, à quoi bon en écrire de moins bonnes ? Sauf que dans le cas des Cowboy Junkies, ça ne date pas d'hier. Ce sont des champions de l'exercice. C'est même quasiment leur raison d'être. Rappelons que leur premier album, paru en 1986, comprenait trois chansons de John Lee Hooker, deux de Robert Johnson, une de Lightnin' Hopkins, une de Bukka White, une de Bruce Springsteen et... une originale ! Et que leur second, deux ans plus tard, le fameux "The Trinity Session", leur a ouvert les portes du succès avec une superbe

version de "Sweet Jane", adoubée par Lou Reed lui-même. Titre qu'ils ne mettent même pas sur ce nouvel album, qui compile diverses covers déjà parues et d'autres fraîchement enregistrées. Inutile : les neuf chansons recréées ici sont toutes magnifiques. Premier choc, le son : sublime, chaleureux, enveloppant. Puis la musique, divinement jouée et chantée. Et même si on ne sait rien de leur provenance, ces morceaux s'écoutent avec grand plaisir — et ça, c'est fondamental. Mais c'est normal, il n'y a que du très bon. Du très connu pour commencer : "Five Years" de David Bowie, "Ooh Las Vegas" de Gram Parsons, "No Expectations" des Rolling Stones. Et deux Neil Young enchaînés, "Don't Let It Bring You Down" et "Love In Mind", absolument fabuleux. Des surprises, ensuite : "The Way I Feel" de Gordon Lightfoot (racines canadiennes), "I've Made Up My Mind To Give Myself To You", du dernier Dylan, "Marathon" de Vic Chesnutt, et... "Seventeen Seconds" de The Cure, joué à la Neil Young ! Le prochain artiste qui fait un album de covers a intérêt à s'accrocher.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Bernard Allison

"Highs & Lows"

RUF

Difficile de se faire un prénom quand on est le fils d'une légende du blues, de s'appuyer sur l'héritage familial tout en se construisant une personnalité propre. Immergé dans le blues, guitariste dès l'âge de douze ans, Bernard doit attendre d'en avoir dix-huit pour que son père, Luther Allison, l'invite à le rejoindre sur la scène du Chicago Blues Festival. Mais c'est au sein du groupe de la chanteuse Koko Taylor qu'il participe à ses premières tournées dans les années quatre-vingt. En 1989, il devient le directeur musical des concerts de Luther et, en 1990, il sort sous son nom un premier album au titre symbolique, "The Next Generation". Une vingtaine d'autres ont suivi. "Highs & Lows" a été enregistré au Bessie Blue Studios de l'ingénieur du son et producteur Jim Gaines, déjà présent auprès de Luther et aussi des Meters, Albert Collins, Santana, John Lee Hooker, Steve Miller. Sur les onze titres, neuf sont des compositions originales le plus souvent en collaboration avec Andrew Thomas ou Jim Gaines, "Side Step", dans un style Nouvelle-Orléans, auxquelles se rajoutent deux reprises de Luther, "Now You Got It" dans une interprétation funky avec Jose Ned James au saxophone, et "I Gave It All", un blues lent. "Hustler" avec Bobby Rush

et "My Kinda Girl" sont également construits sur des rythmiques funky, alors que "My Way Or The Highway" bénéficie de l'apport de Colin James. Si la voix de Bernard Allison n'est ni très puissante, ni rocailleuse, elle possède une souplesse qui colle parfaitement au mid-tempo constituant la plus grosse partie du répertoire, mais peut aussi s'adapter à des blues rock au rythme plus soutenu, "So Excited". Cette souplesse se retrouve dans un jeu de guitare brillant, varié, sans digressions inutiles. Un très bon disque de blues.

✪✪✪1/2

PHILIPPE THIEYRE

Son House
“Forever On My Mind”
EASY EYE SOUND

Celui-là, rien que pour sa pochette totalement fascinante, il faut l’avoir. On y voit Son House dans l’attente d’une performance à la télévision danoise, arborant lunettes, fine moustache et un flamboyant pull-over rouge, blanc et noir, soit — clin d’œil subliminal ? — les couleurs des White Stripes. Rouge, c’est aussi la couleur de la Volkswagen qui s’arrête devant chez lui en juin 1964, le tirant d’une retraite de plus de vingt ans. Il n’a plus rien enregistré depuis les séances réalisées par Alan Lomax pour la Bibliothèque du Congrès en 1941-1942 (disséquées en ces pages par Nicolas Ungemuth). Le résurrecteur, Dick Waterman, est un jeune Blanc qui devient son imprésario et parvient à lui décrocher un contrat chez Columbia.

Il est possible que le musicien ait souhaité alors se mettre à la guitare électrique, ce dont Waterman le dissuada. Geste paternaliste sans doute, mais commercialement rationnel : comme l’explique son biographe Daniel Beaumont dans “Preachin’ The Blues”, le public folk excommuniait tous les bluesmen qui se convertissaient à l’électrique. C’est donc en tant que *Father of Folk Blues* que Son House sera couronné. Les inédits qui constituent ce “Forever On My Mind” ont été captés lors d’un concert de novembre 1964 au Wabash College, quelques mois avant l’enregistrement de l’album Columbia, dont on retrouve ici cinq titres. House, moins atteint par l’alcoolisme que dans les années à venir, est loin d’être rouillé : public étudiant oblige, ces versions sont plus tranquilles, mais habitées (le chant est particulièrement royal, avec un je-ne-sais-quoi de distance hautaine, sur “Louise McGee”). Dans un entretien avec Studs Terkel datant de 1965, Son House se décrivait comme “*un vieil homme avec des idées jeunes*”. C’est le son de cette seconde jeunesse qu’on entend ici.

✪✪✪✪

VIANNEY G.

Poppa Chubby
“Emotional Gangster”
DIXIEFROG

A l’annonce d’un nouveau disque de Poppa Chubby, le premier réflexe est de se dire : “Encore un…”. Car il faut bien reconnaître qu’avec son allure de pirate ou de Chéri-Bibi, ce Poppa bien rond est un sacré stakhanoviste avec plus de trente albums au compteur depuis 1992. La pandémie n’ayant pas altéré son rythme, les deux précédents datant de 2020, “Tinfoil Hat”, et 2021, “It’s A Mighty Hard Road”. Supporté en France par un public fidèle, il s’est construit une identité autour de sa dextérité à la guitare et d’une voix grave, rauque et puissante qui peut s’adoucir ou adopter le débit d’un rappeur, “Doing OK”. Pourtant, dès les premiers morceaux, on se laisse encore une fois surprendre et happer par la consistance et l’attractivité des onze titres, plus un pour le CD, de “Emotional Gangster”. Celui-ci est produit, enregistré et mixé dans son Chubbyland studio de New York par Poppa qui joue également de tous les instruments, guitares, basse, batterie. Seule exception, l’apport de James Ricci, un des harmonicistes les plus brillants de ces dernières années, sur deux superbes morceaux, “New Way Of Walking”, une véritable profession de foi, et “Save The Best For Last”. Outre ses propres compositions, Poppa Chubby a voulu rendre hommage

aux grandes figures du Chicago blues en réinterprétant “Hoochie Coochie Man”, un standard du répertoire de Muddy Waters écrit par Willie Dixon, et “Dust My Broom” d’Elmore James, un grand moment de slide guitare, une de ses spécialités. “Tonight I’m Gonna Be The Man”, “I’m The Dog” et “Why You Wanna Make War”, un titre de circonstance dont, en final, la reprise en version française est sympathique, maintiennent la pression à un haut niveau, alors que “Fly Away” ralentit le rythme en finesse.

✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Disques français

Fontanarosa

“Are You There?”

HOWLIN’ BANANA

Les bons groupes de ce type ont une odeur. Ils sentent la fleur blanche et l’herbe fraîche. C’est un rapport d’harmonie, une clarté du jeu, la cohérence absolue des instruments, leur placement, ce qu’en peinture ou en statuaire on appelle le beau modelé. Les bons groupes de ce type ne courent pas les rues car ils créent le sentiment esthétique le plus difficile à atteindre avec une formation à guitares : de la beauté. Fontanarosa, groupe de Lyon, sort son premier album, et il est beau. Pas le beau bizarre ou le beau *culcul*, mais une forme de pureté esthétique qui doit autant aux jeux de Florian Adrien, Gregoire Cagnat et Kevin Lafort qu’à l’écriture de Paul Verwaerde, et sa voix, la voix d’un véritable chanteur comme il en existe depuis que les hommes ont imité les oiseaux.

Le référent est, comme souvent chez Howlin’ Banana, indie rock, mais ce sont ses canons qui explosent dès l’entrée “Way In Out”, impressionnante ascension sans fureur, l’œuvre de cœurs purs. On pense parfois à Kelley Stolz (“OH ID”) en moins brouillon, à la Californie (premier couplet de “Hold On”) et au college band d’avant Nirvana (son solo). Le groupe est solide comme un roc, sa musique limpide comme une source et il a même un titre qui devrait passer sur les radios indies américaines (“All By Myself”). On sait qu’à l’origine de tout cela il y a les Beatles (“Anytime”), comme on sait aussi que ce genre de choses va rarement plus loin que quelques bonnes chroniques et des années de concerts aussi géniaux que confidentiels. C’est déjà ça de pris dans une vie. Mais pour une fois, on aimerait voir Fontanarosa briser le plafond de verre.

✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Alain Bashung

“Live’81”

BARCLAY/ PANTHEON/ UNIVERSAL

Dans la discographie d’Alain Bashung, le premier album live remontait à l’enregistrement fiévreux du Tour 85, mais la publication de cet inédit capté quatre ans plus tôt vient modifier la donne. Le triomphe de son single “Gaby Oh ! Gaby” lui permettait enfin de monter une tournée conséquente, moment qu’il attendait après quinze ans d’essais infructueux. Seuls cinq des treize titres sont issus de son nouvel album (“Pizza”) qui va le catapulter aux avant-postes, et “Vertige De L’Amour”, pas encore adoubé par le public, brille par son absence. L’essentiel du répertoire est donc centré sur le premier essai (“Roulette Russe”), déjà concocté avec Boris Bergman mais passé inaperçu en 1979 et interprété d’une manière nettement plus musclée qu’en studio par le groupe cohérent qu’il forme avec ses quatre musiciens (majoritairement encore à ses côtés en 1985). La coloration d’ensemble est très rock à guitare, avec une influence new wave évidente dans les interventions de claviers et le goût des climats lancinants, par exemple sur “Je Fume Pour Oublier Que Je Bois”, “Rebel” ou “Squeezé” qui étirent sur plus de cinq minutes leurs volutes obsédantes et magnifiées par un sax en apesanteur. Portées par cette voix qui affirme son phrasé si caractéristique avec une vivacité pleine

de fraicheur, les chansons arpentent une voie sans concession entre textes poético-loufoques-surréalistes et rock en état d’urgence. Autant dire que Bashung ne sacrifie pas ses exigences musicales à son nouveau statut de chanteur à tubes, d’ailleurs “Gaby Oh ! Gaby” se présente dans une version éloignée du parti pris disco du studio, sans rien abdiquer de son pouvoir accrocheur, grâce notamment à l’envolée finale qui assène le coup de grâce.

✪✪✪✪

H.M.

Sugar & Tiger

“Cristal Temporel”

NOA MUSIC/ BACO DISTRIBUTION

Quand Didier Wampas créa Sugar & Tiger avec sa compagne, ses deux fils et son bassiste, on croyait qu’il ne s’agissait que d’un passe-temps en marge des activités de son groupe fétiche. Dix ans plus tard, on se rend compte qu’il n’en est rien : les Wampas se font rares alors que cette nouvelle formation multiplie les concerts et les disques. Et la sortie d’un quatrième album délectable prouve que le projet s’inscrit dans la durée. La complainte inaugurale (“Rocking In The Sea”) semble rescapée des sixties avec sa mélodie obsédante, ses paroles à la naïveté assumée et cette voix féminine délicate et désuète aux avant-postes. “La Course Vers Le Soleil” vient corriger cette impression grâce à son rythme frénétique et aux interventions énervées

de Didier aux chœurs : on bascule alors du côté des girls group, et le parti pris garage à grosses guitares devient prépondérant. Comme chez les Wampas, le punk n’est jamais bien loin, surtout quand les rythmes s’emballent et que les interventions vocales du trublion prennent de l’importance et renouent avec son aspect déjanté (“Chagrin En Spirale”, “Insomnie”), mais cette influence se conjugue à une pop qui assume son parti pris harmonieux et la délicatesse de Florence, laquelle n’a rien d’une chanteuse à coffre et joue la carte du contraste vocal par rapport à son compagnon (“Retour Au Paradis”, “C’Est Pas Fini”). Et même quand ce dernier passe au premier plan pour un unique titre (“Mentaliste A La DDE”), il le fait d’une manière musclée mais entourée de chœurs résolument pop qui atténuent sa pugnacité rock, en respectant la tonalité générale et en se fondant dans l’impact des morceaux suivants (“Brise-Lames”, “Perdu La Tête”).

✪✪✪1/2

H.M.

La Maison Tellier

“Atlas”

VERYCORDS

Ce septième album sera-t-il celui de la consécration auquel le quintette normand peut légitimement prétendre, dans le registre pop atmosphérique et francophone, quelque part entre Jean-Louis Murat et Dominique A ? Malgré ses réussites passées, jamais il n’a atteint un tel éclat, une telle évidence, une telle ampleur mélodique, une telle musicalité. L’offensive de charme débute en douceur (“Atlas”), avec ses arpèges de guitare acoustique auxquels répondent des volutes vocales avant que la rythmique et les cuivres confèrent à cette ouverture une ampleur progressive. Et elle se poursuit tout au long des onze morceaux suivants, relayée par les guitares électriques, un banjo et un quatuor à cordes qui permettent des variations sonores, au diapason d’une voix fascinante qui sait souffler le chaud et le froid et transmettre la teneur poétique de textes singulièrement évocateurs : *“Les fantômes de ce passé/ Semblent toujours hanter/ Nos escarpes et nos cimes/ Nos gouffres les plus intimes”*. Quelques titres imposent leur réussite flagrante : “Kim Jong X” pour sa beauté convulsive, “Chambre Avec Vue” pour son romantisme séducteur, “Un Beau Salaud” pour son aspect de ballade transgressive, “Facile A Dire” pour son énergie ludique,

“Lettre A M.” pour son exubérance nostalgique. Mais ils s’inscrivent dans un ensemble cohérent, porté par un souffle et une délicatesse irrésistibles, et témoignent autant de la force des compositions d’Helmut et Raoul Tellier que de l’élaboration d’une esthétique sonore et musicale que le réalisateur Pascal Mondaz (déjà maître d’œuvre du précédent essai) a su particulièrement bien capter, pour mettre en valeur le lyrisme cuivré et la charge émotionnelle des climats.

✪✪✪✪

H.M.

DER

“Supersound”

BISOUS RECORDS/ BEAST RECORDS

Au cœur de nos campagnes ou cachées dans nos provinces, tapies à l’ombre des baguettes de pain et des clochers, certaines personnes ont vu la grâce leur tomber dessus, comme si les fées s’étaient délestées d’un peu de leur poudre avant d’atteindre Detroit, Londres ou New York. Et voilà comment le talent est tombé par hasard sur Olivier Lambin qui est devenu, à son corps défendant, une rock star au pays des corons. *Natural Born Killer*, le type a le truc, mais véritablement le truc, qu’il a *“appris seul”* au point que, pour son album précédent, “The Nightwrawler”, Libération écrivait : “*Même Nick Cave aurait des difficultés à rivaliser*”. Le problème d’Olivier Lambin/ RED/ DER est qu’il n’y a pas de rivalité : son lieu de naissance, son appartenance

générationnelle, tout le hasard de la naissance fait qu’il n’a jamais eu la chance de boxer dans la même catégorie qu’un Nick Cave ou un Iggy Pop auxquels il s’attaque frontalement dans ce nouvel album “Supersound”. Du rock’n’roll, du punk, un truc cool qui fait mâcher des chewing-gums et faire du hula-hoop aux hanches pendant que lui cabotine sur les batteries impeccables de Neman (de Zombie Zombie) et de DDDXie (The Shoes). Il y a tellement de charisme, de morgue dans la voix de ce type que ça en devient embarrassant. Si Iggy livrait encore des chansons — texte compris — comme “Normal” ou “Auto Mo-Down” ou “Bollocks Boy”, on le saluerait bien bas dans ces pages. Mais voici : Olivier Lambin a reçu sa poudre de fée à Lille, il n’a pas eu la même carrière, et ne peut bénéficier des mêmes conditions d’enregistrement — si le disque ne sonne pas mal, il ne sonne pas bien non plus —, ce qui ne nous empêchera pas, donc, de le saluer bien bas dans ces pages.

✪✪✪1/2

THOMAS E. FLORIN

Sylvia Hansel

“Moselle Hillbillie”

ACOUSTIC KITTY/ KURONEKO

Il y a quelque temps, une énorme campagne d’affichage vantait les mérites de Metz-ville ou de ses alentours assez croquignolets comme, par exemple, la vallée de la Fensch, cet ex-cœur d’acier de la sidérurgie lorraine aux patelins se terminant par “ange” jadis célébré par un autre fils d’ouvriers, stéphanois celui-là… C’est avec un genre assez éloigné de celui de Bernard Lavilliers que Sylvia Hansel — amoureuse invétérée des paysages industriels qu’elle ne chante pas mais photographie — enregistre quasiment toute seule des disques, lorsqu’elle ne sort pas un livre ou anime un podcast dans lequel elle dissèque chaque semaine certaines chansons devenues, au fil de sa vie, des obsessions. En grande admiratrice des sœurs Deal, de Mark Olivier Everett ou de Courtney Barnett, celles de Sylvia portent sur les rapports adolescents compliqués, la gueule de bois au matin, la nullité des repas de famille, les blondes pétasses du Truskel et les amours déliquescentes ; vignettes qui seraient sinistres chez d’autres, si n’était ce talent instinctif pour les mélodies comme elle l’a déjà prouvé lors de ses précédents enregistrements, dont “Moselle Hillbillie” (les fans des Kinks auront saisi le jeu de mots) est la suite logique. Sylvia est exigeante : pour cet

enregistrement, elle a choisi la simplicité de Garageband, conchiant les Pro Tools et autres machines à gaz qui invitent à la tricherie. Car, oui, elle enregistre comme elle écrit, écrit comme elle parle et n’a nul besoin d’artefact pour raconter ce qu’elle a sur le cœur. Qu’elle empoigne une douze-cordes, un banjo, son Epiphone Sheraton, son stylo ou une pinte de bière, elle reste la même. Toujours entière, toujours sincère.

✪✪✪✪

SAMUEL RAMON

Rééditions du mois

Nico

"DRAMA OF EXILE"

Modern Harmonic (Import Gibert Joseph)

Quelle histoire : elle est digne de "L.A.M.F." des Heartbreakers. Après son cinquième album, "The End", sorti en 1974, silence radio chez Nico qui habite à Paris et s'enfonce dans l'héroïne avec son amant du moment, le réalisateur Philippe Garrel, qui l'a fait jouer dans plusieurs de ses films expérimentaux. Les deux se défoncent, vivent dans la pauvreté extrême, s'éclairent à la bougie, on raconte qu'il y avait des pigeons dans l'appartement. Il s'était déjà écoulé quatre ans entre la sortie de "Desertshore" et celle de "The End…". Après l'un de ses rares concerts, elle rencontre le patron d'un micro label, Aura Records (elle a évidemment été virée de chez Island) et lui dit qu'elle aimerait enregistrer à nouveau : l'argent manque pour se procurer la dope. Aaron Sixx — c'est son nom —, lui conseille de le contacter lorsqu'elle sera à Londres. Arrivée à la capitale anglaise avec le bassiste corse Philippe Quilichini et sa compagne Nadette Duget, qui prétend devenir sa manageuse mais sert surtout à trouver de l'héroïne, Nico se sent d'attaque. Sept nouvelles chansons et deux reprises sont prêtes sous forme de démos. L'enregistrement débute au printemps 1981. Avec un génial multi-instrumentiste, le Franco-Iranien Mahamad Adi, qui joue du bouzouki, de la guitare et d'autres instruments orientaux, le batteur Steve Cordona, le saxophoniste de Ian Dury, Davey Payne et le clavier de Bowie, Andy Clark, qui a participé à "Scary Monsters (And Super Creeps)", chef-d'œuvre qu'il faudra réévaluer un jour. Il y aura des embrouilles avec le label Aura, des histoires d'argent trop ennuyeuses pour être détaillées ici, et la clique de Nico réenregistrera intégralement l'album pour le petit label Invisible Records, qui portait bien son nom. Les deux versions sortiront plus tard avec des pochettes différentes, pour ajouter à la confusion, et très mal rééditées en CD. C'est la première qui est la meilleure. Une sorte de post-punk flippant sur lequel Adi fait des merveilles, comme un Robert Fripp du Moyen-Orient. On peut y entendre de vagues influences de "Lodger", de "Scary Monsters", voire de Talking Heads, mais il est fort possible qu'il ne s'agisse que de coïncidences : personne ne sait si Nico écoutait encore des disques à l'époque. Les deux reprises, "Waiting For The Man" et "Heroes", sont parfaites, rabotées à l'extrême et portées par le fort accent allemand de la diva hippie gothique. L'album est baptisé "Drama Of Exile" car, a dit Nico : *"Ma vie est un drame de l'exil. J'ai disparu de moi-même. Je suis devenue étrangère à moi-même."*

"Ma vie est un drame de l'exil. J'ai disparu de moi-même. Je suis devenue étrangère à moi-même"

Unique album de sa carrière à ne pas avoir été produit par John Cale, "Drama Of Exile" compte parmi ses grandes réussites. Après les cathédrales effrayantes de "The Marble Index" et "Desertshore", après la production soignée de "The End…", cet avant-dernier album, plus minimaliste mais très différent de ce qu'elle a fait auparavant (on pourrait dire "plus rock", mais ce serait réducteur) a réveillé la sorcière. A l'époque, beaucoup de groupes post-punk l'idolâtraient. Ainsi s'est-elle retrouvée à tourner, entre autres, en première partie des Banshees. Le public l'insultait et lui envoyait des canettes pleines au visage. Siouxsie et Severin étaient mortifiés. Elle restait impassible, attendant son cachet pour aller s'acheter sa drogue de prédilection. Le disque reste une merveille. Qui n'a pas le cœur qui éclate en écoutant "Sixty Forty" *("Will there be another time, another year, another wish to say ?")* et ses cloches macabres est soit sourd soit déjà mort. Le reste est tout aussi remuant ("Orly Flight", "Genghis Khan", "Purple Lips", "The Sphinx") et enfin réédité comme il faut — hélas en série limitée — par le label Modern Harmonic, qui propose un beau livret et des mix alternatifs, sans intérêt, mais qu'importe : ce diamant noir du début des années quatre-vingt peut encore malmener les esprits et sonne désormais comme il se doit. Attention : comme toute l'œuvre de Nico, "Drama Of Exile" est un album à écouter avec précaution.

NICOLAS UNGEMUTH

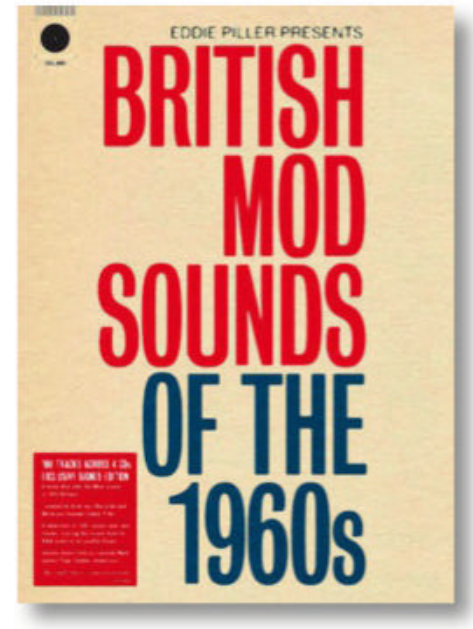
Certains des plus beaux sons de Telecaster

Keith Richards
"MAIN OFFENDER DELUXE EDITION"
BMG/ Sony Music

En 1988, le guitariste des Stones sortait son premier album solo, pour réagir à ceux de Jagger. Pour lui, qu'un Stone sorte un album solo était un sacrilège (d'autant qu'en tournée, Jagger reprenait des morceaux de son groupe avec, carrément, Joe Satriani à la guitare). Mais comme Mick semblait incapable de s'arrêter, Keith a sorti le sien. Le truc faisait fantasmer tout le monde, le résultat fut très mauvais, à peine moins pire que ceux de son chanteur. Quatre ans plus tard, il remettait le couvert. Cette fois-ci, ce n'était plus pour se venger, mais pour se faire plaisir. "Main Offender", heureuse surprise, était nettement plus convaincant que son minable prédécesseur. Un jour, équipé de la cassette envoyée par la maison de disques avant la sortie de l'album, on le faisait écouter à Patrick Mathé, patron de New Rose, dans une voiture quittant Austin pour gagner San Antonio. Mathé, en mâchonnant son cigare, écoutait sans rien dire, puis, au bout d'un moment, lâchait : *"C'est bien gentil, mais où sont les chansons ?".* Il n'avait pas totalement tort, mais exagérait un peu. Il y en a, et des bonnes, coécrites avec les X-Pensive Winos (Charley Drayton, Waddy Wachtel, Steve Jordan) : "Eileen", "Yap Yap", "Demons", "Hate It When You Leave", "Runnin' Too Deep", et l'inévitable reggae, plutôt pas mal quoique trop long, "Words Of Wonder". Mais ce qui est intéressant dans "Main Offender", c'est de voir comment, sans les Rolling Stones, Richards conçoit la musique, et va plus loin encore que lorsqu'il doit se mettre d'accord avec Jagger. Sa science de l'épure est fascinante. Comme un Miles Davis rock, il sculpte le silence, envoie des riffs minimalistes avec certains des plus beaux sons de Telecaster qu'on n'ait jamais entendus. Le groupe est bon, et sur scène, assurait vraiment (souvenirs d'une prestation au Zénith de Paris brillante, contre toute attente). La réédition Deluxe propose l'album plus un concert à Londres avec les Winos qui vaut plus que le détour : entendre "Gimme Shelter" chanté par Keith Richards est une expérience intéressante. L'édition Super Deluxe est un délire pour fanatiques avec l'album et le concert en trois vinyles, et le même contenu sur deux CD, plus l'incontournable booklet. Keith a depuis sorti un troisième album solo — alors que Jagger semble avoir jeté l'éponge — assez correct. On ne sait s'il remettra cela, mais il est peu probable qu'il retrouve le niveau de "Main Offender", qui fit le bonheur des fans à sa sortie il y a trente ans.

Eddie Piller Presents
"BRITISH MOD SOUNDS OF THE 1960'S"
Edsel (Import Gibert Joseph)

Encore une anthologie de modxploitation ? Oui, mais une bonne. Depuis "The In Crowd (The Ultimate Mod Collection From The Original Style Movement 1958-1967)", gros coffret paru en 2001, surfant sur la britpop en fin de vie, on n'avait rien vu d'aussi bien fait. "The In Crowd" réunissait les plus grands du ska, de la soul, ainsi que les groupes anglais de l'époque, le tout compilé de manière parfaite par Phil Smee et Del Bartle. C'était, en quatre CD, le résumé parfait de ce qu'écoutaient les mods de l'époque. Aujourd'hui, Eddie Piller, figure importante du revival de la fin des seventies, publie son propre coffret. Il n'a pas obtenu les droits pour inclure les Supremes ou les Who, mais ce n'est pas plus mal, car il n'y aurait aucun intérêt à dupliquer ce qui est déjà sorti il y a vingt ans. Piller se concentre sur la scène anglaise et zappe donc toute la musique noire, blues, R&B, ska, soul,



Les Ramones en ont fait les frais...

vénérée par les modernists. L'originalité de son projet est donc de se concentrer sur la production britannique et, au milieu de raretés géniales, il a tout de même pu assembler quelques poids lourds : The High Numbers, Les Fleur de Lys, Yardbirds, PP Arnold ("(If You Think) You're Groovy", où elle est accompagnée par les Small Faces), Rod Stewart (en solo ou avec PP Arnold le temps de l'impérissable "Come Home Baby" produit par Mick Jagger pour Immediate), David Bowie (grandiose "Can't Help Thinking About Me"), Timebox, Alan Bown Set, Manfred Mann, les Birds, Madeline Bell, John Mayall ("Crawling Up A Hill"), The Eyes, les Kinks, The Attack, Jimmy Winston (premier clavier des Small Faces), les Creation, les Action, les Sorrows, Sharon Tandy, etc. L'intelligence est d'avoir ouvert le spectre et de proposer des trucs géniaux qui feraient hurler les puristes, car la scène mod d'aujourd'hui est devenue plus puriste que jamais : il y a Tom Jones, Dusty Springfield, Love Affair ("Everlasting Love", imparable), Simon Dupree & The Big Sound ou les Move. Les dingues de la musique britannique de l'époque ont probablement déjà tout cela (encore que…) éparpillé sur plusieurs disques ou compilations, mais ceux qui veulent aller plus loin que tous les classiques de "The In Crowd" peuvent se précipiter sur ce joli coffret dont le livret reproduit plusieurs photos du livre culte de Richard Barnes, "Mods".

Spirit

"TWELVE DREAMS OF DR. SARDONICUS – DELUXE EDITION"

Esoteric/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Pour ceux qui ne connaissent pas, il s'agit de l'un des plus grands chefs-d'œuvre du rock américain. Spirit était un groupe californien étonnant, incapable de sonner comme les concurrents de son temps (Grateful Dead, Jefferson Airplane, Doors, Love, etc.). Les musiciens, et en particulier Randy California, avaient une vision. C'étaient d'authentiques inventeurs. Cet album a requis cinq mois en studio, une rareté pour l'époque. Le groupe, aidé du magicien David Briggs, a accumulé des couches de sons, un travail d'une sophistication extrême. California a eu la grande intelligence, l'immense bon goût, de ne jamais déployer sa virtuosité pour, au contraire, signer des parties de guitares mouvantes, apparaissant puis s'effaçant. Ses solos ne sont jamais interminables, mais systématiquement passionnants. Enfin, il y a les compositions : "Prelude-Nothin' To Hide", "Animal Zoo", "Mr.Skin" et la merveille des merveilles, "Nature's Way" (joliment reprise des décennies plus tard par Victoria Williams). En 1970, donc, Spirit sortait déjà son quatrième album, les précédents étant déjà très impressionnants. On peut dire que ces gens étaient inspirés. Cette réédition éradique brutalement toutes les autres. Mick Skidmore, grand fan du groupe, a tout remasterisé sans rien compresser, travaillant manuellement et minutieusement pour accroître toutes les finesses de l'enregistrement initial. On n'a jamais entendu ce classique sonner de pareille manière. Skidmore a aussi récupéré quatre inédits et un live stupéfiant capté en mai 1970 au Fillmore West. "Twelve Dreams Of Dr. Sardonicus" était impossible à recréer sur scène, mais le groupe mélange son nouveau répertoire avec d'anciens morceaux. L'ensemble est un rêve pour les fans.

Jon Savage

"JON SAVAGE'S 1977-1979 (SYMBOLS CLASHING EVERYWHERE)"

Ace (Import Gibert Joseph)

L'auteur du plus grand livre sur la scène punk anglaise ("England's Dreaming", pour l'américaine, il s'agit de lire "Please Kill Me") compile des chansons parues durant les trois années magiques qu'ont été 1977, 1978, 1979 (1980 n'était pas mal non plus, ce sera pour une autre fois). Non pas celles qu'il estime avoir été les meilleures, mais celles qu'il écoutait en boucle lorsqu'il était jeune journaliste chez Sounds, l'un des hebdomadaires britanniques qui a le plus suivi le mouvement punk et ce qui en a découlé. Ses goûts étaient éclectiques, et c'est tant mieux. Il y a les Boys, les Damned, Generation X (pour une première version de "Day By Day" qui montre le grand talent de Martin Rushent lorsqu'il reprendra les choses en main au moment de l'enregistrement du premier album), une première version du fantastique "52 Girls" des B-52's (celle du single à la pochette en papier), Suicide, 999, Devo, les Cramps, mais aussi le Monochrome Set, Giorgio Moroder, notre Sheila (avec B Devotion), Brian Eno (période "Before And After Science"), le monstrueux "Moving Away From The Pulsebeat" des Buzzcocks, Subway Sect, Prince Far I, les Adverts, etc. Dans son livret, Savage souligne un point intéressant : en Angleterre, les punks et autres ont souvent connu de grands succès via des singles qui passaient régulièrement à la radio, voire à la télé, alors qu'aux Etats-Unis, mis à part Blondie largement après les débuts du groupe, personne n'avait droit à cet honneur : inutile, donc, de sortir des singles. Les Ramones en ont fait les frais… Dieu sait pourtant que certains de leurs morceaux étaient tubesques.

Donovan

“SUNSHINE SUPERMAN ”

The State51 Conspiracy (Import Gibert Joseph)

C’est le début de la mue pour Donovan Leitch, qui n’a pas traîné lorsqu’il s’agissait de se renouveler. Après des débuts strictement folk, dès son troisième album, il se réinvente. L’amour pour son genre musical de prédilection est encore présent (“Bert’s Blues”, hommage à Bert Jansch), mais la production de Mickie Most, fan de pop, change tout. Le plus impressionnant est de voir le compositeur se pencher gentiment sur le psychédélisme dès 1966. Les influences indiennes sont évidentes (sitar, percussions), les compositions plus accrocheuses (“Sunshine Superman” ou “Season Of The Witch”), et d’autres, d’une délicatesse infinie qui ne devraient pas être négligées. On n’oubliera jamais “Ferris Wheel” et surtout le magnifique “Celeste”, pure rêverie sixties fragile comme du cristal. Ailleurs, il rend hommage à Cass Elliott (“The Fat Angel”) et aux Etats-Unis en général (“The Trip”), sans rien perdre de son identité tellement britannique. Tout cela sème les graines qui germeront plus tard avec “Hurdy Gurdy Man” et “Barabajagal”. Un peu oublié aujourd’hui, Donovan a pourtant été l’un des meilleurs de sa génération.

Nancy Sinatra

“START WALKIN’ 1965-1976”

Light In The Attic (Import Gibert Joseph)

On a souvent parlé de la fille Sinatra dans ces pages. C’est normal, Miss Nancy avait du talent et, surtout, s’est retrouvée couverte de grandes compositions écrites et produites par les autres. Des compilations alignant ses splendeurs, il y en a eu des dizaines. Aucune ne vaut celle-ci. Pourquoi ? Parce que c’est l’une des Rolls des rééditions, le label Light In The Attic, qui s’y est attelé. Le son est tout simplement hallucinant. Pour ceux qui n’ont pas les moyens de se procurer ses albums plus les deux réalisés avec Lee Hazlewood, voici le meilleur moyen de découvrir le meilleur du meilleur : “Some Velvet Morning”, “Lady Bird”, “Arkansas Coal (Suite)”, “Down From Dover”, “You Only Live Twice”, “Summer Wine”… Toutes ces beautés sont sublimées par Light In The Attic, à tel point qu’on a presque l’impression de les entendre vraiment pour la première fois. ❑

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

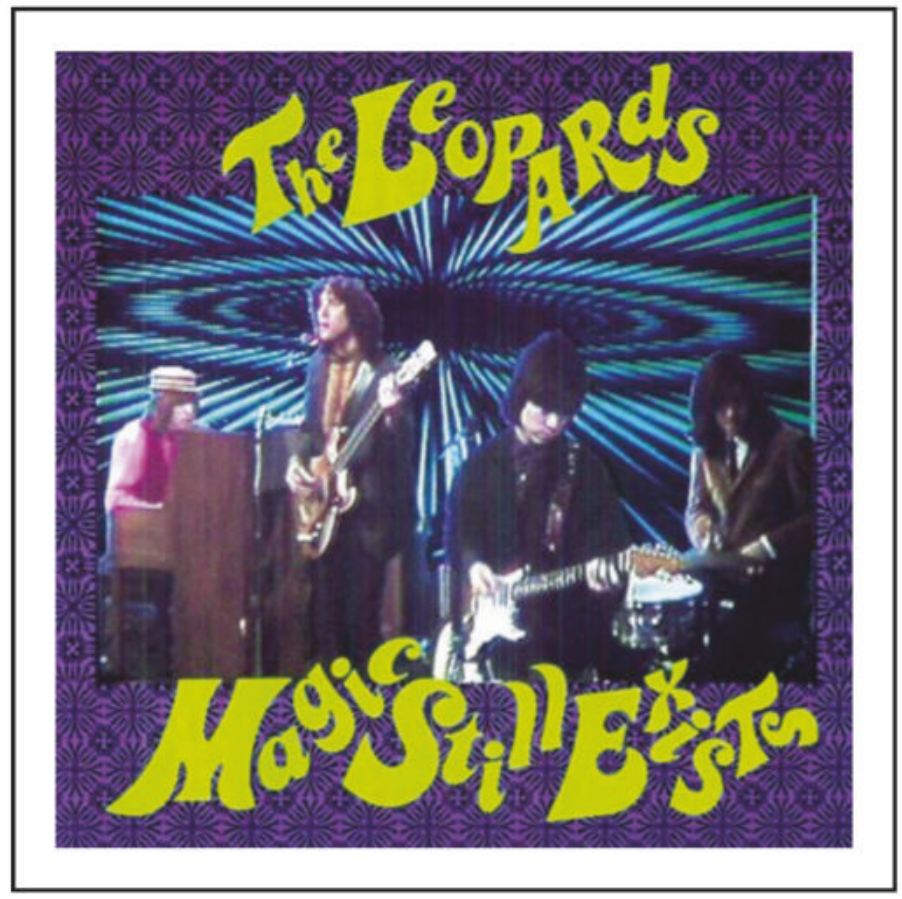
Une renaissance pour Ray Davies, un retour de flamme inespéré

The Leopards

"MAGIC STILL EXISTS"

Voxx Records

SUITE AU FOUR DE "SCHOOLBOYS IN DISGRACE", RAY DAVIES PÈTE UN CÂBLE. Personne ne veut de ses comédies musicales ? Mi-aigri mi-farceur, il décide d'aller directement rivaliser avec les mastodontes les plus populaires du moment, style Aerosmith. Résultat, le lourdingue "Sleepwalker". Ces pachydermes d'Américains adorent : de nouveau, après une interminable traversée du désert, les Kinks cartonnent. Ils continueront donc de se caler sur Cheap Trick, puisque c'est ce que le marché réclame. Ray ne se résout pourtant pas à abandonner ce qui l'habite : la composition de magnifiques vignettes surannées. Il élabore alors un stratagème. Le nom Kinks servant désormais à délivrer du arena rock bien bourrin, il lui faut un changement d'identité pour ses créations plus pop et fragiles. Se planquer pour composer incognito, trouver un endroit où personne n'a entendu "Mister Pleasant" ou "The Way Love Used To Be". Il pose son doigt sur une mappemonde. Ce sera Kansas City. Une ville du Missouri, en plein centre des USA. Burt Bacharach est né là-bas, avant de détaler en quatrième vitesse. Personne ici ne le reconnaîtra. Surtout s'il se camoufle derrière un groupe au nom passe-partout. Pourquoi pas The Leopards, puisque sa choriste portait du léopard sur l'incompris "Preservation Act 2" ? L'Anglais flanque foulards et paires de boots dans sa valise et le voilà débarquant à Kansas City. Il traîne sur la 12e Rue, l'équivalent de la 42e new-yorkaise, s'enfile quelques bourbons au Reno Club et à l'Orchid Room, y recrute des musiciens, et le voilà testant avec eux sur la scène du Knuckleheads Saloon ses nouvelles compositions. Onze sont enregistrées, regroupées sous un titre qui coule de source : "Kansas City Slickers" — en argot, "slicker" signifie aussi "combinard". C'est une renaissance pour Ray Davies, un retour de flamme inespéré. Sur une compilation sixties, coincés entre "David Watts" et "Dead End Street", les sublimes "It Must Be Love", "Bugle Boy" et "Dancing In The Snow" ne feraient pas tache. Ray envoie cet album, signé The Leopards, au gros label des Kinks, Arista. Il attend. Rien. Ces raclures du business ne prennent même pas la peine de répondre. Davies casse sa tirelire et sort l'affaire en autoproduction. La Terre n'en veut pas ? Le disque est édité sur Moon Records, à mille exemplaires, en attendant un plus gros retirage. Qui n'aura pas lieu : "Kansas City Slickers" a beau être une merveille, tout le monde s'en tape — en premier lieu, les acheteurs de "Sleepwalker". Totalement désabusé, Ray décide d'oublier ce miraculeux épisode. Il ne révélera jamais le pot aux roses, rentrant à Londres enregistrer avec son frère Dave l'horrible "Misfits". S'il doit repasser à Kansas City, c'est pour s'y produire avec les Kinks, dans le stade de la ville. Tel un zombie, résigné, Davies le ressasse dans sa tête : "Give The People What They Want". Il lui faut toucher le fond pour repartir. En 1986, le minable "Think Visual" provoque un sursaut. Trop, c'est trop. Sans réfléchir, sans même prendre de foulards, il monte dans le premier avion pour la terre promise, Kansas City. Le voilà reformant The Leopards — les vrais Kinks, ce sont eux. Dix ans après le premier album, il enregistre "Magic Still Exists". Pourquoi un titre si godiche ? Parce que c'est la réalité : la magie de nouveau opère. Des chansons aussi fantastiques que "Psychedelic Boy", "Chief Red Scar's World Famous Herbal Cure Show", "Maggie Lane" ou "Back On The Track", les Kinks n'en avaient pas composé depuis plus de douze ans. Et cette fois, un label est preneur — Voxx Records, fondé par Greg Shaw, signataire des Barracudas, spécialisé dans le revival garage. Rodney Bingenheimer se met à matraquer "Psychedelic Boy" sur les ondes de KROQ. En vain : l'album reste ultra-confidentiel. Marre de donner de la confiture aux cochons, en plus pas intéressés : Davies laisse tomber, sabordant définitivement The Leopards. Fin de la prodigieuse parenthèse féline.



Post-scriptum. Ah non. Après fact-checking, Ray Davies, aussi incroyable que cela puisse paraître, n'a rien à voir avec The Leopards. Il s'agit réellement d'un groupe de Kansas City, emmené par un surdoué nommé Dennis Pash. Comme les Beatles ont engendré Badfinger, les Rutles et The Dukes Of Stratosphear, les Kinks ont eu The Leopards. Pash, un rêveur vivotant dans une cabane, s'est tenu éloigné de l'industrie musicale après "Magic Still Exists", gagnant sa croûte en jouant avec ses copains du ragtime sur un bateau à aubes du fleuve local. Une sorte de Pierre Ménard, l'écrivain inventé par Jorge Luis Borges : Ménard, dans les années 1930, avait décidé de réécrire à l'identique "Don Quichotte", pour un résultat, selon Borges, supérieur à l'original. Incontestablement, les meilleurs albums des Kinks de l'après 1975, ce sont les deux enregistrés par Pash et ses Leopards. ★

Première parution : 1987

rock&folk radio

PRÉSENTE

rock & folk radio

LE TREMPLIN

PARIS | LE SUPERSONIC | **LE 17 MARS 2022**

MARSEILLE | LE MAKEDA | **LE 29 AVRIL 2022**

LYON | ROCK'N'EAT | **LE 6 MAI 2022**

LILLE | GARE SAINT SAUVEUR | **LE 19 MAI 2022**

NANTES | LA SCÈNE MICHELET | **LE 10 JUIN 2022**

LA FINALE AURA LIEU

LE 2 JUILLET À PETIT BAIN - **PARIS**

rock&folk rocknfolk.com rock & folk radio Gibson

Privilégier la langue française

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Photo Bruno Berbessou

Rééditions

Keith Richards
"Main Offender"
Mindless/ BMG

Il y a trente ans sortait "Main Offender", deuxième album solo de Keith Richards. Le contexte était alors moins tendu que pour son prédécesseur "Talk Is Cheap", publié en 1988 au plus fort de la brouille qui l'opposait à Mick Jagger, et que les fans des Rolling Stones ne savaient pas trop comment aborder (l'aimer trop et encourager Keith signifiait prendre parti pour lui et encourager la séparation du groupe). Les relations étaient assainies en 1992 après la réconciliation tant attendue de "Steel Wheels" (1989), et l'ambiance décontractée de "Main Offender" en témoigne. Que dire de l'album en lui-même ? La question des Rolling Stones est toujours épineuse, et certains fans assez obtus pour révérer leurs pires errances. S'il n'est pas question de chef-d'œuvre ici, disons seulement que, dans le contexte du groupe à l'époque, ce "Main Offender" a permis à Keith de montrer à tout le monde que l'aura sulfureuse des Rolling Stones émanait surtout de lui, avec des titres aux guitares agressives ("999") et sa patte immédiatement reconnaissable ("Eileen"). A l'heure où Mick Jagger se trémoussait sur le funk de "Sweet Thing", Keith Richards s'affirmait ici comme le gardien du temple et la caution rock du groupe.

Cat Stevens
"Harold And Maude"
UMC

Parmi le flot de rééditions récentes d'albums de Cat Stevens ("Tea For The Tillerman" et "Mona Bone Jakon", stars des bacs à soldes qui ont récemment été rééditées avec faste), il se murmure que "Harold And Maude" est le meilleur album de celui qui se fait aujourd'hui appeler Yusuf. La raison ? "Harold And Maude" est la bande originale du film du même nom, classique du cinéma américain des années soixante-dix où les chansons de Stevens donnent un contrepoint lumineux à une comédie à l'humour noir. Les chansons composées pour le film sont superbes ("Don't Be Shy", "If You Want To Sing Out, Sing Out") et sont accompagnées ici de certains des meilleurs morceaux de "Tea For The Tillerman" ("I Think I See The Light"). Pour diverses raisons de droits, les originaux ont longtemps été difficiles à trouver. Cette réédition magnifique présente de façon exhaustive toutes les chansons présentes dans le film, entrecoupées d'extraits de dialogues façon Tarantino, le tout étant accompagné d'un joli livret de vingt-six pages.

Brigitte Fontaine & Areski
"Théâtre Musical 2"
Monster Melodies/ INA

Ô joie ! La deuxième partie du concert de Brigitte Fontaine et Areski capté le 21 mai 1973, au studio 102 de la Maison de la Radio arrive sur un magnifique vinyle transparent. La performance, diffusée à la radio et inédite depuis 1973, est un magnifique exemple de ce que pouvait produire le duo à l'époque : un mélange de phases théâtrales, de chansons engagées et d'humour non-sensique. La performance peut dérouter (le disque débute par "Petit Papa Noël", suivi d'un sketch humoristique dans lequel le groupe reprend des refrains de variété), mais la légèreté poétique de l'ensemble rend le duo attachant, et encore plus profond quand il met sa fausse naïveté de côté pour interpréter des chansons sublimes essentiellement tirées de l'album "L'Incendie" ("Le Six Septembre", "Il Pleut Sur La Gare"). Un document magnifique.

Goldfrapp
"Felt Mountain"
BMG

En l'an 2000, après avoir fait entendre sa voix sur des albums de son ami Tricky et de Add N to (X),

Alison Goldfrapp publiait avec le compositeur Will Gregory le premier album de leur projet commun Goldfrapp. Très en phase avec son époque où le trip-hop et les chansons angoissées avaient le vent en poupe (la fameuse déprime de fin de siècle), le premier album de Goldfrapp est un disque aérien et introspectif, très éloigné des extravagances disco qui les rendront populaires des années plus tard (la classe de “Lovely Head”, le chant murmuré de “Paper Head”, la pop électronique d’ “Utopia”). Dans ces moments d’anxiété pré-apocalyptique, “Felt Mountain” trouve une résonance étonnante aujourd’hui.

Patrick Dorobisz
“Experimental Guitar 1973”
Vapeur Mauve

Explorateurs de l’underground français des années soixante-dix, les passionnés du label Vapeur Mauve ont mis la main sur une œuvre étonnante. En 1973, le guitariste Patrick Dorobisz avait un projet avant-gardiste en compagnie du pianiste Michel Dutouquet, fait de boucles hypnotiques sous influence Terry Riley. Trop en avance sur son temps ? Le public n’était peut-être pas encore prêt pour l’ambient, et le groupe a vite tourné la page. Mais en 2022, cette partition de guitare de Patrick Dorobisz (l’enregistrement du piano de Dutouquet a malheureusement disparu) est une belle découverte que les amateurs de guitares expérimentales et d’ambiances stratosphériques devraient apprécier.

Nouveautés

Mighty Tsar
“Just A Bagatelle”
Buzz-Buzz

Troisième album pour les Rémois de Mighty Tsar qui perpétuent sur ce “Just A Bagatelle” leur savant mélange de country et de rock’n’roll, avec toujours la même approche rétro (contrebasse, washboard et banjo sont notamment au programme). Le groupe propose quelques reprises formidables (comme ce “Dis-Le Là, Dis-Le Moi”, adaptation de “Tell Me Now So I’ll Know” des Kinks, dans une version qui se rapproche de celle de Holly Golightly) et réjouit sur les onze titres de cet album dynamique (comment ne pas se trémousser sur la surf music de “Paris Brûle” ?).

45 tours

Palo Alto feat. Richard Pinhas
“The Tears Of Nietzsche”
Sub Rosa

L’an dernier, Palo Alto avait publié sur un double vinyle quatre longues pièces instrumentales inspirées de Gilles Deleuze et de Soft Machine pour un disque trippant empli de stridences psychédéliques. Pour fêter le premier anniversaire de cette belle publication, Palo Alto publie une version courte de la magnifique “The Tears Of Nietzsche” sur laquelle Richard Pinhas propose des envolées guitaristiques noisy, ainsi qu’une face B inédite (“Vecteur D’Abolition”, mise en musique d’un enregistrement de Deleuze).

Kacimi
“A L’Heure Du Thé”
Le Pop Club

En préambule à un nouvel album solo, Alex Kacimi (qu’on connaît pour ses Rebels Of Tijuana et son label Le Pop Club) se lance dans une série de 45-tours avec des invités. Sur “A L’Heure Du Thé”, c’est la chanteuse Audrey K qui vient poser sa voix soul. Une belle mise en bouche pour l’album à venir qui confirme la pertinence du choix de Kacimi de privilégier la langue française.

Kevin Morby/ Kevin Coyne
“I Hear You Calling”
Dead Oceans

Alors que vient de sortir récemment le superbe premier volume d’une anthologie de raretés du folksinger américain Bill Fay (intitulée “Still Some Light, Part 1: 1970-1971”), le label Dead Oceans publie une série de 45-tours sur lesquels des artistes reprennent leur titre préféré de l’artiste en face A, accompagné de l’original en face B. C’est ainsi que Kevin Morby reprend ici le morceau “I Hear You Calling”, connu et apprécié de ses fans car il avait l’habitude de l’interpréter sur scène au début de sa carrière et de le muer en “Parade”, un de ses titres les plus poignants. Dans la même excellente série, Steve Gunn reprend “Dust Filled Room” et Julia Jacklin s’attaque à “Just To Be A Part”. ❑

Discographisme_54

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Parklife"

Blur

Première parution : 1994

Dominé par le grunge US, le rock anglais a perdu de sa superbe en cette amorce des années 1990. Aussi, la presse britannique est-elle prête à s'emballer pour n'importe quel groupe qui osera réactiver la flamme de la parenthèse enchantée du Swinging London ou du glam, comme l'a laissé espérer Suede. Mais dès son deuxième album, la sensation des Brit Awards 1991 renonce à incarner l'ambition nationaliste espérée par les médias. Reste désormais à trouver des groupes capables de tenir la dragée haute à la testostérone américaine tout en restaurant l'héritage sonore des sixties auquel le Royaume-Uni s'accroche comme un nageur fatigué à sa bouée.
Porté par Damon Albarn, aussi ambitieux qu'arrogant, Blur a la volonté de s'inscrire dans ce désir inconscient. La pochette de son premier album propose un recadrage d'une photographie de Charles Hewitt datant des années cinquante publiée dans le magazine de photojournalisme anglais Picture Post.
La référence est presque trop subtile pour être comprise, d'autant que l'album passe inaperçu. L'échec pousse le groupe à effectuer une tournée aussi désespérante que misérable aux USA, mais elle a au moins une vertu : permettre à Albarn d'écouter en boucle les Kinks et d'autres bijoux de pop baroque pour ne pas succomber à la déprime.
De cette mélancolie surgissent l'illumination et la volonté de se réinventer musicalement. Ce changement de cap flirte avec la déclaration politique puisque l'album suivant est censé se nommer "Britain Versus America" ; mais la fine causticité d'Albarn l'emporte et "Modern Life Is Rubish" sort en mai 1993.
La pochette propose une peinture de Paul Gribble d'une locomotive à vapeur anglaise, la 4468 Mallard, qui, en 1938, avait battu le record mondial de vitesse. On imagine très bien que sa reproduction aurait pu être suspendue dans le salon de toute classe moyenne comme l'étendard de l'orgueil industriel national. "*Le titre de l'album, un slogan d'un groupe anarchiste graphité sur un mur de Bayswater Road, serait aussi puissant que 'Anarchy In The UK' des Sex Pistols*", déclare Damon Albarn, devenu définitivement maître de la formule marketing.
L'album est suffisamment salué par la critique pour mettre en orbite le groupe et alimenter l'ambition du chanteur. Le prochain album sera le bon, à l'image du single avant-coureur, "Girls And Boys" qui se place dans le Top 5 des charts dès sa sortie en mars 1994. C'est clair, Albarn a bossé sa formule musicale. Désormais, la dernière pierre à l'édifice, la pochette, devient, avec le titre, cruciale !

"London" est la première proposition. C'est simple, direct et annonce la couleur d'un groupe qui revendique son identité, avec, peut-être, un manque de nuance. Néanmoins, Stylorouge, l'atelier graphique déjà responsable des deux premiers opus, dépêche trois photographes qui mitraillent la capitale durant un week-end. Le résultat est peu emballant, le *high concept* a quelques difficultés à émerger, d'autant que le titre pourrait être "Soft Porn". Désappointement et solitude créative. Puis, Albarn écrit "Parklife" et décide que ce sera le titre de l'album. Si la chanson raconte les journées d'un chômeur qui glande dans les rues, observant avec cynisme la vie des autres, il serait malvenu de proposer une métaphore de cette vie restreinte. Stylorouge empile les propositions comme la calandre chromée d'une Rolls-Royce dont la partie supérieure reflète l'Union Jack ; la fanfare des gardes de la Reine défilant devant le palais de Buckingham ou une fausse pub façon seventies pour une tenue de tennis. L'idée maîtresse est d'incarner cette fameuse "britannicité", mais rien n'emballe Albarn, qui trouve ces visuels mous.
Devant le patauageage généralisé, Albarn donne rendez-vous au staff créatif devant une échoppe de paris sportifs, William Hill, sur King's Road, vers Chelsea. En Angleterre, on ne parie pas uniquement sur les chevaux ou le foot, mais sur tout. Cette vision synoptique de la Grande-Bretagne des pauvres jouant pour améliorer leurs fins de mois ou tuer un temps qu'ils n'arrivent pas à combler par un emploi est le concept recherché et signifiant. Reste à trouver le bon cheval, et ce sera une course de lévriers. Stylorouge achète un visuel dans une banque d'images. La photo d'origine est signée Bob Thomas et a été prise au Walthamstow Stadium, dans le grand Est de Londres. Le cliché est recadré de façon à resserrer l'image sur la gueule muselée des deux chiens en plein effort. Albarn tient enfin son concept ultra-britannique de férocité et de vanité. Des jours passés aux courses, quelle belle métaphore de la vie sous l'ère thatchérienne, entre marasme et divertissement pascalien.
Avec "Parklife", directement n°1 à sa sortie en avril 1994, Blur règne pleinement sur la brit pop sans prêter attention à un petit groupe de Manchester qui vient de publier son premier single, "Supersonic". En effet, Albarn et sa bande, aveuglés sans doute par le plein de confiance, ont oublié une dimension à cette image, la plus littérale, la plus évidente : la mise en scène d'une rivalité violente et sans pitié entre deux chiens, crocs dehors et yeux enragés. Cette menace va rapidement prendre corps sous le nom d'Oasis. Et les frères Gallagher vont devenir l'autre versant de cette anglicité, plus simple, plus directe et sans cynisme. A trop chercher les seconds degrés, on oublie quelquefois l'évidence des images. ❏

ROCKIN' 1000

AVEC
PHILIPPE MANŒUVRE

INVITÉ
-M-

LE PLUS GRAND GROUPE DE ROCK AMATEUR DU MONDE

STADEFRANCE®

★ 14 MAI 2022 ★

INFORMATIONS & RÉSERVATIONS

STADEFRANCE.COM

Le Parisien · rock&folk · RTL2 LE SON POP-ROCK · leader Rockruteur de talents

CRÉATION GRAPHIQUE Allô ! | CRÉDITS PHOTOS OLEMA - VASYL - ANTON - LIGHTFIELD STUDIO - AARSTUDIO - KSELEJ - MIROSHNIK - FEPOSOSUDO - SOKOKOM - KAMPEE | STADE DE FRANCE – MICAT ZAS BALET FERRERA – ARCHITECTES 6040 – N°2 LE LOOKOUT EST PRIX OFFICIEL

Qualité France

PAR H.M.

Option shoegaze francophone

Le recours à un réalisateur coté n'est plus comme autrefois l'apanage d'artistes signés par une maison de disques. Désormais, des groupes autoproduits tentent de concrétiser ce rêve et il faut reconnaître que l'évolution

Pour son premier album, **Bigger** n'a pas mégoté puisqu'il a fait appel au réalisateur mancunien Jim Spencer (New Order, The Charlatans). Et le quintette franc-comtois, en activité depuis 2006 (originellement sous forme de duo), ne peut que se féliciter de ce choix qui met en valeur ses dix morceaux anglophones évoluant avec élégance entre douceurs pop venues des années soixante et noirceurs ténébreuses héritées de la new wave. Les instrumentations diverses et variées façonnent des atmosphères prégnantes sur lesquelles plane la voix impériale du chanteur d'origine irlandaise *("Les Myosotis", Upton Park, bigger-music.com, distribution L'Autre Distribution/ Idol).*

Pour son quatrième album, le trio de Thionville **Foggy Bottom** est maintenant devenu un quartette avec l'adjonction de claviers qui donnent de l'ampleur à son option shoegaze francophone, bien mise en valeur par la production de Camille Belin (Daria, Lane). L'aspect candide des textes *("Quand tu viens, viens, viens/ Dans cet endroit/ On dirait que l'orage/ Est passé par là")* est renforcé par un chant à la préciosité très pop, mais sous-tendu par de grosses guitares saturées, ce qui engendre une mélancolie offensive et nerveuse quand la frénésie rythmique et le goût du défoulement dynamisent le spleen *("Dans Cet Endroit", Twenty Something, facebook.com/lesfoggybottom, distribution Integral).*

Venu de Marseille, **Sub Power Sun** est un duo en activité depuis 2019, né de la rencontre d'une chanteuse et d'un guitariste ayant fait leurs armes dans des groupes locaux. Leur premier disque se revendique d'un *"minimal indie electro-rock"* : les sept morceaux anglophones proposés cultivent des atmosphères à la Radiohead en alliant les guitares aux séquences et boucles electro, mais tout l'intérêt de cette formule assez minimaliste réside dans la voix inspirée d'une chanteuse dotée d'une classe folle et d'une élégance radieuse (*"Social Animal", M&O Music, facebook.com/subpowersun, distribution Differ-Ant/ Code/ Believe).*

En activité depuis 2014, **The Verge**, venu de la banlieue parisienne, sort des sentiers battus avec son troisième album : la production et la touche electro-rock sont très actuelles mais les influences puisent du côté des années soixante-dix et quatre-vingt, et, comme les morceaux anglophones sont convaincants et attachants, c'est ce qui donne tout son charme, son poids et son originalité à la démarche. On retrouve d'ailleurs dans ce quintette malin et attachant le guitariste de Cyclope : il accompagna un temps Christophe. Et le chanteur à l'androgynie vocale charmeuse fut d'ailleurs le producteur d'un album de ce dernier, après avoir animé "Minuit Boulevard" *("The Verge", GCP Production/ M&O Music, facebook.com/theverge.groupe, distribution Code/ Believe).*

du marché du disque et de l'Internet a facilité de telles stratégies : la preuve, sur les huit sélectionnés du mois (parmi les trente-trois disques parvenus à la rédaction), la moitié a fait le choix d'un producteur réputé.

Pour la plupart, les cinq membres de **Little Odetta** (de banlieue parisienne) ont fait leurs armes au contact d'autres formations, en particulier la chanteuse dont le professionnalisme n'a d'égal que les qualités vocales. Ce premier album anglophone prouve un attachement inébranlable au rock et au rhythm'n'blues des années soixante et soixante-dix, comme le souligne la réalisation de Frédéric Jaillard (Feu! Chatteron, Thomas Dutronc) : au fil de morceaux originaux toniques et gouleyants, il nous entraîne entre soubresauts rock ponctués d'éclats hendrixiens et incartades funky ou soul du meilleur effet *("Little Odetta", No Need Name, facebook.com/LittleOdetta, distribution Inouïes).*

Apparus en 2016, les **Fabulous Sheep**, Béziers, restent fidèles avec leur second album au punk rock qui les a unis dès le lycée. Dès l'ouverture, ça dépote, mais les secousses rythmiques savent s'allier à des mélodies qui diversifient le propos, tout comme le goût d'une certaine diversité et d'une ouverture qui rappellent le Clash. Entre rock, punk, garage et incursions dansantes ou indus, un éclectisme musclé bien maîtrisé règne en maître, au diapason de trouvailles sonores et d'une production inventive, confiée pour deux titres à Jim Diamond, qui œuvra avec Sonics et White Stripes *("Social Violence", Bitter Noise/ Jeudis Du Rock, fabulousheep.com, distribution L'Autre Distribution).*

Avec son premier album, le trio marseillais **De La Crau** affirme une démarche des plus originales. Fondé en 2017 par le chanteur occitan Sam Karpienia (déjà à l'origine de différents projets, dont Dupain), il explore les voies d'un post-punk poétique et iconoclaste qui s'allie à un chant provençal et à des influences folk, n'hésitant pas à faire intervenir contrebasse et mandoles aux côtés des guitares et de la batterie. Les neuf morceaux évoluent entre éclats acérés, mélopées rugueuses, tourneries obsédantes et pauses en douceur, sans jamais laisser indifférent *("Temperi", Kermes/ Pagans/ Lamparo, delacrau.com, distribution InOuïes).*

Initiateurs dans les années quatre-vingt du flamenco-rock, les **Ricky Amigos** ont inspiré bien des groupes de cette époque adeptes de la fiesta. Ils n'ont pas dételé et rendent hommage aux pionniers qui les ont façonnés avec cet album porté par une passion toujours vivace et un professionnalisme sans faille : il se présente donc comme une sorte de best of qui se fourvoie sur quelques adaptations francophones peu convaincantes mais se rattrape brillamment en revisitant des classiques empruntés à Carl Perkins, Chuck Berry ou Elvis Presley, avec cette inimitable touche hispanique due à la guitare flamenco et aux influences de la rumba *("Rock'n'Roll", Ricky Amigos, rickyamigos@free.fr).* ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

La gloire à portée de médiator

RED DIRT

COMME BIEN D'AUTRES ESCOUADES HEAVY BLUES DE LA MÊME ÉPOQUE, Red Dirt n'a écoulé qu'une centaine d'exemplaires de son unique album, devenu depuis fort prisé. Il faut en effet aujourd'hui compter environ trois mille euros pour acquérir un original en bon état de la galette, enrobée d'une pochette toujours aussi frappante et signée par Barney Bubbles, l'artiste fétiche d'Hawkwind.

Prenons la direction des pâturages verdoyants du Yorkshire, non loin des côtes déchiquetées de cette région de l'est de l'Angleterre. Après avoir vidé quelques pintes dans un pub de la cité balnéaire de Bridlington, le marteleur Steve Jackson a une idée lumineuse : il propose au guitariste Steve Howden de monter un groupe avec ses amis Kenny Giles (basse) et Dave Richardson (chant). Ce dernier, sémillant et musculeux gaillard aux longs cheveux raides, avait déjà accompagné Mick Ronson, futur acolyte de David Bowie et originaire de Hull, ainsi que Michael Chapman. Le quartette, dans un premier temps, s'amuse en triturant le répertoire blues à la mode, et trippe en découvrant Captain Beefheart. Il bannit très vite les reprises, au grand dam d'un public récalcitrant : il faut parfois jouer des poings pour imposer ce choix qui s'avère finalement payant. En effet, à force de ravager les clubs ouvriers du nord du pays, le combo se bâtit peu à peu une réputation flatteuse, jusqu'à se voir offrir la première partie de Free à l'université de Manchester. Ce faisant, il tape dans l'œil du producteur Geoff Gill, originaire du même coin paumé. Il a officié comme batteur pour The Smoke, formation freakbeat qui a connu un petit succès avec le simple "My Friend Jack" en 1967. Il vient alors de passer derrière la console pour le compte du tout jeune label Morgan Blue Town. Deux sessions sont organisées fin 1969, mais le résultat reste au placard. Dommage, car ces très bons titres lorgnant vers un psychédélisme lourd ("Time To Move" et ses breaks de flûte, "Hard Times", "Directing My Imprisoned Thoughts") auraient constitué un roboratif premier album — ils ont depuis été publiés sous le titre (mal choisi) de "Red Dirt II". En février 1970, cette fois, c'est la bonne : nos chevelus réinvestissent les studios Morgan à la nuit tombée, la journée étant dévolue à un Paul McCartney en train de fignoler son premier opus en solo. L'affaire est bouclée en une douzaine d'heures. Le disque est finalement publié par Fontana en avril 1970. Cet album rugissant s'élance sur la planante "Memories", qui se fracasse sur la ligne de basse éléphantesque de "Death Letter", blues âpre sur lequel tonne la voix rocailleuse et caverneuse de Richardson, dans un style très marqué par Don Van Vliet. Il en est de même pour "Ten Seconds To Go" et "Brain Worker". Howden se distingue particulièrement, entre riffs lourds au son sursaturé et soli vifs, fluides. Un harmonica espiègle rythme l'excellente "Problems", ainsi que "Maybe I'm Right", irrésistibles locomotives rock'n'roll. L'acoustique "Song For Pauline" explore une veine plus rurale, se rapprochant davantage de Robert Johnson. La promotion de la galette est inexistante, peu aidée par l'absence de single accrocheur. Nullement découragé, Red Dirt poursuit mais perd Howden au profit de Fickle Pickle, orchestre entre pop baroque et vaudeville fondé par l'ami Gill, Cliff Wade et Wil Malone. Il est suppléé par Ron Hales, originaire du même bahut que Richardson. Un garçon au goût sûr, adepte de Johnny Winter et Mike Bloomfield. En janvier 1971, la gloire semble à portée de médiator : Red Dirt ouvre pour Mott The Hopple et Wishbone Ash. C'est à cette époque que la formation entreprend un second effort. Seuls cinq morceaux aux sonorités presque progressives seront finalisés : plus vraiment blues, ils sont illuminés par un violon qui tire vers la musique celte et surtout la country, comme sur "Yesterday And Today" ou "Tolly Cobbold". On croirait entendre un autre groupe, sauf sur la longue et nerveuse improvisation de "I'd Rather Go Back 15 Years", signée du nouveau venu. Hélas, Morgan Blue Town lâche nos hommes, qui s'acquinent dans la foulée avec les managers de Stray. Résultat, Red Dirt migre vers la capitale et se renomme Snake Eye, sur les conseils de Miles Copeland (frère du futur batteur de Police). Le gang est toujours une référence scénique qui est engagé pour chauffer les planches de mastodontes comme les Kinks, T.Rex, Status Quo, Thin Lizzy, Family ou encore Manfred Mann. Il grave ensuite l'équivalent d'un autre album qui restera inédit malgré un contrat paraphé avec Transatlantic. Une décision que l'on comprend a posteriori car, si la direction musicale se faisait plus épique et aventureuse, voire jazz-rock, les longs morceaux mis en boîte, tressés autour de majestueuses parties de guitares ("The Journey's End") sonnaient le plus souvent comme inaboutis. En 1973, Steve Jackson s'éclipse, suivi un an plus tard par Ken Giles. Snake Eye implose finalement en 1975. Tous resteront dans le milieu musical, en particulier Richardson et Hales qui monteront General Wolf dans les années quatre-vingt. ❑

FILMS, DOCUMENTAIRES, MAKING-OF, CONCERTS

LA 1ÈRE PLATEFORME SVOD DÉDIÉE À L'UNIVERS DU METAL ET DU ROCK

The Pit

HELL ON DEMAND

Pour **6€/mois** ou **66,6€/an**, THE PIT propose ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs :
une offre de contenus 100% musiques saturées conçue par des Metalleux, pour des Metalleux.

Télécharger dans l'App Store · DISPONIBLE SUR Google Play · orange TV d'Orange · AirPlay · Chromecast

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Toutes les variations sont possibles : sœurs, sœurs jumelles, père ou mère et fille, frères, couples, amis, jumeaux…

Suicide

Photo Adrian Boot - DR

Au fil du temps et des modes, LES DUOS prennent des incarnations aussi différentes que possible, à la fois par leur style et leur type d'association, des jumeaux aux rencontres de circonstances. Les duos sont innombrables, aussi en voici une courte sélection, choisis pour leurs contributions à différents genres musicaux.

En 1928, le guitariste, chanteur et violoniste de blues **Lonnie Johnson** et le guitariste de jazz, également violoniste, **Eddie Lang**, parfois sous le pseudo de Blind Willie Dunn en raison de la ségrégation, forment un des duos les plus remarquables de l'histoire du blues et du jazz. Leur utilisation du vibrato et du note par note ouvrira de nouveaux horizons aux futurs guitaristes solistes du rock. Dix ans plus tard, Johnson sera un des premiers à utiliser une guitare électrique. Deux autres duos ont marqué leur époque. De 1928 à 1935, malgré des relations orageuses, le pianiste, chanteur et buveur frénétique **Leroy Carr** et le guitariste cherokee **Scrapper Blackwell**, colérique, bagarreur et bootlegger, ont à leur actif, plusieurs compositions iconiques : "How Long, How Long Blues", "Sloopy Drunk Blues", "Napton Blues", "Blues Before Sunrise", "Midnight Hour Blues", "Prison Bound Blues". De 1942 à 1986, le duo harmonica/ guitare **Sonny Terry & Brownie McGhee**, qui dans le privé se détestaient cordialement, a représenté le blues dans de nombreux pays grâce à onze mois par an de tournées ininterrompues. L'association de l'harmoniciste et chanteur **Junior Wells** et du guitariste et chanteur **Buddy Guy** brille entre 1965 et 1993, en parallèle à des carrières solo très riches. Dans le même temps, dans la country music, des origines à nos jours, les duos sont très nombreux. Parmi ceux qui ont contribué à son développement : tous deux au chant, **Tom Darby**, guitare, et **Jimmie Tarlton**, steel et guitare hawaïenne, ont enregistré, entre 1927 et 1933, une soixantaine de chansons, dont le 78-tours couplant "Birmingham Jail" et "Columbus Stockade Blues" vendu à deux cent mille exemplaires. A la même époque, les **Stripling Brothers**, Ira à la guitare, et Charlie au violon, sont surtout connus pour le jeu riche et novateur de ce dernier. Quant aux frères **Louvin**, Charlie à la guitare et Ira à la mandoline, ce sont les harmonies vocales qui ont fait leur réputation dans les années 1940, ouvrant la voie pour les **Everly Brothers**, un des duos les plus connus au monde pour ses incomparables harmonies. Les **Delmore Brothers** annoncent le rock'n'roll.
Mary Frances Penick, alias Skeeter Davis, faisait partie des **Davies Sisters**, qui n'en étaient pas, avant de devenir une des premières grandes stars de la country admirée par Dolly Parton, Lou Reed, Bob Dylan, Emmylou Harris, Debbie Harry, Lana Del Rey. Toutes les variations dans la composition des duos country sont possibles : sœurs, Laura et Lydia Rogers, les **Secret Sisters** ; sœurs jumelles, Heather et Jennifer, les **Kinleys** ; père ou mère et fille, les **Kendalls**

et les **Judds** ; frères, **Rusty & Doug Kershaw** ; couple, les **Wrights** ; jumeaux, les **Armstrong Twins**.Le couple **Les Paul & Mary Ford** est non seulement renommé pour sa succession de hits entre 1950 et 1957, “Vaya Con Dios”, “How High Is The Moon”, “Tennessee Waltz”, mais surtout pour les talents d’inventeur de Les Paul. Guitariste brillant peu satisfait des instruments à sa disposition, il conçoit des guitares électriques solid body dont il modifie l’aspect, le système de connexions et ajoute un vibrato. En 1952, la marque Gibson commercialise les premières fabrications estampillées Les Paul. Ayant bâti son propre studio dans son garage, il crée le premier magnétophone multipiste et développe chambre d’écho et réverbération.

Jan Berry et Dean Torrence, alias **Jan & Dean**, furent des concurrents directs des Beach Boys avec leurs hits “Surf City”, “Drag City”, “Dead Man’s Curve”, “The Little Old Lady From Pasadena”. Les **Righteous Brothers** n’étaient pas non plus des frères et avaient déjà enregistré trois albums avant d’être produits par Phil Spector en 1965, “You’ve Lost That Lovin’ Feelin’ ”, “Unchained Melody”. L’année suivante, ce même Spector coproduira le temps d’un album le couple **Ike & Tina Turner**, “River Deep-Mountain High” (1966). **Inez & Charlie Foxx** sont les auteurs de “Mockingbird”. *(Nick)* **Ashford &** *(Valerie)* **Simpson** sont d’abord réputés pour leurs qualités de compositeurs, “I Don’t Need No Doctor”, “Ain’t No Moutain High Enough”, “Your Precious Love”, avant de passer sur le devant de la scène. Le duo Sam Moore et Dave Prater, **Sam & Dave**, “Hold On, I’m Comin’ ”, “Soul Man”, connut ses heures de gloire de 1965 à 1971.

Au milieu des années soixante, trouvant les duos à la mode, Berry Gordy, le patron de Motown, associa Marvin Gaye à trois chanteuses différentes, Mary Wells, Kim Weston et Tammi Terrell, puis en 1973 avec Diana Ross. Avec l’émergence du hip-hop, à l’image de **Eric B. & Rakim**, on a vu des dizaines de duos s’imposer sans orchestre, juste des samples et des mixes, et parfois un complice aux platines.

Dans les années soixante et soixante-dix, des artistes folk et folk rock ont proposé des variations instrumentales autour du chant, **Simon & Garfunkel**, **John & Beverley Martyn**, **Richard & Linda Thompson**. Sont adeptes de la trilogie chant, guitare, percussions : **Tyrannosaurus Rex**, Marc Bolan, guitares, harmonium avec, aux percussions, Steve Peregrin Took, puis Mickey Finn ; **Asylum Choir** de Marc Benno, guitares, basse, et Leon Russell, piano, guitare, batterie et traficotage de bandes ; **Fresh Maggots**, guitares, glockenspiel, violon, tambourin ; le blues de **Medecine Head** avec John Fiddler, guitares, batterie, piano, et Peter Hope-Evans, harmonica, guimbarde, arbalète.

Avant de créer un duo développant l’usage du Moog et des synthétiseurs, **Paul Beaver** avait enregistré “The Zodiac: Cosmic Sounds” (1967) avec le compositeur Mort Garson, et **Bernard Krause** avait chanté avec les Weavers. Commencée en 1967, leur collaboration a été concrétisée par un concert au festival de Monterey et par la sortie du coffret “The Nonesuch Guide To Electronic Music” (1968), suivi par quatre albums. Les **Silver Apples**, Dan Taylor, percussions, et Simeon, oscillateurs faits maison et flûte, ont sorti en 1968 et 1969 deux albums aujourd’hui considérés comme fondateurs de l’électro, “Silver Apples” et “Contact”.

Robert **Fripp** de King Crimson, guitare Gibson Les Paul, et Brian **Eno**, ex-Roxy Music, tape recorder et synthétiseurs, offrent un paysage sonore singulier avec “(No Pussyfooting)” en 1973.

Après 10cc, le duo composé de **Kevin Godley** et de **Lol Creme** invente le Gizmotron, ou Gizmo, un appareil qui modifie les sons des basses et des guitares, leur donnant un son plus ample dans un style unique. Bien que leur rencontre date de 1970, **Alan Vega**, chant, et **Martin Rev**, claviers, synthétiseurs et drum machines, ne sortent leur très influent premier album que fin 1977, “Suicide”. A l’époque de la new-wave et de l’électro, l’utilisation généralisée des synthés a permis aux duos de se démultiplier, offrant un mix de voix et d’instruments électroniques, souvent combiné à des instruments électriques : **Soft Cell**, **Blancmange**, **Buggles**, **Erasure**, **Pet Shop Boy**, **Eyeless In Gaza** et les Français **Elli & Jacno**, **Niagara** et **Kas Product**, Mona Soyoc, chant, guitare, et Spatsz, électronique.

Dans les années 2000, les duos de la French Touch vont conquérir le monde : **Daft Punk**, **Cassius**, **Air**, **Justice**, **Sporto Kantes**. **David Teegarden**, batterie, chant, et **Skip Knapé Van Winkle**, claviers électroniques, chant, proposent une association peu courante de 1968 à 1973. **Dresden Dolls** reprend ce schéma en 2000. **Royal Blood** associe basse et batterie en 2011. **Ting Tings** de Katie White et Jules de Martino ; John Flansburgh et John Linnell de **They Might Be Giants** jouent sans batteur. Pour **CocoRosie**, Sierra et Bianca Casady utilisent des instruments traditionnels, des objets bricolés et des jouets. Jonathan Rado passe d’un instrument à l’autre pendant que Sam France chante dans **Foxygen**. Chant et claviers pour Victoria Legrand, et guitares, basse, piano et drum machine pour Alex Scally dans **Beach House**, et à peu près la même structure pour les **Kills** avec Alison Mosshart à la deuxième guitare et Jamie Hince pour tout le reste de l’instrumentation, ou **MGMT**. **Mansfield. TYA** est un duo à la musique envoûtante formé par Julie Lanoë, chant, guitare, batterie, thérémine, alias Rebeka Warrior dans Sexy Sushi et Kompromat avec Vitalic, et Carla Pallone, chant, violon, piano, harmonium.

Mais la formule qui a le plus de succès est sans conteste le duo batterie et guitare puissante, à l’image des **Black Keys**, **White Stripes**, **Black Box Revelation**, **Blood Red Shoes** et nos amis du Sud-Ouest **Inspector Cluzo** et **Limiñanas**. ❑

Top 5

Delmore Brothers
“Freight Train Boogie” *(1993)*

Alton et Rabon Delmore, tous deux chanteurs et guitaristes, parfois à la quatre-cordes ténor, ont sorti un premier 78-tours en 1926, mais ils sont surtout connus pour leurs enregistrements de 1946 à 1950. Entremêlant folk, country et blues, “Blues Stay Away From Me”, ils sont considérés comme des précurseurs du rock’n’roll et du rockabilly, notamment avec “Freight Train Boogie” en 1946, mais aussi “Barnyard Boogie”, “Pan American Boogie”.

Marvin Gaye & Tammi Terrell
“Greatest Hits” *(1970)*

Comme toujours accompagné par les Funk Brothers, ce duo est à la fois le plus prolifique et celui qui fonctionne le mieux, produisant plusieurs hits mémorables jusqu’à la mort de Terrell en 1970, “Your Precious Love”, “Ain’t No Moutain High Enough”, “Ain’t Nothing Like The Real Thing”, “You’re All I Need To Get By”.

Soft Cell
“Non-Stop Erotic Cabaret” *(1981)*

Marc Almond, chant, et David Ball, synthétiseurs et autres instruments, ont formé Soft Cell, une des formations les plus intéressantes du courant britannique de la synthpop avec trois albums à son actif entre 1981 et 1984. Le premier, “Non-Stop Erotic Cabaret”, est leur plus grand succès et leur disque le plus emblématique avec des titres au sommet des hit-parades comme “Tainted Love”, reprise d’une chanson de Gloria Jones datant de 1964, “Bedsitter” et “Say Hello, Wave Goodbye”. Un nouvel album, “Happiness Not Included” doit sortir en 2022.

White Stripes
“Elephant” *(2003)*

John Gillis, guitare et chant, prend le pseudo de Jack White après son mariage avec Meg White, batterie et chant, avec qui il forme les White Stripes pour délivrer un mélange de blues rugueux et de garage rock sans concession. En studio, le duo enregistre, en général, sur du matériel vintage pour obtenir des sonorités brutes et puissantes, à l’instar de cette reprise de “I Just Don’t Know What To Do With Myself” et de leur succès international au riff signature, “Seven Nation Army”, deux titres de “Elephant”.

MGMT
“Congratulations” *(2010)*

MGMT est la création de Andrew VanWyngarden, chant, guitares, basse, batterie, et de Benjamin Goldwasser, synthétiseurs, samples, claviers, chœurs. Loin de la synthé-pop des années quatre-vingt, le duo propose un rock teinté de psychédélisme, “Flash Delirium”, et de progressif, “Siberian Breaks”. Si sur “Oracular Spectacular” en 2007, VanWyngarden et Goldwasser avaient tout réalisé seuls, pour “Congratulations”, ils ont bénéficié du renfort de cordes et de plusieurs invités aux sessions, dont Jennifer Herrena, du duo Royal Trux, et Sonic Boom, de Spacemen 3. “Brian Eno” est dédié au musicien anglais.

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 27
Tom Waits contre Bartabas

Le hobo sur ses grands chevaux

ICI, L'HOMME À CHEVAL COMBAT L'HOMME SUR UN PIÉDESTAL. Un duel entre coqs qui commence dans un manège, se poursuit dans la presse, achoppe enfin au tribunal. Si l'un en est adepte, l'autre est puceau des cours de justice. Tom Waits contre Bartabas. Pouvait-on rêver plus belle affiche ? Les hommes se ressemblent. Solitaires d'un genre nouveau. Créateurs de personnages. Synthèse d'un monde qui n'existe qu'en eux, porteurs d'une vérité, qui, au dire de Kafka, "*a le visage changeant*", bien qu'il n'y en ait qu'une. La vérité judiciaire ; celle que les deux hommes sont venus chercher à Paris, en France, la patrie des artistes, de la liberté, des hommes et des chevaux.

Bartabas est un homme sérieux. Il se documente, mature, prend de la hauteur. Avant de s'attaquer au mythe Waits, le centaure d'Aubervilliers a préféré mûrir. Attendre Waits, pour mieux le comprendre, mieux l'ingérer. Pour ses précédents spectacles, Bartabas est allé à la rencontre du monde, de l'Amérique à l'Oural, jusqu'au Tibet ou en Andhra Pradesh. L'authenticité se paye cher. Le monde de Waits se mérite. Ce n'est pas Tom qui dira le contraire : un personnage de hobo solitaire — trente ans de boulot. Lorsque Bartabas le joint, par l'intermédiaire de Philip Glass, l'artiste-interprète fait savoir qu'il n'est pas disponible. Parce que Bartabas souhaite une composition originale ! Il se rapproche de l'éditeur américain de Waits, en la personne de Connie Ashton, qui l'informe que c'est une autre société qui détient les droits des chansons de Waits & Brennan pour les productions françaises. Le boss n'est pas disponible, donc, mais Connie "*espère néanmoins que Bartabas* (trouvera) *une composition appropriée dans le catalogue existant de chansons.*" En d'autres termes, servez-vous ! Et puis, quoi qu'il en soit ou qu'il n'en soit pas, Bartabas va payer les droits d'utilisation des chansons qui l'intéressent à la SACEM, qui les reversera à l'ASCAP, équivalent américain de la veuve noire des artistes-interprètes pour les USA. Fort des autorisations requises, Bartabas bosse dur. L'exigence est la devise de Zingaro. Les chevaux ne comprennent que l'excellence. Il pick-upe cinq enregistrements phonographiques "Chick A Boom", "Another Man's Vine", "Chocolate Jesus", "How Is It Gonna End" et "Widow's Grove". La première se tient le 8 juin 2015, la première nuit de Fourvière. "*Voici venu l'hiver du mécontentement.*" En novembre, Tom Waits perd son chapeau melon, soufflé par la surprise d'apprendre que Bartabas fait grand spectacle autour de sa personnalité : "*atypique, sombre et mélancolique*".

Ils ne lisent ni la presse, ni la littérature juridique, encore entendent-ils moins la procédure civile.

Novembre 2015 : Waits et Brennan découvrent le contenu du spectacle équestre de Bartabas, "On Achève Bien Les Anges (élégies)". Celui-ci présente cinq enregistrements de Waits. L'artiste procédurier obtient une ordonnance du tribunal l'autorisant à procéder à la captation filmée par huissier du spectacle à l'occasion de la représentation du 28 février 2016 au théâtre Zingaro d'Aubervilliers, in other words, à domicile. Afin de se ménager une preuve ! Deux mois plus tard, Tom Waits et Kathleen Brennan font assigner la société Zingaro et Bartabas pour constater la violation de leurs droits patrimoniaux et moraux d'auteurs, d'artistes interprètes et de producteurs, obtenir la réparation résultant des atteintes invoquées ainsi que le prononcé de mesures d'interdiction. Souhaitant mettre un terme aux spectacles programmés jusqu'à la fin 2016, les époux engagent une action en référé pour voir cesser l'utilisation des chansons utilisées. Mais les juges rappellent à Waits qu'une telle action ne peut prospérer, une instance au fond étant déjà initiée. Les chevaux ne comprennent pas la procédure civile. Et puis, les chevaux ne se font pas la guerre. Les hommes si. L'un contre l'autre. Les deux sont pourtant d'accord avec Nietzsche : "*Seules les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose.*" On achève bien les élégies. Elégie, en grec, chant de mort…

Les griefs sont nombreux mais se résument à l'épure : Waits considère que ce spectacle emprunte illégalement à sa création, ses chansons, et à son œuvre, sa personnalité. Ses chansons, d'abord : il chiffre en centaine de milliers d'euros l'atteinte à ses droits voisins d'artiste interprète et de producteur sur les cinq enregistrements reproduits sans son autorisation, à son droit moral également au titre d'autres œuvres musicales reproduites dans le spectacle. Ensuite, Waits avance que l'œuvre de Bartabas est ce que le droit qualifie de composite. Ce n'est plus du Bartabas, ni du Waits, mais du Waitabas. Cela porterait atteinte aux droits d'auteur de Waits. A tout le moins, il s'agit d'adaptation d'œuvres musicales. L'œuvre de Waits en souffrirait. Les tribunaux sont là pour réprimer les affronts. Mais le principal, le symbolique, c'est le vol de la personnalité de Waits, son univers. Il n'y a pas que la voix, comme un sabot qui laisse des empreintes indélébiles. Pas que les chansons, sillons obscurs de la voix. Pas que les instruments lugubres, les cordes, le xylophone hirsute. Non, c'est l'esprit de Tom Waits. L'esprit, l'ombre, l'imitation. Le mot est lâché ; "*dire et juger que la société Zingaro et Clément Marty imitent le personnage de Tom Waits*." La personnalité de Waits transpire du spectacle. Of course, c'est un hommage. Mais les arguments de Bartabas sont audibles : sur un cheval, Waits ne tient pas deux minutes, idem pour Bartabas sur la banquette Classic Cantabile d'un piano. Allons, n'entre pas dans mon âme avec des chaussures, c'est le proverbe tsigane. La blessure de Waits est réelle.

Quant aux réclamations bassement matérielles, la défense de Bartabas la joue agile. Avec une première demande qui fragilise l'argumentation de Waits : l'huissier aurait outrepassé ses prérogatives. La captation du spectacle est assimilable à une saisie-descriptive déguisée et les avocats de Waits auraient dû se fonder sur un texte spécial. C'est technique, certes, mais si l'approche prospère, elle invalide plusieurs pièces de Waits et la conviction du juge devra se faire sans la captation du spectacle. L'huissier n'a pas fait d'exploit, ce coup-ci ?

Les autres sont plus directes : Bartabas a été autorisé à utiliser le catalogue de Waits ; de surcroît, le musicien américain en a tiré une somme à six chiffres. Enfin, sur le sujet sensible de la copie de la personnalité, Bartabas emprunte la défense Victor Hugo : "*Un lion qui copie un lion devient un singe.*" Il a invité Waits au spectacle pour que celui-ci se rende compte de l'originalité de celui-là. De copie, il n'y en a point.

Les intéressés se répondent par articles interposés. Waits balance : "*La France est bien le dernier pays où je me serais attendu à avoir à faire face à une telle situation.*" Plus loin : "*Nous reconnaissons tous une voix : de Maria Callas à Maurice Chevalier ; de Bessie Smith à Orson Welles (…), Bartabas utilise ma voix et tout dans sa palette pour m'évoquer : son costume, son chapeau, sa gestuelle, ses déplacements, les enregistrements de ma voix et de ma musique.*" Et de conclure : "*De nombreuses personnes en ont logiquement déduit que j'avais participé à ce spectacle. Cette perception erronée permet à Bartabas de s'offrir un tour de piste gratuit sur le marché… et tout cela me révolte vraiment.*"

Bartabas : "*Je trouve ces accusations, en particulier celle de plagiat, pathétiques. Je chante faux et lui monte trop mal à cheval pour que je puisse le plagier.*" Ce qui choque Bartabas, c'est que Tom Waits, un artiste, ait pu demander l'interdiction du spectacle : "*Il faut savoir qu'aucun spectacle n'a été interdit en France depuis quarante ans.*" De conclure à son tour : "*Je tiens à dire que je suis fier de vivre et de travailler en France, un pays qui protège et soutient véritablement les artistes* (…) *Je continuerai à défendre l'univers musical de* (Tom Waits) (…) *jusqu'à la dernière représentation, le 31 décembre. J'aimerais le faire dans la sérénité. Ce sera évidemment lourd pour moi, mais heureusement, mes chevaux ne lisent pas la presse et je ne leur en ai pas parlé.*"

Et *shlack*, le Tribunal révolutionnaire tranche. Le constat de l'huissier qui a capté l'enregistrement du spectacle est invalidé. C'est important. Le tribunal rejette les demandes de Tom Waits et Kathleen Brennan sur l'atteinte aux droits d'auteurs, considérant que les autorisations SACEM étaient suffisantes, la sonorisation relève de son champ de compétence et n'implique pas la mise en jeu du droit d'adaptation, le spectacle ne porte pas atteinte au droit moral de Kathleen Brennan et Tom Waits, la liberté créative du metteur en scène prime celle de Tom Waits.

La Cour d'appel confirmera : "*L'appréciation des atteintes portées au droit moral des auteurs doit se faire en considération de la liberté de l'auteur du spectacle litigieux* (...) *eu égard à la qualité du spectacle, aux autorisations dûment recueillies auprès de la SACEM* (…), *la recherche du juste équilibre des intérêts en présence conduit à considérer, comme le tribunal, qu'il n'a pas été porté atteinte au droit moral d'auteur de Tom Waits et Kathleen Brennan dans le cadre des représentations du spectacle 'On Achève Bien Les Anges (Élégies)'.*"

Aussi, il n'y a pas d'atteinte au droit d'artiste interprète ; la musique s'intègre au spectacle, et non l'inverse. De ce fait, on ne peut considérer que l'interprétation des chansons utilisées en modifie le sens.

Reste donc l'atteinte aux droits de la personnalité. Il est reproché à Bartabas l'utilisation des caractéristiques du personnage de Tom Waits (le choix des vêtements, des postures et gestuelles) qui conduit le public à présumer l'existence d'une collaboration entre Waits et Bartabas. Prix de l'affront : trente mille euros.

Tout ça pour ça, donc. Le tribunal, pour des artistes, c'est la défaite de l'hubris et le triomphe de la honte ! Un peu de compromis dans ce monde ne ferait pas de mal aux extrêmes. "*Nous sommes des oiseaux de passage, demain, nous serons loin.*" Les héros ont déçu. ❑

COLLECTION

rock&folk

PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !

DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !

DISPONIBLE PARTOUT DANS LES BACS ET EN DIGITAL !

WAGRAM music

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Entre crises d'angoisse et panne d'érection

INEXORABLE

De Fabrice Du Welz

On dit souvent du Bruxellois Fabrice Du Welz qu'il est un cinéaste de genre. Alors qu'il semble être surtout un cinéaste des sentiments salvateurs autant que destructeurs. Avec de la liaison amoureuse sur fond de tsunami purificateur ("Vinyan"), de la relation tordue bardée de meurtres sordides ("Alleluia") et de la passion poétique entre deux adolescents fuyant un monde d'adultes ("Adoration"). C'est donc avec une rage impliquée que Du Welz démontre que l'amour éternel n'est évidemment pas simple à obtenir. Son cinéma est pour le coup très sensitif. Les bois, l'air, le feu et la tempête se mêlant aux esprits torturés de ses protagonistes, toujours à la recherche constante d'un nirvana qui n'a peut-être jamais existé. Leurs esprits planant dans une sorte de Styx étrange, entre enfer intérieur et paradis utopique. Bon an, mal an — et malgré un cinéma de plus en plus spidermanisé —, Fabrice Du Welz continue mordicus d'exercer son métier de *décortiqueur d'âmes en détresse.* Ici, celle de Benoît Poelvoorde dans "Inexorable". Le foufou-zinzin belge qui a cumulé les comédies après le succès de "C'est Arrivé Près De Chez Vous" a aussi montré ses capacités de grand acteur dramatique à travers quelques films comme "Entre Ses Mains", "Selon Charlie" ou "Une Histoire D'Amour". Et, chemin de la vie faisant, s'est de plus en plus livré dans les médias sur son état dépressionnaire propre à certains grands génies comiques comme Robin Williams, Jim Carrey ou Coluche. A tel point qu'en acceptant "Inexorable" — de loin son meilleur rôle sérieux à ce jour —, Poelvoorde semble pratiquer une forme de rédemption en mettant ses propres anxiétés à nu. Il interprète un écrivain à succès qui, avec sa femme éditrice et leur petite fille, mène une existence bourgeoise qui va dérailler complètement quand une jeune et mystérieuse demoiselle de vingt ans débarque dans leur grande maison pour y semer la pagaille. L'engrenage infernal commence alors. Panne d'inspiration sévère pour l'écrivain, mise à jour d'un passé douteux, tension sexuelle et pétage de plombs s'ensuivent. Le tout sur fond d'un grand secret enfoui. Evidemment, Poelvoorde y est dantesque. Ses allers-retours entre crises d'angoisse, panne d'érection, brisures intérieures et excès de psychopathie font balancer l'esprit du spectateur entre la compassion sincère et l'angoisse sévère à son égard. A tel point qu'on oublie complètement l'autre face de l'acteur, celle du trublion hilarant des plateaux télé. Et ça, Du Welz l'a bien compris en gérant les failles les plus enfouies de sa "créature". Mais sans pour autant laisser traîner sa caméra avec facilité sur le jeu puissant du comédien. Car Du Welz est un vrai réalisateur. Tellement cinéphile qu'il peut passer d'un style à l'autre tout en conservant la fluidité narrative de son histoire et le jeu impliqué des acteurs. Voir son premier film, "Calvaire", qui mutait lentement d'un drame social campagnard à une ambiance cauchemardesque post "Massacre A La Tronçonneuse". "Inexorable", c'est carrément du Claude Chabrol qui vire au giallo italien. Plus le film avance et plus les cadres deviennent biscornus et la photo colorée. Assurée en 16 mm (histoire de rappeler que la pellicule existe toujours) par l'excellent Manu Dacosse, capable lui aussi de passer du film de genre ("Laissez Bronzer Les Cadavres") au film d'auteur ("La Confession"). La tension montante d' "Inexorable" doit aussi au jeu quasi pulsionnel des trois autres actrices : Mélanie Doutey en femme bafouée par le comportement inquiétant de Poelvoorde, la troublante Alba Gaïa Bellugi en intrigante sournoise venant briser le cocon familial à la façon du christique Terence Stamp dans le "Théorème" de Pasolini et l'incroyable Janaïna Halloy, la petite fille du couple, dont le soudain et glaçant pétage de plombs fossilise d'un coup le spectateur. Et symbolise à lui seul l'ambiance délétère d' "Inexorable", thriller émotionnel et viscéral d'une redoutable intensité (*en salles le 6 avril).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

“Vous n’avez jamais vu ce que vous allez entendre”

Bruno Reidal, Confession D’Un Meurtrier

Bruno Reidal, Confession D’Un Meurtrier

En septembre 1905, un jeune paysan du Cantal se constitue prisonnier. Son quotidien : séminariste. Son âge : dix-sept ans. Son crime : il a décapité un enfant de douze ans. Un fait divers réel que le cinéaste Vincent Le Port retranscrit de façon quasi clinique et réaliste. Comme s’il était sur place au moment des faits. Trois médecins interrogent longuement Bruno Reidal afin de comprendre les raisons de son acte. A coups de flash-back, on suit son enfance bafouée et son adolescence compliquée qui ont fait vriller son cervelet vers des pulsions meurtrières incontrôlables. Et des envies sexuelles compliquées qu’il ne peut assouvir que dans des excès de masturbation frénétiques et des pensées morbides. “Bruno Reidal, Confession D’Un Meurtrier” réussit l’exploit d’entrer dans la psyché torturée d’un homme au faciès presque impassible (excellemment interprété par Dimitri Doré) et dont la destinée tragique, quoi qu’il fasse, est de devenir meurtrier. Avec sa mise en scène totalement épurée et sa poésie crue, le film donne l’étrange sensation de comprendre le mental troublé d’un criminel malgré lui. Comme s’il synthétisait à lui seul tous les assassins du monde *(en salles le 23 mars).*

Freaks Out

Il y a six ans, le réalisateur italien Gabriele Mainetti signait “On L’Appelle Robot”, un film de super-héros hors norme tourné au moment où les super-héros devenaient justement la norme. Un film où l’être humain

Freaks Out

La Abuela

Rock My Movie

Avant de devenir une salle de spectacles, il fut un temps où la Cigale, située boulevard de Clichy, dans la capitale, était un temple du cinéma. Le temps de deux soirées, la mythique salle parisienne réunit les deux arts. Avec de la musique à donf' sur fond d'hommage rock à de grands films populaires. Totalement déchaînés sur scène, huit artistes réinterprètent de grands thèmes du septième art. De "Rocky" à "Star Wars" en passant par James Bond, "Jurassic Park" et le bigleux "Harry Potter". Comme le dit le slogan du show : *"Vous n'avez jamais vu ce que vous allez entendre"*. Donc on ne demande qu'à voir. Mais avec les oreilles, bien sûr. Pour réserver : www.lacigale.fr/spectacle/rock-my-movie/ (à la Cigale les 26 et 27 mars).

et ses faiblesses prenaient le pas sur les pouvoirs supermanesques d'un homme pensant être l'incarnation d'un super-héros de manga. Avec "Freaks Out", Gabriele Mainetti s'est définitivement créé un style entre pop, réalisme et métaphore, en narrant les déambulations de quatre freaks échappés d'un cirque dans l'Italie de la Seconde Guerre mondiale. Quatre personnages qui, totalement hors de la société, tentent de survivre dans un monde partant à vau-l'eau. Comme des X-Men réalistes qui auraient les pieds bien ancrés sur terre. "Freaks Out" raconte leur parcours destructeur dans un foisonnement généreux de séquences impressionnantes ralliant les genres (drame, guerre, love story, fantastique) et les hommages énamourés au cinéma, allant de Fellini pour le baroque ambiant au Quentin Tarantino d' "Inglorious Basterds" pour le côté conflit guerrier tendance BD. De plus, Gabriele Mainetti ne fait jamais dans la guimauve. Contrairement aux super-héros aseptisés de Marvel, ici ça saigne dans les gunfights, ça s'émeut, ça baise et ça explose sans effets numériques visibles. Grand film d'auteur et grand film populaire à la fois, "Freaks Out" est aussi personnel que culotté. Car, comme le rappelle Gabriele Mainetti : "*Un film doit être le résultat d'une passion, pas d'un calcul" (en salles le 30 mars) .*

La Abuela

Avec son complice Jaume Balaguero, Paco Plaza signait en 2007 "REC", le found footage le plus horrifique jamais tourné depuis "Le Projet Blair Witch". Après trois suites de "REC", les deux se sont séparés pour suivre chacun son chemin, centré la plupart du temps sur le fantastique, genre qu'ils chérissent. Paco Plaza signe ainsi "Véronica", mix de spiritisme et de possession maléfique. Un thème pas si éloigné de son petit dernier, "La Abuela", soit la *grand-mère* en espagnol. Un pur film de terreur à l'ancienne où un top model est obligé de revenir à Madrid pour surveiller sa mère-grand alitée suite un accident. Sauf que la vieille dame se comporte de plus en plus étrangement. Comme un loup face aux trois petits cochons, mais en version plus feutrée et insidieuse. Contournant les simples films d'effroi à effets chocs, Paco Plaza y va de sa métaphore sur la vieillesse. Le parallèle entre la jeune femme mannequin inquiète de vieillir et les nombreux plans sur la peau ridée de son aïeule provoquent une drôle de sensation. Comme si l'usure du temps et la mortalité étaient finalement le vrai sujet du film. D'ailleurs excellemment porté par Vera Valdez, la *abuela* du titre, une Brésilienne âgée de quatre-vingt-cinq ans, ex-mannequin et égérie de Chanel, et qui, selon les séquences, peut ressembler autant à une grand-mère charmante et élégante qu'à la sorcière de "Suspiria". Surtout quand le film se met à dévier vers un semblant d'enfer *(en salles le 6 avril).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Totems

Fétichisme vintage

Dans les années cinquante et soixante, le cinéma français d'espionnage était pop et décomplexé. Tendance BD en quelque sorte. Avec des agents secrets cabots et rigolos comme le flegmatique Paul Meurisse ("Le Monocle Rit Jaune"), le bellâtre Lang Jeffries ("Coplan Ouvre Le Feu A Mexico"), le mastoc Lino Ventura ("Le Fauve Est Lâché"), le teigneux Roger Hanin ("Le Tigre Se Parfume A La Dynamite") ou le félin Frederick Stafford ("Furia A Bahia Pour OSS 117"). Sans compter les innombrables coproductions franco-italo-espagnoles aux nombreuses séries B d'aventures étiquetées *Eurospy*. Soit des films d'espionnage européens surfant sur le succès des James Bond et dont les titres chiffrés reflétaient aussi une certaine ambiance amusée ("Super 7 Appelle le Sphynx", "Agent 3S3 Massacre Au Soleil", "Baraka Sur X-13"). Bref, tout le contraire du "Bureau Des Légendes" qui a remis le genre à plat. Avec sérieux et didactisme. En cinq saisons, la série paranoïaque montrait avec beaucoup de réalisme la façon dont la DGSE (service de renseignement français) pilote ses agents clandestins immergés dans des pays hostiles. En espion infiltré, Mathieu Kassovitz, regard méfiant et quotidien stressant, n'avait plus aucun rapport avec nos bons vieux espions frenchies des sixties, plus accros à la baston légère et à la drague outrancière qu'au sérieux de leurs missions Avec "Totems", excellente série d'espionnage française produite par Amazon, on nage presque entre les deux styles. Entre la gravité des différentes situations et quelques échappées aventureuses que n'aurait pas reniées 007, ni sa copie gauloise OSS 117. Et sans l'ombre d'échappatoires désinvoltes. Et pour cause puisque le créateur de "Totems", Olivier Dujols, a aussi travaillé sur "Le Bureau Des Légendes".

D'où l'aspect authentique de cette série bien ancrée au cœur de la guerre froide (redevenue chaude avec l'invasion de l'Ukraine) entre l'Est et l'Ouest. En 1965, joyeuse époque du mur, un scientifique trentenaire spécialisé dans l'aéronautique et la conquête spatiale est engagé contre son gré par les services secrets français pour aller faire l'espion du côté de Berlin Est. Sa mission : récupérer les plans d'une bombe orbitale casée dans les nuages par les Russes. Pitch jamesbondesque s'il en est, mais traité ici sur un mode humain, parano et sociétal. Humain avec une love story compliquée entre l'ingénieur et une pianiste russe obligée de devenir espionne pour le KGB pour sauver son père scientifique ; paranoïaque avec l'ambiance angoissante qui régnait dans ces années de guerre froide ; sociétal avec un aparté (justifié dans le scénario) sur la condition de la femme et le non droit à l'avortement. Mis en boîte à six mains et avec une dextérité élégante par trois réalisateurs spécialisés dans l'aventure dépaysante (Jérôme Salle, "Largo Winch"), le polar viril (Frédéric Jardin, "Nuit Blanche") et l'horreur campagnarde (Antoine Blossier, "La Traque"), "Totems" met un point d'honneur à retranscrire visuellement les sixties à la perfection avec une multiplication de décors et de costumes qui tiennent carrément du fétichisme vintage. Comme si on y était. Les acteurs, eux, suivent parfaitement leurs rôles : Niels Schneider se découvrant peu à peu des talents d'espion, Anna Girardot dans la peau de sa femme frustrée, Lambert Wilson en boss des services secrets, la Russe Vera Kolesnikova en pianiste espionne malgré elle et, surtout, José Garcia en barbouze drogué et parano, bien loin du trublion de Canal + des années quatre-vingt-dix *(en diffusion sur Amazon Prime).* ❑

Salvador *(Extralucid)*

Cinéaste militant qui explore depuis plus de trois décennies les dessous et les traumatismes de la société américaine ("JFK" et "Platoon", pour prendre ses films les plus célèbres), Oliver Stone s'est vraiment fait connaître en 1986 avec "Salvador", son premier long-métrage *sérieux* après deux films d'horreur de série B (dont le psychédélique et bien barré "Seizure, La Reine Du Mal", également disponible chez Extralucid). Ici, Stone réalise une œuvre engagée sur les méfaits du pouvoir salvadorien à travers le personnage ambigu d'un journaliste américain à la ramasse qui tente de faire un scoop en plongeant au cœur de cette guerre civile. Comme il le refera maintes fois dans sa filmographie à venir, Stone nous immerge dans cette guerre sur un mode didactique et populaire. Avec des interrogations, du stress, de l'action et, surtout, une impressionnante énergie filmique. Un pur classique des eighties.

Images

PAR JÉRÔME SOLIGNY

Streaming/
DVD/
Blu-ray

Il n'y a pas que Pink Floyd dans la vie

"The Two Killings Of Sam Cooke"

Netflix

Ça rigole beaucoup moins avec ce documentaire, une évocation bavarde et instructive de la carrière météorique et de la fin tragique de Sam Cooke. La place manque ici pour écrire tout le bien qu'on pense de ce géant de la soul qui a cassé les codes de son vivant, et en est très certainement mort. Chanteur extraordinaire, songwriter doué et businessman avisé, Cooke a pavé le chemin pour d'autres étoiles noires (Al Green, Curtis Mayfield, Stevie Wonder…) qui n'avaient pas envie de se laisser tordre les branches par les pontes, encore trop souvent blancs, de l'industrie du disque. Certaines (Smokey Robinson, Dionne Warwick…) témoignent dans ce film de Kelly Duane. Le premier des deux meurtres évoqués dans le titre est bien sûr une référence à la mort de Sam Cooke, flingué par la gérante d'un motel de Los Angeles dans lequel il avait échoué en décembre 1964. Il y était arrivé dans la soirée, accompagné d'une femme rencontrée dans un bar. Le ton serait monté, elle se serait sentie menacée et aurait fini par s'enfuir. Prise de peur et confrontée au même Sam Cooke en colère, la gérante lui aurait tiré dessus à bout portant. Dans une Amérique alors encore profondément raciste, la police n'a retenu que cette version-là — légitime défense — et a classé l'affaire. Evidemment, la famille, les proches et ceux avec qui travaillait Cooke, n'ont jamais gobé cette histoire. Ils n'ont jamais pu, non plus, prouver qu'il y avait autre chose derrière. Que le FBI, rien que ça, avait peut-être fait assassiner Sam Cooke. Pas parce qu'il chantait trop bien mais parce que la réussite d'un homme noir (il avait son propre label, sa maison d'édition…) risquait d'en inspirer (trop) d'autres. "The Two Killings Of Sam Cooke" n'élucide rien, mais a au moins le mérite de poser les bonnes questions. Quant au second meurtre dont Sam Cooke a, pour le coup et preuves à l'appui, bel et bien été victime, il qualifie la manière dont Allen Klein, fripouille notoire des années soixante et soixante-dix qui le manageait, l'a gravement entubé, et pas seulement de son vivant. Aujourd'hui, la plupart des vedettes de la musique ont au moins deux ou trois avocats sous le coude en cas d'entourloupe. Par contre, très peu de chansons du calibre de "You Send Me", "A Change Is Gonna Come" ou "Chain Gang" figurent à leur répertoire.

"The Dirt"

Netflix

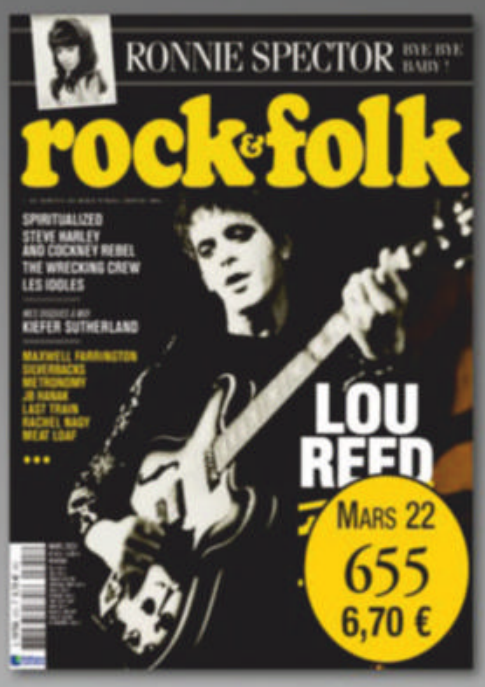
On a mis les mains dans le cambouis le mois dernier, autant les y laisser. Suite à la chronique de "Pam & Tommy", des lecteurs pour qui manier la zapette est un job à plein temps, n'ont pas manqué de faire remarquer que "The Dirt", le biopic que Jeff "Jackass" Tremaine a consacré à Mötley Crüe en 2019, était toujours visionnable sur Netflix. Ce n'est certainement pas ce qui justifie la récente hausse du tarif de l'abonnement à la plateforme, mais du coup, puisqu'on n'avait encore jamais eu l'occasion d'écrire dessus, on a revu le film. Pour tout dire, la sorte d'autobiographie trash, pas triste et rédigée à cinq mains (celle du journaliste-auteur Neil Strass en plus) dont il est tiré passait mieux. Car un livre permet de coller les images qu'on imagine au récit. Meilleures que celles qu'on nous impose. Tremaine, comme beaucoup de réalisateurs qui filment le rock ou l'idée qu'ils s'en font, n'y va pas avec le dos de la cuillère : il force tous les traits des pauvres acteurs (pourtant bons), multiplie les clichés et, Mötley Crüe n'avait pas besoin de ça, se complaît parfois dans le grotesque. Certes, on n'était pas avec Tommy Lee, Mick Mars, Vince Neil et Nikki Six (ces noms…) lorsqu'ils ont fait les quatre cents coups en public, en carburant à tout ce qui leur passait sous le nez, dans les veines ou par le trou de la chanson. Mais en matière de biopic, il est possible de montrer des excès sans sombrer dans la caricature. Et puis, bien qu'axé sexe, drogues et finalement pas tellement sur la musique du diable (Ian Dury a dû se retourner dans sa tombe), "The Dirt" édulcore à mort le fond ; le côté sombre de la saga de ces quatre garçons dans la tourmente de leur époque est escamoté ou, pire, tourné en dérision. Aujourd'hui, on imagine que tout ça compte peu pour ces authentiques survivants qui ne touchent (presque) plus à rien, et qui n'ont probablement pas claqué tout ce que leur a rapporté la centaine de millions d'albums de hard aux accents glam que, depuis les années quatre-vingt, ils ont écoulés. En clair, Jeff Tremaine aurait mieux fait de raconter leur parcours plutôt que de les présenter comme des Funko Pop.

Pink Floyd "P.U.L.S.E"

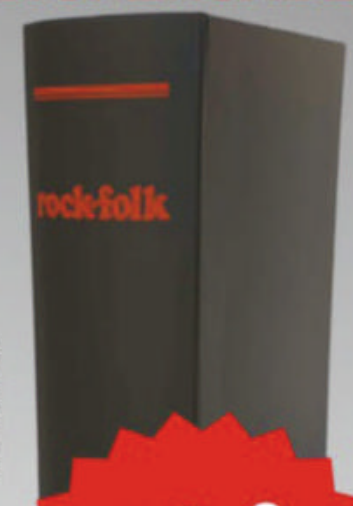
Parlophone/ Warner

Il n'y a pas que Pink Floyd dans la vie. Ce ne sont pas les Ukrainiens qui risquent de contredire. En revanche, plus à l'ouest, les amateurs du groupe, pour qui l'existence est un long fleuve futile, seront ravis d'apprendre que "P.U.L.S.E" est réédité. Plus exactement, les images, tournées par David Mallet, du concert donné le 20 octobre 1994 à Londres sont désormais disponibles en Blu-ray dans un digipak dédié. Puisque, dans cette rubrique, on a récemment fait long sur la formation pilotée par David Gilmour depuis le début des années quatre-vingt (à l'occasion de la sortie de "A Momentary Lapse Of Reason/ Remixed & Updated"), on calme le jeu. Néanmoins, on rappelle que sur le plan historique, la tournée qui a suivi la parution de "The Division Bell" était d'importance à bien des égards. En effet, dans le cadre de ce périple de plus de cent dates — américain, européen, puis terminé par une résidence de quinze soirs à Earl's Court —, Pink Floyd, en plus de larges extraits de son dernier disque en trio, a interprété l'intégralité de "The Dark Side Of The Moon". Un coup d'épée dans l'eau pour les fans de Roger Waters (facile), mais un grand pas pour Gilmour qui confirmait ce que "A Momentary Lapse Of Reason" avait laissé entrevoir : le groupe faisait mieux que survivre au départ de son bassiste ce qui, on imagine, devait l'agacer au plus haut point. Sur le plan musical et visuel, on est ici dans l'excellence floydienne, avec grands espaces aériens et lasers à tout va, et les images et le son du concert (proposé sur le premier Blu-ray, avec "Wish You Were Here" et "Comfortably Numb" au rappel) sont ceux qui ont bénéficié d'un chouette lifting en 2019. Le second Blu-ray est consacré aux vidéos, séquences tournées en répétition et brefs documentaires, avec en prime, la version de "Wish You Were Here" jouée au Rock And Roll Hall Of Fame avec Billy Corgan (grand fan !) en 1996, lorsque Pink Floyd y a été accueilli. Quant à la question, qui tenaille, de savoir si la petite lumière rouge sur la tranche de l'édition originale de "P.U.L.S.E" clignote aussi sur cette réédition, on se fait une joie d'y répondre par l'affirmative. Et en plus, cette fois, la pile est facile à changer. ❏

rock&folk



L'ÉCRIN INDISPENSABLE



RC : 31199

20 € + frais de port

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires

OE : VROFP21

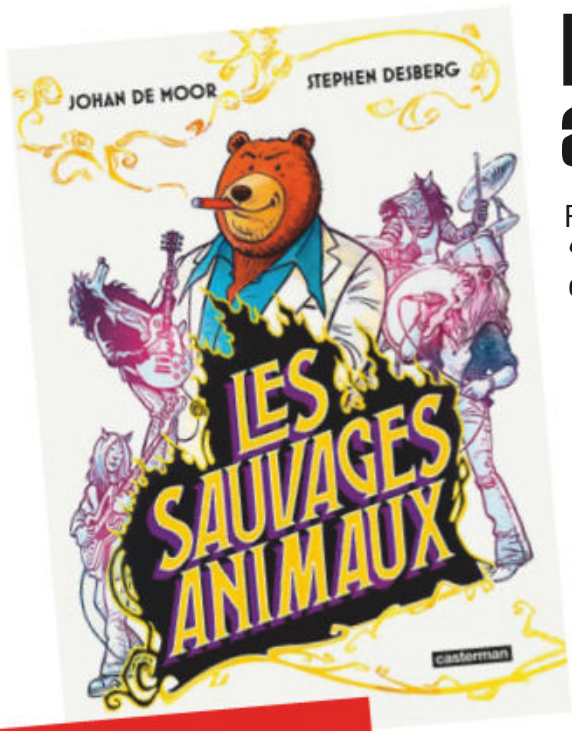
Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant.
Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin / DOM-TOM, Etranger nous contacter au + 33 43 44 62 43 79

N° ou Ecrin	Prix
N°649 - 57032 ❑	
N°650 - 57035 ❑	
N°651 - 57036 ❑	
N°652 - 57038 ❑	
N°653 - 57041 ❑	
N°654 - 63603 ❑	
N°655 - 63605 ❑	
Écrin - 31199 ❑	
Frais de port*	
Total	

Bande dessinée

PAR GÉANT VERT

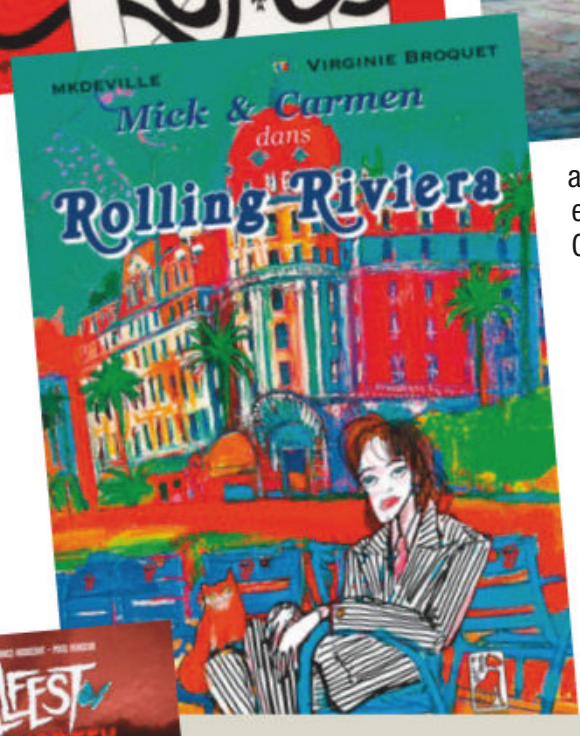


Le chanteur des Rolling Stones au bar du Negresco

Relecture animalière de l'histoire de Led Zeppelin à travers une vie revisitée du manager Peter Grant, **"Les Sauvages Animaux"** (Casterman) de Johan De Moor (dessin) et Stephen Desberg est un bel hommage pop rendu à l'homme qui a révolutionné la fonction de manager dans la musique. Ici, le manager est représenté sous la forme d'un ours appelé Peter Grump (grincheux en anglais), tandis que la ménagerie musicale est assurée par un loup guitariste, un zèbre batteur, un lion chanteur et un puma bassiste. Autant le dire tout de suite, cette transformation fait l'intérêt de l'histoire tant cette représentation sauvage colle au sujet. Surtout pour les cases illustrant le groupe en concert. Personnage rapidement attachant, cet ours bourru défend sa progéniture contre les requins alentour tout comme l'avait fait, pour de vrai, le manager original. A l'exception des têtes d'animaux, le contenu n'est donc guère éloigné de la réalité.

Alors qu'elle étudie la gravure en Belgique, Klou découvre les joies de la précarité estudiantine. Pour y remédier, elle s'inscrit sur un site de rencontre qui vient de s'attirer les foudres de la bien-pensance locale. Elle découvre alors un monde assez éloigné des clichés colportés. Après un séjour au Brésil pour découvrir le monde, elle décide de raconter en dessins sa propre expérience de travailleuse du sexe. Dans un premier temps, ses fiches sont d'abord destinées à son entourage qui l'encourage à aller voir les maisons d'édition. Véritable plaidoyer pour un nouvel art de vivre, **"Bagarre Erotique"** (Editions Anne Carrière) est une BD tranche de vie qui n'a pas besoin d'en faire des caisses pour sortir de l'ordinaire. Le ton employé est vrai, l'humour omniprésent, et l'auteure n'a pas besoin d'élever la voix pour faire passer certaines vérités. Véritable artiste, Klou possède un style bien à elle qui devrait attirer les adeptes de Zeina Abirached ou de Julien Mortimer.

Dans la catégorie des success stories qui font piquer les yeux, **"London Vénus, Une Vie D'Alison Lapper"** (Steinkis), de Yaneck Chareyre et du dessinateur Mathieu Bertrand, est le genre de lecture qui fait relativiser les petits problèmes du quotidien. Née à Burton-on-Trent en 1965, Alison Lapper ne démarre pas dans la vie avec beaucoup de chance. Atteinte de phocomélie, elle naît sans bras et avec des jambes atrophiées. Placée en institution spécialisée par les services sociaux, injustice devient son deuxième prénom. Pourtant, Alison fait front car son intelligence est largement au-dessus de la moyenne. Etudiante, c'est elle qui véhicule ses amis pour aller aux concerts en écoutant "Come As You Are" à fond la caisse. A force de courage et de volonté, elle se fait même un nom comme photographe et artiste-peintre avant de donner naissance à un fils. Comme le montre cet ouvrage, le handicap est un combat de tous les jours contre l'hypocrisie ambiante.

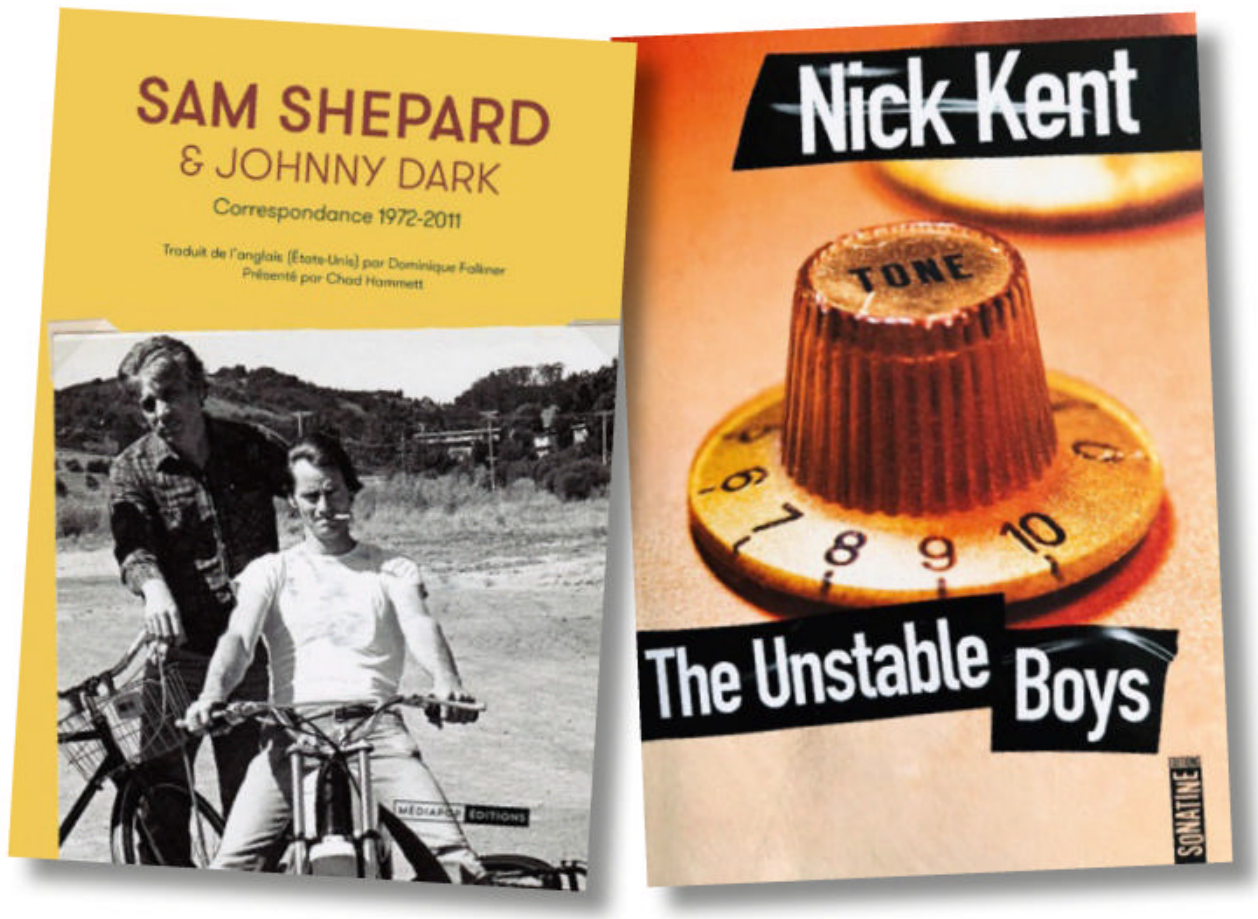


Dessinatrice rare, la Niçoise Virginie Broquet ne fait pas dans la demi-mesure dès qu'il s'agit d'illustrer sa ville dans un univers oscillant entre psychédélisme et glissade spatio-temporelle. Sur un scénario signé MKDeville. **"Rolling Riviera"** (Editions Félès) met en scène Mick Jagger dans une histoire délicieusement déjantée. En pleine tournée "Black And Blue", le chanteur des Rolling Stones se retrouve au bar du Negresco où il tente d'expliquer au barman qu'il est beaucoup plus connu que Louis XIV, qu'il vient de confondre avec Roger Daltrey. Vexé par l'insolence du chanteur vis-à-vis de sa déco intérieure, l'hôtel se venge en l'envoyant dans le même lieu, mais à différentes époques, afin qu'il améliore sa culture. Pour lui servir de guide, Carmen, la chatte du palace, l'accompagne dans son périple qui va l'amener à croiser un certain Mick Jagger en 1982 pour la tournée "Tattoo You". Curieusement, ce soir-là, le groupe ne va pas jouer "Hey Negrita". On se demande bien pourquoi ? ❑

Le gros plan du Géant

Après deux éditions annulées, le Hellfest a sorti l'artillerie lourde pour soigner son retour. Afin de jeter un pont en direction du neuvième Art régional, le festival le plus cloûté de l'Hexagone s'est associé avec Rouquemoute, une maison d'édition aussi indépendante que nantaise, pour lancer la collection Hellmoute, une série de BD indépendantes les unes des autres où le festival serait le héros, à l'image de Notre-Dame de Paris dans le roman de Victor Hugo. Pour sa première publication, le bébé s'appelle "Hellfest Metal Vortex", imaginé par Jorge Bernstein et Fabrice Hodecent, et mis en petites cases par Pixel Vengeur. La horde des enfers est un joyeux trio qui vient de commettre une belle boulette. Après une messe noire supposée ramener l'esprit de Lemmy à Clisson, le bassiste s'en est allé vadrouiller parmi les vignes en compagnie de l'âme damnée du Metal. Depuis, le site du Hellfest est devenu un mini-golf municipal, et le trio d'apprentis-évocateurs de démons a peu de temps pour se faire pardonner...

Vraisemblable invraisemblance



Sam Shepard & Johnny Dark, Correspondance 1972-2011

Médiapop

On a, en France, une image tronquée de Sam Shepard et de sa carrière, on le connaît pour le rôle qui lui valut sa seule nomination aux Oscars, l'aventurier pilote Chuck Yeager dans "The Right Stuff", mais peut-être plus encore parce que, rarissime cas où un homme brillant reste surplombé par la plus grande célébrité de sa star de compagne, il était le mari de la sublime Jessica Lange. C'est pourtant comme un artiste d'avant-garde et un dramaturge célébré que les Anglo-Saxons le connaissent depuis ses débuts dans la scène off-off de New York dans les années soixante. Les dizaines de pièces, de films qu'il a écrits ou réalisés — ou coécrits comme "Zabriskie Point" ou "Paris, Texas" —, les nombreux prix reçus — le Pulitzer entre autres —, ses multiples collaborations avec Patti Smith — autre ex — ou Bob Dylan par exemple, ses mises en scène prestigieuses ont fait de ce touche-à-tout non seulement le digne héritier du Living Theatre, mais un artiste majeur de son temps. Mais il n'était encore rien de tout ça quand il rencontra Johnny Dark à Greenwich Village au début des sixties. Leurs liens familiaux inhabituels — Dark était le jeune beau-père de O-Lan, première femme de Shepard et mère de son premier fils, fils que Dark éleva aussi — expliquent en partie leur familiarité qui prospéra durant leurs diverses cohabitations en famille et renforça cette amitié entre deux hommes aussi différents que leurs destins. *"Parce que c'était lui, parce que c'était moi",* ils n'essaient même pas de comprendre la source de cette véritable fraternité qu'ils soulignent souvent, dans leurs lettres comme dans les œuvres de Shepard, mais ils correspondirent pourtant toute leur vie, l'un sur les routes de la gloire après avoir quitté femme et enfant et vie peinarde pour la belle Jessica, et l'autre, pourtant doué et brillant, choisissant délibérément une vie modeste dans un coin reculé tout en écrivant, photographiant, grattant, sans aucun but de publication. Cette longue correspondance, publiée aujourd'hui par Médiapop, révèle évidemment Shepard sous un autre jour, quoique tout aussi complexe que ce qu'on attendait de ce *wannabe* cow-boy nonchalant, chantre de la contre-culture, beau gosse à conquêtes et remords consécutifs, seul capable de passer du rock'n'roll au drame grec à bas bruit chez les ploucs et d'en tirer les plus belles pièces de théâtre américain du XX^{e} siècle. Du guru mystique Gurdjieff dont ils essayaient vainement de suivre les sages principes — les sixties, baby — aux évocations des nombreuses séances passées et futures de picole et de défonce — les sixties, baby —, ou de leurs lectures de Beckett ou Kerouac — leurs obsessions littéraires respectives —, leurs lettres montrent leurs tourments moraux comme leurs tourments créatifs et offrent un exceptionnel regard sur la genèse et la création de l'œuvre de Shepard. Et ce n'est pas toujours facile parce que, parfois, on tombe sur un Wim Wenders qui se passionne bizarrement pour les fils de lampe au lieu d'écrire. Et pourtant, dans ces échanges, bavards ou laconiques, mais toujours libres et honnêtes, c'est bien leur fidélité qui est la plus émouvante, leur parfaite égalité alors que leurs statuts sociaux sont si différents — Dark travaillait dans un supermarché quand son pote foulait les tapis rouges du monde mais jamais on ne le ressent dans ce magnifique dialogue ininterrompu entre ces deux frères d'âmes, poètes, torturés mais rois du cool. On était déjà sensible au charme de Shepard mais on vous prévient, en refermant le livre, c'est peut-être quand même Johnny Dark — non mais ce nom parfait — qui vous laissera le plus touché et curieux.

The Unstable Boys

NICK KENT

Sonatine

Quel fan n'a pas un jour rêvé de rencontrer son musicien préféré, et ne serait pas charmé de trouver sur son seuil l'objet de son admiration prêt à copiner avec lui ? Mais si vous imaginiez couler des heures paisibles avec un mec super cool et avenant, ce n'est pas du tout le programme concocté par Nick Kent dans son premier roman, traduit par Laurence Romance, "The Unstable Boys" pour le malheureux imprudent qui y ouvre sa porte et son portefeuille à son idole surgie du passé. Bon, si vous êtes ici, vous savez déjà qui est Nick "La Légende" Kent, soit l'homme qui a su vivre et écrire le rock plus que quiconque, puisqu'il a, c'est rarissime, goûté aux deux mamelles du binz : la scène et la critique où son style et son sens du style ont construit le mythe. Autant vous dire, donc, qu'il sait de quoi il parle et que chaque péripétie et chaque personnage de sa cavalcade sonnent terriblement juste. Ou juste aussi faux que le petit jeu de The Boy, déplaisant chanteur d'un groupe — les Unstable Boys — disparu des radars après une fugace célébrité et qui va tenter un come-back sur le dos d'un vieux fan qu'il compte bien essorer. Bien sûr, rien ne se passe comme prévu dans cette parade où la mégalomanie de certains musiciens et la naïveté des fans se tirent la bourre pour distraire le lecteur réjoui par cet attelage d'humour *brit* et de vraisemblable invraisemblance. Kent dit ne pas avoir écrit un roman à clés mais il ne nous trompe pas complètement, il y a un peu de Vince Taylor là-dessous — il a notoirement squatté un pauvre fan —, mais aussi, c'est le principal, on y sent le vécu à chaque ligne et son intime connaissance de ce monde-là mise au service d'une réjouissante comédie presque aussi noire que les fameux pantalons de cuir de l'auteur. ❑

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Habillés comme Oasis en 1996

Idles

Photo Manu Wino

Suzanne Vega

17 février, Cigale (Paris)

On retrouve la chanteuse, new-yorkaise d'adoption, ravie d'être enfin à Paris après maintes annulations. Accompagnée seulement de son guitariste fétiche, l'excellent Gerry Leonard, elle joue et raconte la création des nombreux titres de sa carrière, certains inspirés par sa ville, d'autres par d'anciennes romances. "In Liverpool", adressé à un amour de jeunesse, fait écho à "Gypsy", une lettre à ce même homme, restée à l'époque sans réponse. Les qualités de conteuse de l'artiste sont mises en valeur par le musicien dublinois qui parvient brillamment à recréer à l'aide d'un looper les arrangements de classiques comme "Blood Makes Noise" ou "Tom's Diner". Le méconnu "I Never Wear White" n'a jamais aussi bien sonné. La salle retient son souffle et ses larmes sur l'incontournable "Luka". On a hâte de retrouver l'artiste en juin prochain à l'Olympia.

BRIAG MARUANI

The Australian Pink Floyd Show

23 février, Liberté (Rennes)

Dans un monde où les Rolling Stones célèbrent leurs soixante ans de carrière et où chaque mois apporte son lot de disparitions d'icônes du rock, les tribute bands représentent aujourd'hui le seul moyen de revivre l'expérience live des groupes des années soixante et soixante-dix. A ce jeu-là, les Australian Pink Floyd sont les cadors incontestés. Fermez les yeux et vous pouvez croire que vous écoutez l'original. Ouvrez-les et vous verrez une scénographie (choristes, écran rond, marionnettes gonflables géantes) impressionnante. Le groupe joue à la perfection les chansons de Pink Floyd, et c'est à la fois ce qui est frustrant et magique avec ce show. De "Money" à "Wish You Were Here", c'est très réussi mais totalement dénué de surprise (en réalité, seule l'omission d'un tube en serait une). Si on s'interroge afin de savoir pourquoi ces musiciens décident de s'infliger des titres tardifs ("Learning To Fly"), le vrai plaisir vient finalement des morceaux moins attendus comme "Astronomy Domine" ou "Sheep".

ERIC DELSART

Howlin' Jaws

25 février, Maroquinerie (Paris)

Retour du concert debout ou perspective de voir le trio de rock'n'roll le plus excitant de ces dernières années ? L'enthousiasme parcourt la salle pleine quand les Jaws posent une boot sur scène. Et enchaînent les morceaux de trois minutes tout en riffs, refrains catchy, sonorités old school et fraîches à la fois, bonheur concentré pour amateurs de rock aux accents sixties, nappé d'une pointe de frime. Normal lorsqu'on a en poche des hits tels que "Heartbreaker" ou "Love Makes The World Go Round", repris par un public contaminé par leur plaisir de jouer. Saluons enfin leur goût pour les covers — trois salles, trois ambiances —, entre "This Strange Effect" des Kinks, "Down Down" de Status Quo ou "Long Tall Sally" échappé du Cavern Club, suggérant que les Jaws ne sont pas toujours là où on les attend.

ISABELLE CHELLEY

Idles

1er mars, Elysée Montmartre (Paris)

"Êtes-vous prêts pour la tempête ?" Les paroles scandées par Joe Talbot à l'entame de cette seconde date parisienne sonnent comme une note d'intention. Fidèles à leur réputation d'ouragan scénique, les Britanniques combinent adroitement leurs premiers hymnes punk ("Never Fight A Man With A Perm", "I'm Scum") et les titres plus introspectifs issus des récents "Ultra Mono" et "Crawler". Peu loquace entre les morceaux, c'est à travers ses rythmes frénétiques et ses refrains repris à l'unisson par l'audience ("Mr. Motivator", "Grounds") que le groupe partage sa vision engagée mais jamais plombante du monde actuel. A cet égard, "Danny Nedelko", ode à l'immigration traitant notamment d'un ami ukrainien du groupe, remporte les suffrages du public en fin de concert.

DIMITRI NEAUX

Cannibale

3 mars, Café De La Danse (Paris)

Les intrigants claviers de "Chasse A Contre" happent directement l'audience venue nombreuse et enjouée pour enfin célébrer la sortie de "Life Is Dead", le troisième album de Cannibale chez Born Bad. L'hybride orchestre, inclassable musicalement mais ostensiblement heureux, groove avec générosité tandis que les premiers rangs se déhanchent sur le caribéen "Not Easy To Cook" après avoir dansé comme si c'était la dernière fois aux rythmes foutraques de "Es El Amor". Pour cause de vacances en Bretagne, Fabrice, de Frustration,

ne peut rejoindre le groupe pour son featuring remonté sur “King Of The Attic”. Peu importe, le quintette alterne temps forts (“The Ugliest Rabbit Of The 70’s”) et complainte quasi élégiaque (“Hidden Wealth”) avec maestria. Affichant, au passage, les moyens de ses ambitions sans frontières.
MATTHIEU VATIN

Damon Albarn

4 mars, Philharmonie (Paris)
L’art pour oublier cette sinistre époque ? Dans le somptueux écrin de la Grande Salle Pierre Boulez, le projet de la soirée semble idyllique. Après dix minutes en VO par l’artiste islandais Einar Örn, qui invite déjà au voyage, Damon Albarn, lunettes sur le bout du nez, interprète dans l’ordre et en intégralité son mélancolique et majestueux second disque dédié à l’île aux volcans. Divinement accompagné par huit musiciens dont un quatuor à cordes, Albarn enchante au piano un public totalement captivé par l’onirisme de sa voix et les arrangements sonores évoquant les paysages lunaires de l’Islande. Moins ludique que son dernier passage parisien avec des reprises de Gorillaz et The Good, The Bad And The Queen en rappel, *l’artiste total* cloue la féerie par une adaptation hallucinée de “Strange News From The Stars” écrite il y a vingt-cinq ans pour “Blur”, et première ode avouée au pays insulaire d’Europe du Nord. La boucle est bouclée.
MATTHIEU VATIN

Photo Kelsen Rowe - DR
The Sheepdogs

The Sheepdogs

5 mars, Lafayette Londres (Londres)
“Fais bien gaffe au petit mec avec le chapeau”, nous glisse un voisin au moment où les cinq silhouettes des Sheepdogs investissent la scène du club Lafayette, à deux pas de King’s Cross. Le petit mec avec le chapeau (et avec un costume rose country), c’est Jimmy Bowskill, guitariste qui fait feu de tout bois avec une décontraction insolente, harmonisant parfois, souvent, avec l’autre fine lame, le chevelu chanteur Ewan Currie. Après deux ans d’abstinence forcée, les Sheepdogs ont repris la route, et les Canadiens sont toujours un rêve de guitares mélodiques et juteuses. Petit bonus, ils ont aussi les chansons (“Who?”, “Feeling Good”...), qui mettent en ébullition les unes après les autres six cents spectateurs ravis de renouer avec la pure jubilation du rock’n’roll, servi par l’un de ses plus fervents représentants actuels.
BERTRAND BOUARD

Gwendoline

8 mars, Boule Noire (Paris)
Bretons à bonnet et Parisiens à bonnet sont réunis pour cette soirée organisée par les Inrocks. A l’affiche, **Music On Hold, Cate Hortl** et **Gwendoline**, le flamboyant groupe rennais qui chante la défaite contemporaine comme personne. Dans la fosse, un type agite une écharpe de l’En Avant Guingamp ; sur scène, un synthé, une guitare cold wave et les deux hommes au micro — Pierre Barret et Mickaël Olivette, habillés comme Oasis en 1996, mais sans le compte en banque — déversent leur nihilisme entre deux blagues sur la start-up nation. L’album “Après C’est Gobelet !” est passé en revue, de même que l’extraordinaire “Saint-Valentin A Saint Maclou” et une chanson inconnue où il est question de l’Arabie Saoudite. La musique prend aux tripes, on rigole. Ces jeunes sont une solution.
BASILE FARKAS

Photo Marion Ruszniewski
Thurston Moore

Thurston Moore Group

9 mars, Petit Bain (Paris)
Cela a commencé par un psaume d’Orient et cinq minutes d’accordages qui montraient déjà le groupe dans son élément. Puis il y eut un grand bruit et le début du concert fut consacré à une musique faite de timbre, de drone et qui voulait ouvrir l’esprit. Thurston Moore prit la parole, de toute évidence heureux, et ce furent “Siren”, “Hashish”, “Speak To The Wild”, voyant leur musique monter en pic vers ce qu’elle a d’unique : la puissance minimaliste de sa section rythmique, la beauté sans fin des harmonies jouées à deux guitares, des solos fait de fantômes. “Temptation Inside Of Your Heart” fut leur dernier morceau, la classe, et “Forevermore” leur rappel, la claque.
THOMAS E. FLORIN

Ça ne s'invente pas

ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI

AVRIL 1972 R&F 63

Le **poster** fait son apparition. Pas la toile cirée double face de Best, juste un petit A3 replié dans la couverture avec Jagger tirant une moue de poupée gonflable. **John Lennon** au-dessus, Mick Jagger dessous, tu joues avec le feu coco ! En hard rock, *"aucun progrès réel n'a été accompli depuis la disparition des initiateurs"*, Yardbirds et Cream. Deux groupes méritent pourtant la clémence du commentateur : Led Zeppelin et **Mountain**. Ce dernier *"risque de devenir un grand groupe"*, maintenant que Jack Bruce a rejoint Leslie West, *"le canari de 150 kilos"*. Outre-Manche, l'**individualisme** s'est substitué à la notion de groupe. *"Démesure, sophistication, narcissisme, désengagement"*, voici trois *"cas-limite"* de dandies *"décadents et troubles"* : Syd Barrett, Kevin Ayers et David Bowie. Ziggy Stardust n'existe pas encore, Bowie est alors un has been.

AVRIL 1982 R&F 183

Rory Gallagher est un type modeste. Il passe un blind-test correct, pondéré dans ses critiques, lisse dans ses enthousiasmes, content que chacun fasse de son mieux. A part ça, on compile, on best-offe, on ne trouve plus un seul disque original dans les bacs à New York. Ainsi, "Being Boiled" (**Human League**) et "The Model" (**Kraftwerk**) font *"gerber"* le chroniqueur comme *"le signal sonore de l'ennui qui règne ici-bas"*. Pas de hard cette fois, mais un **dictionnaire de la soul**, avec les excuses de l'auteur à la lettre D : *"Dictionnaire – Vulgarisation faisandée"*. Blanc ? *"Va jouer au rockabilly dans la cour"*. Racisme ? *" 'Knock On Wood' chanté par un Négro écrasera toujours 'Aussi Dur Que Du Bois' chanté par un Blanc. C'est pas raciste ça ?"* Les **Stray Cats** se font traiter de punks dans l'Iowa. *"Aux Etats-Unis, on ne connaît toujours rien aux fifties."*

AVRIL 1992 R&F 296

En 1987, **Bruce Springsteen** sort "Tunnel Of Love", et plus rien pendant sept ans, jusqu'à ce que deux albums tombent d'un coup : "Human Touch" et "Lucky Town". R&F retrace ces sept années de non-disques. Bruce a divorcé, s'est remarié, s'est reproduit, s'est saoulé avec Bono, a joué à Berlin chez les Rouges et s'est fait traîner en justice par deux roadies cupides. *"Prenez la vague noisy qui gangrène aujourd'hui l'Angleterre, collez-lui un gros son FM derrière et une chanteuse bien sexy devant"*, vous obtenez **Curve**, la *"dernière sensation UK"*, et sa chanteuse Toni Halliday, la *"Chrissie Hynde des nineties"*. Les **VRP** se donnent beaucoup de mal pour montrer qu'ils sont sinistres, on continue de les prendre pour des comiques. Ils sont le groupe préféré d'Elmer Food Beat. Hélas, les VRP détestent encore plus Elmer que Soldat Louis ou Les Musclés.

AVRIL 2002 R&F 416

Jon Spencer Blues Explosion défendait seul *"le fortin"* quand le rock n'intéressait plus personne. Il sort "Plastic Fang" alors que les pédales fuzz de la planète repassent sous les semelles. Un certain magazine de musique rythmée dépêche l'un de ses reporters à New York. Quoi ? Jon Spencer ne fume pas ? *"Comment un type qui ne fume pas peut-il prétendre sauver le rock ? – C'est une grande tristesse qu'une forme d'art ne puisse rien offrir de mieux que la mort de ses artistes."* Le 11-Septembre a réveillé tous les larsens de **New York**. La ville, qui *"paie cash au comptoir les pots cassés dans le reste du monde"*, appartient aux Strokes, Le Tigre, Yeah Yeah Yeahs, et à *"ce bon génie du rock'n'roll qui veille sur l'Amérique"* : **Dave Letterman**. Derrière le bureau de son Late Show, l'homme *"fait passer la folie new-yorkaise par tous les orifices"*.

AVRIL 2012 R&F 536

Bruce Springsteen sort son dix-septième album studio, "Wrecking Ball", où il demande à Obama le compte des promesses non tenues, et convoque à Paris, hôtel Marigny, deux cents journalistes internationaux pour *"une conférence de presse en forme de show"*, le couteau entre les dents. Son pays est encore traumatisé par la crise des subprimes. Suivent **quarante chansons engagées**, de Mouloudji ("Le Déserteur") aux Stranglers ("Giants"), en passant par "Street Fighting Man". Mais dites… celle-ci n'est-elle pas une chanson explicitement non-engagée ? Sept disquaires spécialisés débattent du **retour du vinyle**. Ce *"vinyle audiophile"* vaut-il celui des années soixante-dix ? Est-ce un coup de marketing, sachant que *"les machines analogiques n'existent simplement plus ?"* Pas forcément, mais il ne se vendra pas ailleurs que dans les petites maisons qui *"défendent une ligne artistique"*.

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE

+ LE CD DE FRANZ FERDINAND "HITS TO THE HEAD"

Les Ecossais de Franz Ferdinand dévoilent leur premier album best of, réunissant dix-huit de leurs grands classiques du groupe ainsi que deux nouveaux singles inédits, "Curious" et "Billy Goodbye".
De "Take Me Out" à "No You Girls", en passant par "Love Illumination" ou encore "Do You Want To", vingt titres imparables qui ont écrit la légende du groupe de Glasgow !

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

Je choisis mon offre d'abonnement:

OPTION 1 1 an 12 numéros version papier & numérique + le CD de **Franz Ferdinand "Hits To The Head"** : 80€ au lieu de 171,43€**.

OPTION 2 1 an 12 numéros version papier & numérique : 71€ au lieu de 152,28€**

Je choisis de régler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**
☐ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date d'expiration ☐☐ ☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

Date et signature obligatoires

Mes coordonnées:

ROFP656

Nom* : ..... Prénom* : .....
Adresse* : .....
CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....
Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* **(en majuscules) :**

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case☐ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/07/2022. le CD pour 19,15€ frais de port compris.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Révélations masculines. Sont nommés Marek Zerba : “Feu Vert !” (Marek Zerba) et Pink Shabab : “Why Did I Leave You That Morning” (Karaoke Kalk).

Réparations : grâce à Emmanuel Mario (Astrobal), qui prépare un album de reprises avec la fine fleur de la pop française actuelle, je découvre, avec près d’un demi-siècle de retard, l’album “Pêle-Mêle” de Bernard Ilous, sorti en 1974 chez Flamophone. Il mérite bien son titre, cet entrelacs de psychédélisme doux, soul, folk, beau comme l’échangeur de Bagnolet sous le soleil. Au début du label j’avais essayé de faire ce genre de choses avec des titres comme “HLM”, de Moderato, mais nous ignorions alors à quel point nous avions été précédés.

Allons bon, Neil Young et Joni Mitchell retirent leur répertoire de Spotify pour protester contre la présence de podcasts antivaccins. Il y a quelques années, les étoiles du théâtre public avaient menacé de faire grève, elles s’étaient ravisées lorsqu’elles s’étaient rendu compte que le public parviendrait à se priver d’une énième version de “La Cerisaie”. Ici, le coup d’éclat a fait monter leurs ventes sur les autres plateformes, mais le procédé me semble abusif et dangereux. Si les écrivains commençaient à boycotter les librairies qui vendent des auteurs avec lesquels ils sont en désaccord, il ne resterait pas beaucoup de bouquins dans les rayons.

Sur Netflix, “John Lennon: Love Is All You Need”. Camille Paglia (en 2010) : “*Pendant trente ans, j’ai lutté contre mon hostilité envers Yoko Ono. J’ai essayé de la surmonter. Je pensais que le meurtre de John Lennon aiderait, mais non. J’ai beaucoup de rancune envers Yoko Ono, notamment parce qu’elle a privé John Lennon de son merveilleux sens de l’humour britannique, de l’écriture surréaliste et de la farce qui venait de Lewis Carroll via Oscar Wilde. Yoko trouvait ça idiot. Elle ne l’a jamais compris. Elle a imposé une sorte de moralisme, de correction politique à John, qui a vraiment écrasé son originalité.*” Si votre téléphone cellulaire permet d’affecter une sonnerie aux correspondants malveillants, je suggère les quinze premières secondes de “Don’t Worry Kyoko (Mummy’s Only Looking For A Hand In The Snow)”.

A la Fnac des Ternes, table ronde sur Bowie à l’initiative de Jérôme Soligny. Elliott Murphy est là, brillant, drôle. Epaulé par son fils Gaspard à la guitare, il interprète les chansons des autres, “Walk On The Wild Side”, “Heroes” ou “Rebel Rebel”, avec humilité, sans les dénaturer, finalement ça ne ressemble qu’à lui. Je me suis toujours demandé comment on aurait traité Prince ou Jim Morrison s’ils étaient restés trente ans à Paris. “*Tiens, hier j’ai encore croisé Springsteen au Café Charbon.*” On fait parfois payer aux artistes sympa leur accessibilité. Ses mémoires, “Just A Story From America” (Editions du Layeur, 24 €) convoquent Fellini, Lou Reed, Ray Davies, Clive Davis, ledit Bowie, Phil Collins à la batterie, Mick Taylor à la guitare et Jean-Michel Basquiat, future idole des banquiers, qui lui lance, à l’arrière d’une limousine, en regardant ailleurs : “*Il paraît que tu es un has been.*” Le perdant de l’histoire n’est pas celui qu’on croit.

En contrepoint, “Roll, Roll, Roll !”, de Patrick Scarzello (Editions Le Récif, 20 €, sortie le 1er avril) : quarante ans aussi, de groupes, de tentatives, de répétitions et de premières parties, une vie de rocker en somme, avec, au générique, Extraballe (merci Patrick Larrieu de m’avoir fait jouer avec Jean-Robert), Wild Child, Coronados, Dèche D’En Face, Clara & Les Chics Freaks, Abus Dangereux, Longueur D’Ondes, Le Rock D’Ici, HM, Géant Vert, Michel Eli, Zaak et un drôle de faiseur nommé René De Wael.

Ça avait commencé en 1990 avec “Crosstown Traffic”, d’Hendrix, pour Wrangler. Le nouveau spot d’Engie (qui vient de renoncer à effectuer la maintenance des deux centrales nucléaires qu’il opérait en Belgique) est accompagné par “Blitzkrieg Bop”, des Ramones. Monopole naturel livré à une concurrence factice et à nos incohérences énergétiques, l’ancien Gaz de France, marié de force avec Suez, est obligé de recourir à la publicité. Joey Ramone aussi aimait les énergies fossiles. “*C’était un investisseur fantastique*”, a déclaré au Guardian la journaliste financière Maria Bartiromo, qu’il consultait régulièrement, et à laquelle il dédia une chanson sur son ultime album.

Sur la place de la musique dans l’audiovisuel public, les Victoires et bien d’autres choses, couacs.info est précieux. L’hebdo d’Yves Riesel, consacré au classique, publie des réflexions et des informations qui dépassent son répertoire d’origine. Au moment où Best ressort en trimestriel sous la houlette de Patrick Eudeline, saluons la parution de “Mares & Jardins : Chroniques Du Pêcheur-Jardinier” (Les Soleils Bleus Editions, 12,50 €), dernier ouvrage de Philippe Lacoche, ancien du magazine et au sommaire du présent numéro. Il pourrait nous parler de n’importe quel sujet, on le lirait. Comme Didier Lestrade, naguère house-critic pour Libé, fondateur d’Act-Up Paris, qui vient de préfacer “Le Grand Traité Du Jardin Punk”, d’Eric Lenoir (Terre Vivante, 25 €) et a ouvert un compte Instagram pour partager pensées et réalisations horticoles (il n’est pas interdit de le soutenir financièrement à didierlestrade.blogspot.com).

Les deux grands écrivains ayant porté ce que nous aimons au plus haut donnent de leurs nouvelles. Dans “Les Apparitions” (Gallimard, 12 €), Jean-Jacques Schuhl se vide de son sang, et son cerveau privé d’oxygène lui envoie des images étranges qui sont des clés. C’est étrange et beau, comme “Providence”, de Resnais, avec sa “Valse Crépusculaire” signée Miklós Rózsa. Yves Adrien (hémophile, lui), préface sous le nom du Fantôme, “La Dernière Farce”, d’Emmanuel Carpentier, avec des photos de Charlotte Courtois (Editions Hurle-Vent, 12 €) : “*Le chemin le plus court d’un point à un autre, redisons-le, n’est en rien la ligne droite, mais l’immobilité.*”

“Somewhere, someone’s calling me
And when the chips are down
I’m just a travelling man
Maybe it’s just a trick of the mind”
“Move On”, David Bowie

Photo Bruno Berbessou

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

« L'amplificateur Marantz Model 40n offre des attaques vives, franches et assure un équilibre tonal parfait. »

Retrouvez notre test complet sur le Blog Son-Vidéo.com

LE BLOG SON-VIDÉO.COM

marantz

UN CHEF-D'ŒUVRE D'ARCHITECTURE AUDIO

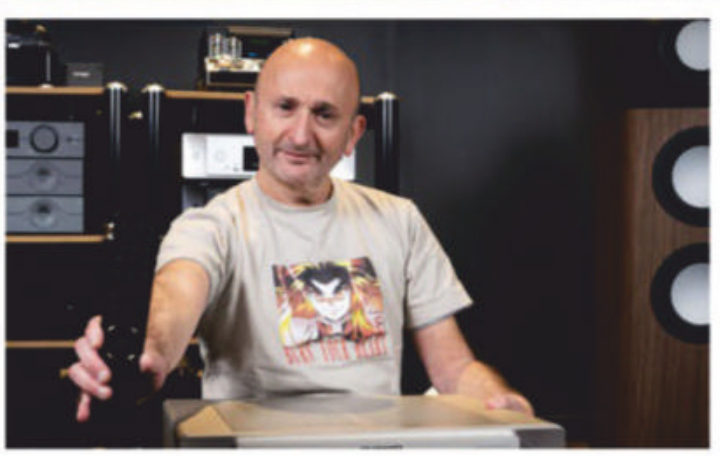
AMPLIFICATEUR HI-FI MARANTZ MODEL 40N

Connectique complète

Heos et streaming

Multiroom Haute-fidélité

2 499 €



Retrouvez notre unboxing sur la chaîne YouTube Son-Vidéo.com

« Le grand déballage »

DU LUNDI AU SAMEDI, 9H-13H ET 14H-18H

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM

Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.

Non, la Terre n'est pas plus belle vue du ciel.

Sinon, pourquoi les oiseaux viendraient s'y poser si souvent ? Parce qu'un vol d'oiseau, ça va bien cinq minutes. Voyez-vous, un volatile a beau pouvoir voler, il ne connaît pas le plaisir de prendre un virage serré, encore moins celui d'une accélération à sa sortie. Il ne peut pas ressentir la puissance d'un moteur bicylindre 1 100 cm^3 et la transmission double embrayage à six vitesses sur une magnifique route de campagne un soir d'été. Non, un oiseau n'a pas la chance de pouvoir voyager confortablement sur la nouvelle Honda NT1100 et d'arpenter sans effort ce qu'il y a de plus beau : villages, forêts, montagnes et routes d'asphalte. Légère, maniable et dotée d'une suspension de haute qualité, elle s'adapte parfaitement aux longs trajets ou explorations urbaines, que vous soyez seul ou accompagné. Non vraiment les vols d'oiseaux, c'est mieux à moto. À tous ceux qui ont un jour rêvé d'être un oiseau, nous sommes fiers de vous présenter la première moto dont les oiseaux rêvent. NT1100. La nouvelle génération de routière.

The Power of Dreams*.

Honda France

MOTUL

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer